

#evadezvousavecGEO



GRANDE SÉRIE :
VERS UN MONDE POSTCARBONE ?

3. ÉCOSSE
LES ORCADES, UNE
TERRE DANS LE VENT

N° 495. MAI 2020

BALI ET LES PETITES ÎLES DE LA SONDE

KOMODO
LOMBOK
FLORES
SUMBAWA...



Le temple Ulun Danu Bratan, dans le centre de Bali.



Kamtchatka

UNE NATURE
SANS LIMITES



PHOTO
FAUNE
MENACÉE,
FAUNE
MAGNIFIÉE



Mongolie
QUEL AVENIR POUR
LE DÉSERT DE GOBI ?



M 01588 - 495S - F: 6,50 € - RD

Nouveau Renault CAPTUR

E-TECH Plug-in

Bientôt disponible en Hybride Rechargeable



Nouveau Renault CAPTUR. Déjà disponible en motorisations Essence et Diesel.

Découvrez sa réactivité immédiate au démarrage et son plaisir de conduite électrique. Grâce à notre expertise Z.E., bénéficiez avec Nouveau Renault CAPTUR d'une polyvalence alliant un usage 100% électrique la semaine, et hybride pour des trajets plus longs, sans contrainte d'autonomie.



RENAULT
La vie, avec passion

© J. Steinhilber.



Réduisez vos coûts de carburant avec une conduite en 100 % électrique sur 50 km jusqu'à 135 km/h en utilisation mixte (WLTP) et jusqu'à 65 km en utilisation urbaine (WLTP City).

Nouveau Renault CAPTUR E-TECH Plug-in : consommations min/max (l/100 km) : 1,5/1,7, sous condition d'homologation. Émissions de CO₂ min/max (g/km) : 36/37, sous condition d'homologation. Gamme Renault CAPTUR : consommations mixtes min/max (l/100 km - procédure WLTP) : 4,7/8. Émissions CO₂ min/max (g/km - procédure WLTP) : 124/148. Consommations et émissions homologuées selon réglementation applicable.



Pur malt d'orge

• • • • •

Notre malt est 100% pur orge.
De l'orge, rien que de l'orge.

• • • • • • •

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

Une fenêtre ouverte sur le monde



En temps normal, j'aurais pu vous parler des petits du dragon de Komodo qui filent dans les arbres pour fuir leur géniteur capable de les dévorer, des noix de muscade couleur or de l'archipel d'Alor, des nuits ruisseantes de chaleur, des gamins aux rires grands comme les volcans, des tombants noirs de lave qui baignent dans le corail rouge, et le chapelet infini d'îlets qui s'étire, de Bali jusqu'à l'Australie. J'aurais pu vous parler des confins de ce monde-là. Mais nous voilà passés des confins au confinement... J'aurais alors pu, comme tant d'autres ces dernières semaines, parler du «monde d'après». A la façon des prêcheurs d'apocalypse, nombreux, qui ont rapidement décrété que rien ne sera plus comme avant. A la façon des marchands de sagesse facile, qui nous ont enjoint de nous réjouir à l'idée que ce temps suspendu allait nous permettre de retrouver le temps de vivre. Commentaires hâtifs, au regard du caractère sidérant de la situation. Commentaires oubliieux de la première règle qui vaut lors de l'entrée dans des territoires inconnus comme ceux-là.



UN ARCHIPEL HABITÉ PAR LA MAGIE

Installée depuis trente ans à Yogyakarta, sur l'île de Java, **Elisabeth D. Inandiak**, écrivain et grand reporter parlant couramment indonésien, a parcouru pour GEO les petites îles de la Sonde, où elle a entendu une multitude de récits étourdissants. «Il y a en Indonésie un lien complexe entre la magie, le mythe et la politique, témoigne-t-elle. Sur l'île de Pura, des habitants affirment avoir vu certaines nuits des *swanggi* – des créatures volantes au pouvoir maléfique – traverser le ciel. Ils m'ont raconté qu'après le coup d'Etat du général Suharto, en 1965, lors de la chasse aux sorcières contre les opposants qui suivit, des dizaines d'hommes accusés d'être des *swanggi* furent d'ailleurs massacrés par l'armée.»

Le silence. La prudence. Que changera cette crise, notamment pour ce qui nous importe ici, nos possibilités de parcourir le monde ? Il est trop tôt pour le dire. Dans ce numéro ne figure aucun sujet relatif à la crise du coronavirus. La première raison à cela est que ce numéro a été bouclé avant la déferlante de l'épidémie. GEO est un mensuel et sa vocation n'est pas de suivre l'actualité brûlante, effrénée ces temps-ci. Pour cela, nos relais numériques sont là, présents, réactifs, et en premier lieu geo.fr. La deuxième raison est plus profonde. Elle tient à notre vocation. Voir le monde autrement. S'attarder à travers nos reportages et nos photos dans des lieux qui nous permettent à la fois de rêver et de mieux connaître notre planète. Autant d'éclairages encore plus précieux qu'hier, en ces périodes où nous pouvons retrouver du temps pour lire, découvrir, donner d'autres couleurs à nos jours. Ecouter Jacques Prévert qui disait : «Il n'y a jamais grand chose / ni petite chose / il y a autre chose»... Cette période propice à de nouveaux voyages, imaginaires ou intérieurs, nous montre que, même si le monde est temporairement fermé, le désir, lui, reste infini. Le désir de l'ailleurs, de la rencontre avec l'autre, de l'évasion. Bien sûr, nos photographes et nos reporters ne peuvent plus aussi facilement qu'hier se rendre là où nous le souhaitons. Ils continuent pourtant de nous envoyer leurs images et leurs récits. Pour que GEO représente toujours pour vous cette fenêtre ouverte sur le monde dont vous avez plus que besoin. ■

ÉRIC MEYER RÉDACTEUR EN CHEF

A handwritten signature in black ink, appearing to read "Eric Meyer".

SOMMAIRE



A Bali, il existe mille et une manières d'échapper aux foules et à l'industrie touristique : ici les rizières de Tegallalang.

Jon Arnold Images/ hemis.fr

GRAND DOSSIER **BALI ET LES PETITES ÎLES DE LA SONDE** 48

Elue des dieux, cette terre indonésienne exerce une fascination puissante. Les îles voisines, moins connues et d'une incroyable richesse, sont autant d'invitations au voyage. A Lombok, Sumbawa, Flores, Alor ou Komodo, villages, tambours mystérieux et... dragons ont envoûté nos reporters.

REGARD**36**

Joel Sartore

L'arche du troisième millénaire Tel un Noé photographe, Joel Sartore rassemble en images les animaux menacés.

GRAND REPORTAGE**94**

Gilles Sabrié

Mongolie : les nomades face au monstre Dans le désert de Gobi, éleveurs et industrie minière coopèrent.

DÉCOUVERTE**22**

Sergey Ponomarev / REA

Kamtchatka : une nature sans limites Aux confins de la Russie, cette péninsule forgée par les volcans est un paradis sauvage.

8 VOUS@GEO**10 PHOTOREPORTER**

Trois photographes livrent les dessous de leurs images fortes.

16 LE MONDE QUI CHANGE

Une écriture pour sauver la langue inuite.

18 LE GOÛT DE GEO

Matcha : la poudre tonique des Japonais.

20 L'ŒIL DE GEO

Le Danemark.

114 GRAND REPORTAGE

Orcades : des îles dans le vent L'archipel écossais met les forces de la nature au service de la production d'électricité.

130 LE MONDE DE...

Alexis Michalik

GEO Reportage, votre rendez-vous sur Arte en mai

Le dimanche

3 mai, 12 h 55 Japon, vivre à l'ombre du volcan Iodake (43'). Rediffusion. Les habitants de l'île de Satsuma Io-jima, dans le sud-ouest du Japon, ont vécu de l'extraction du soufre du volcan Iodake pendant presque un millénaire, mais aujourd'hui cette activité n'est plus rentable. Les 114 habitants de cet îlot de 12 km² ont trouvé des astuces pour attirer vacanciers et nouveaux habitants.

10 mai, 17 h 15 Ankara, une deuxième vie pour les livres (43'). Rediffusion.

Une bibliothèque surprenante voit le jour à Ankara, composée uniquement de livres jetés puis récupérés dans les poubelles. Pour le plus grand bonheur de classes entières d'écoliers.

17 mai, 13 h 45 Lueurs d'espoir au Zimbabwe (43'). Rediffusion. Dans le sud du Zimbabwe, plus de 50 000 enfants souffrent de maladies oculaires telles que la cataracte.

Aujourd'hui, une chance de guérison s'offre à eux grâce à un programme de soins chirurgicaux gratuits, financés par le ministère de la Santé et des ONG locales et allemandes.

24 mai, 12 h 55 Dans la taïga, sur les traces du tigre de Sibérie (43').

Rediffusion. Personne n'a envie de tomber nez à nez avec le puissant tigre de Sibérie qui peut briser le cou de ses victimes en un éclair avec ses mâchoires.

arte

Couverture : Bertrand Gardel / hémis.fr. En haut : Matjaz Krivic. En bas et de g. à d. : Sergey Ponomarev / REA ; Joel Sartore ; Gilles Sabrié. **Encarts marketing :** Au sein du magazine figurent un encart Chridami / multi d'Épartements broché sur une sélection d'abonnés, un encart Post-it réabonnement 2020 collé sur une sélection d'abonnés, un encart Tout en un fête des mères 2020 jeté sur une sélection d'abonnés, un encart Abo - welcome pack adi - 1^{er} trimestre 2020 sur une sélection d'abonnés, un encart Abo - lettre hausse tarifs adi 2020 jeté sur une sélection d'abonnés, un encart Abo - welcome pack add - 1^{er} trimestre 2020 jeté sur une sélection d'abonnés.

L'abonnement à GEO, c'est facile et plus rapide sur geomag.club

Ce numéro a été «bouclé», comme nous le disons dans notre jargon, bien avant la crise du coronavirus. GEO est un magazine mensuel dont la vocation n'est pas de suivre l'actualité, effrénée ces dernières semaines. Mais cette actualité a été l'occasion pour nous de renforcer encore notre lien avec vous à travers tous nos réseaux numériques.

LE MONDE AUTREMENT SUR GEO.FR

→ Alors qu'une bonne partie de la planète est confinée et que les frontières se sont fermées, GEO.fr reste une fenêtre ouverte sur le monde. Les photographes trient leurs collections pour partager avec nous leurs clichés préférés, la vie de la faune dans les parcs naturels et les forêts continue, les scientifiques et archéologues publient de nouvelles informations sur leurs recherches... C'est toute cette actualité que GEO.fr souhaite partager avec ses lecteurs. La rédaction cherche chaque jour de nouvelles idées pour informer et distraire ceux qui, parmi vous, profitent du confinement pour explorer le monde (à distance) et mieux le connaître : les films d'aventuriers et les documentaires animaliers à regarder en ligne, les expositions virtuelles à découvrir dans les musées, des activités à faire chez soi, comme l'observation des oiseaux et des insectes pollinisateurs...



A la une
Confiné ? C'est le moment d'écouter les oiseaux chanter

Lire l'article →



A la une
Eyam, le village anglais qui a vaincu la peste au 18e siècle grâce au confinement

Lire l'article →

GEO SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX

» Instagram @magazinegeo

Les plus belles photos publiées dans GEO sont sur notre fil Instagram. Suivez aussi nos stories sur le terrain avec les journalistes en reportage.

» Facebook @GEOmagFrance

Les derniers articles et vidéos publiés par GEO, à partager et à commenter !

» Twitter @GEOfr

Des nouvelles fraîches de la planète et les dernières découvertes archéologiques.

» TikTok @geo

Des chroniques d'actualité par la rédaction et des instantanés «sur le vif» filmés lors des reportages.

» Pinterest @magazineGEO

Epinglez et partagez nos coups de cœur et bons plans pour imaginer le voyage de vos rêves.

» Youtube @geofrance

Le meilleur des vidéos de GEO (voyage, histoire, environnement).

Rejoignez la communauté GEO



→ Et si ce confinement était l'occasion de trier vos photos... et de publier vos souvenirs de voyage dans la communauté GEO ? Vous pouvez les partager, les classer par thèmes, donner des détails sur la prise de vue, échanger avec d'autres membres, participer à des concours... et être repéré par la rédaction qui mettra les plus belles images en avant sur le site Internet et dans le magazine.

Créez dès maintenant votre compte sur [communaute.geo.fr](#)

Testez vos connaissances !

→ Apprendre en s'amusant : voici ce que vous permettent nos tests. Identifiez les drapeaux, retrouvez les lieux où ont été prises les images de la communauté photo, faites le point sur les grands événements de l'histoire... Et devenez encore plus fort au Trivial Pursuit grâce à GEO !

Rendez-vous sur [geo.fr/tests-connaissances](#)



Choisissez les horaires
d'utilisation sur leurs appareils

avec un peu d'aide
de Google

Téléchargez notre application
Family Link.

Google™



Nécessite une connexion Internet, un compte Google et un appareil compatible.
Les fonctions "donnez votre avis" et "approuvez" uniquement disponibles sur Google Play.
Visuels simplifiés.



PHOTOREPORTER





DÉSERT D'AD DAHNA,
ARABIE SAOUDITE

À L'ÉLECTION DE «MISS CAMEL 2020»

Plus de 30 000 dromadaires réunis pendant un mois dans le désert d'Ad Dahna, en Arabie saoudite ! Non loin de la ville de Rumah se tient chaque année en janvier le King Abdulaziz Camel Festival, plus grand concours de beauté de caméléons au monde. Sur la route, une foule de visiteurs s'agglutine déjà autour du cheptel d'un des participants. «J'ai voulu montrer l'amour des Saoudiens pour ces bêtes emblématiques du pays», raconte le photographe Faisal Al Nasser. Le grand gagnant peut remporter jusqu'à quarante-six millions d'euros, et le privilège de rencontrer le roi Salmane et son fils, Mohammed ben Salmane, alias MBS. Alors, certains n'hésitent pas à tricher. En 2018, douze dromadaires, qui avaient subi des injections de Botox dans les lèvres et les naseaux, avaient été disqualifiés.



Faisal AL NASSER

A 35 ans, ce photographe né à Riyad couvre sa région natale. Il travaille pour les agences AFP et Reuters.





GANGANI, INDE
CERCLE DE PÊCHE

Sur les rives de la rivière Shilabati, en Inde, les femmes ont pris leur indépendance. Contrairement à la majorité des femmes du reste de l'Inde, celles du village de Gangani, à l'ouest de Calcutta, dans le Bengale-Occidental, sont souvent les maîtresses de famille et subviennent aux besoins de leur foyer. Tous les jours, elles pêchent au filet traditionnel, qu'elles ont fabriqué elles-mêmes, avant de vendre leurs prises sur les marchés locaux. Le faible niveau de l'eau permet d'optimiser la pêche car les algues qui s'accumulent attirent toute une variété de poissons et de crevettes. «Ces femmes se sont beaucoup battues pour leur autonomie et ont formé des cercles d'entraide, comme ici, explique le photographe Pranab Basak. C'est un des exemples d'émancipation féminine les plus impressionnantes que j'aie vus.»



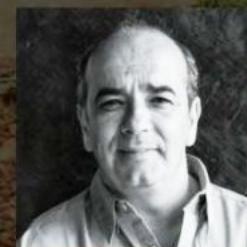
Pranab BASAK
Cet ingénieur indien de 48 ans s'est formé à la photographie en autodidacte depuis 2009. Il a reçu plus d'une centaine de récompenses nationales et internationales.



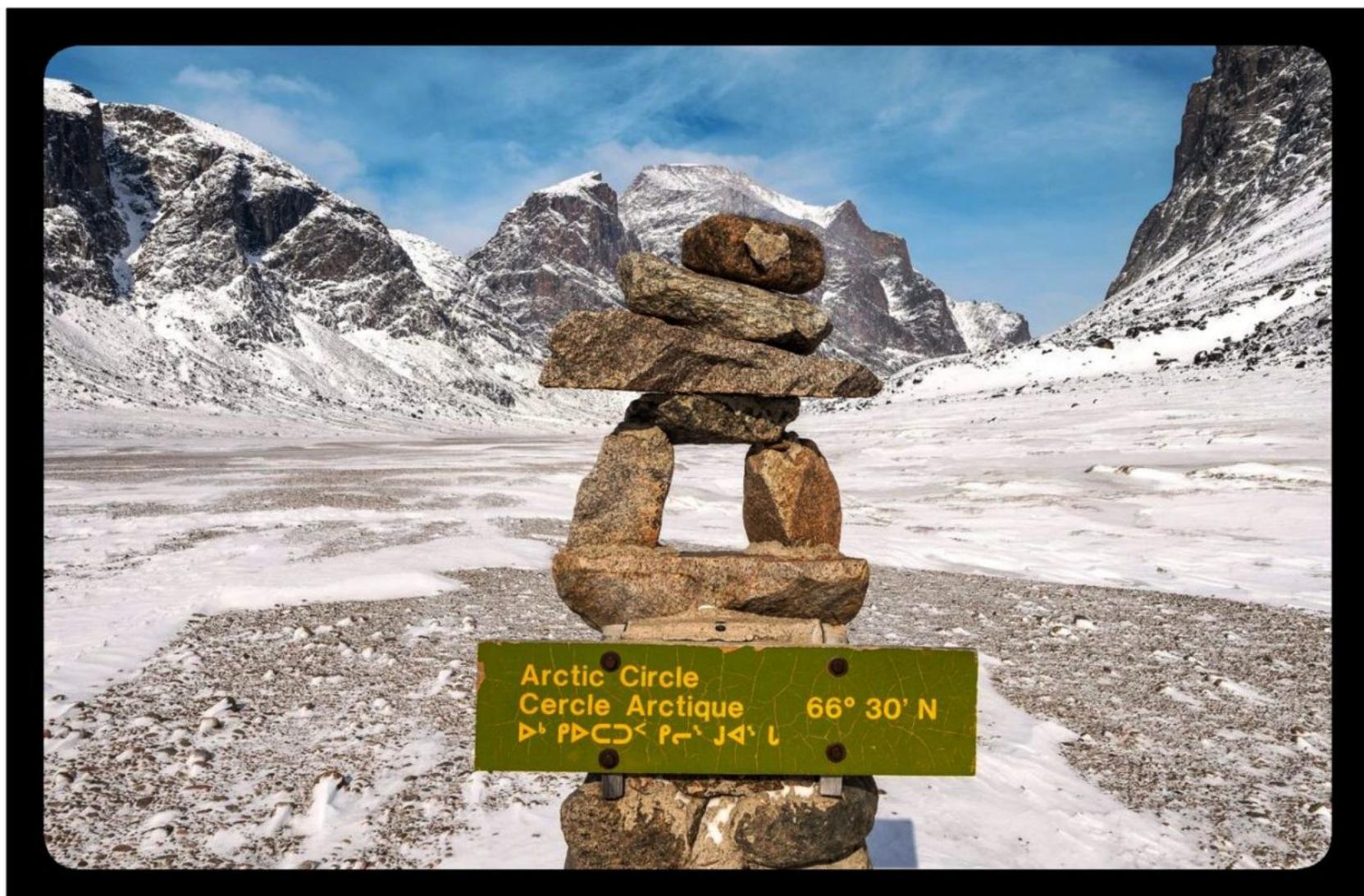


KOUSSOUKOINGOU, BÉNIN
BAUDRUCHE PARTY

Les ballons et les rires ont envahi les rues de Koussoukoingou, au Bénin. C'est la septième fois que Laurent Moreau, photographe, se rend dans ce village. Comme à son habitude, il y a apporté équipements et maillots de foot en plus de ces ballons colorés. «Les habitants étaient tellement contents de mon arrivée qu'ils ont organisé une cérémonie de danse et de chant pour mon anniversaire et la bière de mil, appelée ici tchoukoutou, a coulé à flots», raconte-t-il. Sans attendre, des enfants de l'ethnie otammari ont attrapé les ballons pour jouer au milieu des tata, les maisons traditionnelles en terre crue. Comme celles qui sont de l'autre côté de la frontière, au Togo, celles-ci pourraient être inscrites sur la liste du patrimoine mondial de l'humanité, mais le Bénin n'a pas encore finalisé sa demande.



Laurent MOREAU
Globe-trotter, il sillonne le monde pour photographier les minorités ethniques, leurs savoir-faire et leurs traditions.



Le franchissement du cercle polaire, indiqué en anglais, français et une forme d'inuktitut. Mais la langue des Inuits du Canada s'écrit de nombreuses autres façons, ce qui contribue à son extinction.

Une écriture pour sauver la langue inuite

Neuf dialectes très proches les uns des autres... mais qui se transcrivent de façon très différentes selon les régions : pour les 65 000 Inuits du Canada, communiquer par écrit d'un coin à l'autre du pays a longtemps été difficile. A Terre-Neuve-et-Labrador, on n'écrit pas les sons de la même façon qu'au Nunavut ou au Nunavik. «La phrase signifiant "tous deux guérissent", par exemple, se prononce presque de la même façon mais s'écrit *aaqqiktuuk* à l'ouest et *âk-Kitok* à l'est», explique Louis-Jacques Dorais, professeur d'anthropologie à l'Université Laval, au Québec. Qui plus est, ces transcriptions se font tantôt à l'aide de caractères alphabétiques, tantôt avec des caractères syllabiques tout en géométrie et arabesques. Mais ces particularités seront peut-être bientôt de l'histoire ancienne. En septembre dernier, l'Inuit Tapiriit Kanatami (ITK), organisation



qui représente les Inuits et qui avait déjà officiellement regroupé l'ensemble des dialectes sous l'appellation d'inuktitut en 2016, a encouragé la mise en place d'une écriture unifiée, en coopération avec les aînés. Il s'agit d'opérer «de simples ajustements à partir des dialectes existants», précise Louis-Jacques Dorais. Objectif : renforcer la culture et simplifier l'apprentissage de l'idiome, de moins en moins pratiqué : en 2016 l'inuktitut était la langue maternelle de seulement 65 % des Inuits, contre 72 % en 2001. Dans les écoles, passé l'âge de 9 ans, les enfants l'abandonnent en effet au profit de l'anglais. «Adapter l'écriture ne suffira pas, insiste Louis-Jacques Dorais. Il faudrait aussi prolonger les cours dans cette langue jusqu'à la fin du collège et promouvoir la littérature inuite.» D'autant que le nouveau système implique le

potentiel abandon de l'écriture syllabique, utilisée par une minorité de communautés. «Or, dans les régions où il existe, le syllabique est un symbole identitaire, remarque l'anthropologue. Et c'est d'ailleurs dans ces régions que la langue est encore la plus répandue.» Résultat : la stratégie qui consiste à standardiser l'écriture pour lui donner une chance de survivre risque d'avoir du mal à passer, notamment auprès de communautés comme celles du Nunavik, très attachées à leur syllabaire si particulier. Un long travail commence.... ■

JULIETTE DE GUYENRO



Vérifiez les applications qu'ils téléchargent

avec un peu d'aide de Google

Téléchargez notre application
Family Link.

Google™

DISPONIBLE SUR
Google Play

Télécharger dans
l'App Store

Nécessite une connexion Internet, un compte Google et un appareil compatible.
Les fonctions "donnez votre avis" et "approuvez" uniquement disponibles sur Google Play.
Visuels simplifiés.





Le matcha



La poudre tonique des Japonais

Son vert puissant et sa mousse légère le distinguent entre tous : le matcha a conquis le monde depuis une quinzaine d'années. Décliné en latte, pâtisseries, glaces et friandises, il est partout. Au Japon, où il est le plus populaire, il ne représente pourtant que 3 % de la production annuelle de thé. Avec son goût unique, à la fois doux et végétal, le matcha, littéralement «thé moulu», dont on ingère la feuille contrairement aux autres thés, qui sont infusés, a été importé de Chine par un moine bouddhiste à l'époque de la dynastie Song (X^e-XIII^e siècle). Les moines zen l'employaient comme stimulant durant leurs longues séances de méditation (son effet dynamisant dure entre quatre et six heures, contre une heure pour le café). C'est aussi le matcha qui a inspiré le fameux *chanoyu*, la cérémonie du thé codifiée au XVI^e siècle.

Aujourd'hui, le matcha se vend deux fois plus cher que le traditionnel *sencha* (thé vert en feuilles), dont l'amertume peut rebuter. Et sa production répond à des règles

strictes : ne sont dignes de l'appellation que les thés cueillis dans des plantations spécifiques. Au Japon, les plus connues sont celles de Nishio, près de Nagoya, mais le meilleur matcha viendrait d'Uji, dans la préfecture de Kyoto (il existe aussi quelques plantations, moins réputées, en Chine et à Taïwan). En avril, six semaines avant la récolte, la culture est mise à l'ombre sous des nattes en bambou ou des toiles synthétiques, freinant ainsi la photosynthèse et permettant à la plante de développer la théanine, acide aminé à l'origine du goût *umami* (la cinquième saveur identifiée par les Japonais) du thé vert. C'est aussi ce procédé qui fait du matcha un «superaliment» bourré d'antioxydants (jusqu'à 130 fois plus que les autres thés verts), de vitamines et de sels minéraux. Les feuilles sont ensuite passées à la vapeur pour empêcher leur oxydation et en conserver la verdeur avant le séchage proprement dit. L'étape suivante consiste à retirer les nervures et les pétioles, ne conservant de la feuille que le limbe – le reste donnant un thé ordinaire. Enfin, la mouture se fait à l'aide d'une meule en pierre, lentement pour ne pas trop chauffer le thé (environ une heure pour quarante grammes). Résultat ? Une poudre d'une finesse telle qu'elle se dilue presque dans l'eau, produisant un elixir léger et puissant. Un expresso vert qui revigore autant qu'il apaise. ■

CAROLE SATURNO

UN THÉ À DÉGUSTER SANS CÉRÉMONIE

TROUVER du matcha est désormais facile. Il doit être conservé à l'ombre et au frais, dans une boîte hermétique. Compter environ 20 € les 30 gr pour un matcha de bonne qualité, soit quinze petites tasses.

PESER le thé : 2 g (les puristes utiliseront un *chashaku*, la petite cuillère en bambou prévue à cet effet) pour 60 ml d'eau.

TAMISER la poudre dans une passoire (*furui*), avant de verser l'eau chauffée à 75 °C dans un bol peu profond (*chawan*). Pas bouillante, elle écraserait les arômes.

MÉLANGER avec un petit fouet en bambou (*chasen*). Doucement puis de plus en plus vite, en formant un «m» ou un «w» (pas de mouvement circulaire).

SIROTER une fois qu'une écume se forme en surface. On n'attend pas, pour éviter que les particules de matcha ne se déposent au fond.



Changez d'adresses comme de chemise

Partir en California, c'est être à la maison où que vous décidiez d'aller. Il peut accueillir jusqu'à 4 personnes sans jamais vous donner l'impression de quitter votre cocon et ce, quelles que soient vos aventures : du petit week-end entre amis aux grandes vacances en famille. Découvrez-le dès maintenant chez votre distributeur Volkswagen Véhicules Utilitaires.

California 6.1 : Consommation (mixte) : 9,1 à 7,7 l/100 km / Emissions de CO₂ (mixte) : 238 à 202 g/km.
Volkswagen Group France SA - 11 avenue de Boursonne Villers-Cotterêts – RCS SOISSONS 832 277 370.

www.vwu.fr

DANEMARK



Le côté sombre de la finance est dans *Dos au mur*, la nouvelle série danoise à voir sur Arte.tv, dont le scénariste est l'un des coauteurs de *Borgen*.

SÉRIE

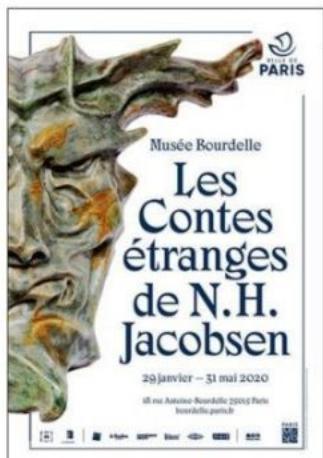
LES COURONNES BLANCHES DE COPENHAGUE

Nicky, étudiant en école de commerce, est à la tête du trafic de cannabis à Copenhague. Il lave son argent sale dans un bureau de change du quartier multiculturel de Nørrebro puis, son empire s'étendant, dans une banque où une employée en mal de promotion cherche une revanche. Sur leurs traces, Alf, inspecteur insomniaque accro au cocktail somnifères-amphétamines. Pour sa série policière *Dos au mur*, Jeppe Gjervig Gram, coauteur de *Borgen*, s'est inspiré du scandale de HSBC, la banque britannique impliquée dans le blanchiment de valises de billets des cartels mexicains et colombiens dans les

années 2000. Au Danemark même, la réalité a rattrapé la fiction. Depuis 2017, les gangs du haschich se livrent une guerre sans merci dans les rues de Nørrebro et la réputation de la plus grande banque du pays, la Danske Bank, a été entachée par des accusations de transactions suspectes via sa filiale estonienne. Le réalisateur Søren Balle, qui s'était déjà fait remarquer avec la série *Au nom du père*, rapproche, avec finesse, la violence du crime organisé et celle du monde de la finance. ■

FAUSTINE PRÉVOT

Dos au mur, de Jeppe Gjervig Gram et Søren Balle, série en dix épisodes, sur arte.tv, jusqu'au 31 mai.



Les Contes étranges de N.H. Jacobsen, au musée Bourdelle. Catalogue aux éd. Paris Musées

EXPOSITION

Les rêves débridés de Niels Hansen Jacobsen

C'est une porte ouverte sur le fantastique, voire le macabre. Les titres des œuvres l'annoncent : *Troll qui flaire la chair de chrétiens*, *la Petite Sirène*... Le sculpteur danois Niels Hansen Jacobsen, installé à Paris à la fin du XIX^e siècle, a donné vie aux héros du folklore nordique et des contes d'Andersen, leur insufflant le mystère du courant symboliste et les courbes de l'Art nouveau. La rétrospective, au musée Bourdelle, à Paris, présentant ses plâtres, bronzes et grès aux côtés de créations de ses contemporains, est censée se tenir jusqu'au 31 mai, mais, à l'heure où nous bouclons, le musée est fermé en raison de la pandémie de coronavirus. A défaut, on se reportera au catalogue.

MUSIQUE

Pop mélancolique



La Danoise compose des albums oniriques. Agnès Obel revient en France, avec

Myopia, une collection de titres envoûtants portés par le piano, les cordes et sa voix cristalline, parfois distordue par ordinateur, entre l'ange et la bête. L'occasion de réécouter *Philharmonics*, son premier disque, et son tube *Riverside*, qui a fait le tour du monde.

Myopia, d'Agnès Obel, le 30 juin à la Philharmonie de Paris et le 25 juillet aux Nuits de Fourvière, à Lyon. Contact : agnesobel.com

POLAR

Automne glaçant



Début octobre, à Copenhague, le corps d'une femme est retrouvé mutilé, un petit bonhomme fabriqué à partir de marrons et d'allumettes à ses côtés. Sur la figurine, les empreintes de la fille de la ministre des affaires sociales, disparue un an plus tôt. Une jeune enquêtrice et un transfuge d'Europol doivent élucider cette étrange affaire.

Octobre, de Søren Sveistrup, éd. le Livre de poche, 9,20 €.

PHOTOGRAPHIE

Visions du Nord



Astrid Kruse Jensen, photographe danoise, sublime

la lumière scandinave par des contre-jours, des temps de pose longs ou des effets de surimpression. Et donne aux intérieurs, aux sentiers de forêts comme aux bords des lacs des allures de rêve éveillé.

Floating, d'Astrid Kruse Jensen, sur le site galerieclémentinedelaferonniere.fr/expositions/couleurs-du-nord



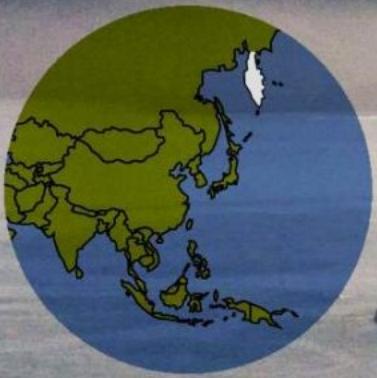
Ayez pignon sur route

Partir en Grand California, c'est être à la maison où que vous décidiez d'aller. Équipé d'une cuisine, d'une cabine de douche et de toilettes, il peut accueillir jusqu'à 4 personnes sans jamais vous donner l'impression de quitter votre cocon et ce, quelles que soient vos aventures : du petit week-end entre amis aux grandes vacances en famille. Découvrez-le dès maintenant chez votre distributeur Volkswagen Véhicules Utilitaires.

Grand California 600. Consommation (mixte) : 11,4 l/100 km / Emissions de CO₂ (mixte) : 299 g/km.
Volkswagen Group France SA - 11 avenue de Boursonne Villers-Cotterêts - RCS SOISSONS 832 277 370.

www.vwu.fr

DÉCOUVERTE



KAMTCHATKA UNE NATURE SANS LIMITES

Aux confins de la Russie,
dans cette péninsule
forgée par les volcans,
c'est un paradis sauvage,
de glace et de feu,
qui attend les voyageurs.

PAR EVA SOHLMAN ET NEIL MACFARQUHAR (TEXTE)
ET SERGEY PONOMAREV (PHOTOS)



Pour les Russes, cette presqu'île est l'ultime frontière, plus à l'est encore que le Japon. Ici, on voit la mer de Béring s'enfoncer dans la baie de Russkaya, sur la côte orientale.



Pour les ours, cette terre où l'herbe peut atteindre trois mètres de haut est un pays de cocagne

Quelque 20 000 ours bruns habitent ce territoire plus vaste que le Royaume-Uni. L'endroit est idéal. L'été, ils affluent sur les rives du lac Kourile, où pullulent les saumons sauvages.





A une soixantaine de kilomètres au sud de la capitale régionale, Petropavlovsk-Kamtchatski, le Goreli (1 829 m) expire des vapeurs de soufre. La péninsule compte quatre à sept éruptions par an, dues à une trentaine de volcans en activité, sur environ 300 au total.

Du haut des volcans qui sifflent et soufflent, on croirait entendre gronder le diable



L'exubérant volcanologue ne fait pas dans la demi-mesure. «Si vous me dites qu'il existe meilleur endroit au monde que le Kamtchatka, je vais me fâcher !» s'exclame Alexei Ozerov, responsable des recherches dans cette envoûtante péninsule qui pendille le long de la côte Pacifique russe. Bondissant de derrière son bureau encombré de l'Institut de volcanologie et de sismologie, à Petropavlovsk-Kamtchatski, la capitale régionale située dans le sud, il s'empare d'un globe terrestre et trace un cercle avec son doigt autour de la ceinture de feu, cette chaîne de volcans qui épouse le pourtour de l'océan Pacifique. «La péninsule du Kamtchatka est la seule terre située pile au-dessus du point de rencontre des plaques tectoniques qui ont forgé ses volcans, poursuit Alexei. Il y en a plus de 300 ici, dont une trentaine encore en activité. Cela donne quatre à sept éruptions par an. C'est un poste d'observation unique pour les volcanologues, mais aussi pour le monde entier.»

L'Unesco semble d'accord : l'organisation internationale a inscrit les volcans du Kamtchatka au patrimoine mondial en 1996 pour leur beauté, leur concentration et leur variété exceptionnelles. En Russie, il suffit de prononcer le nom Kamtchatka pour susciter des regards rêveurs et des «Oh !» nos-

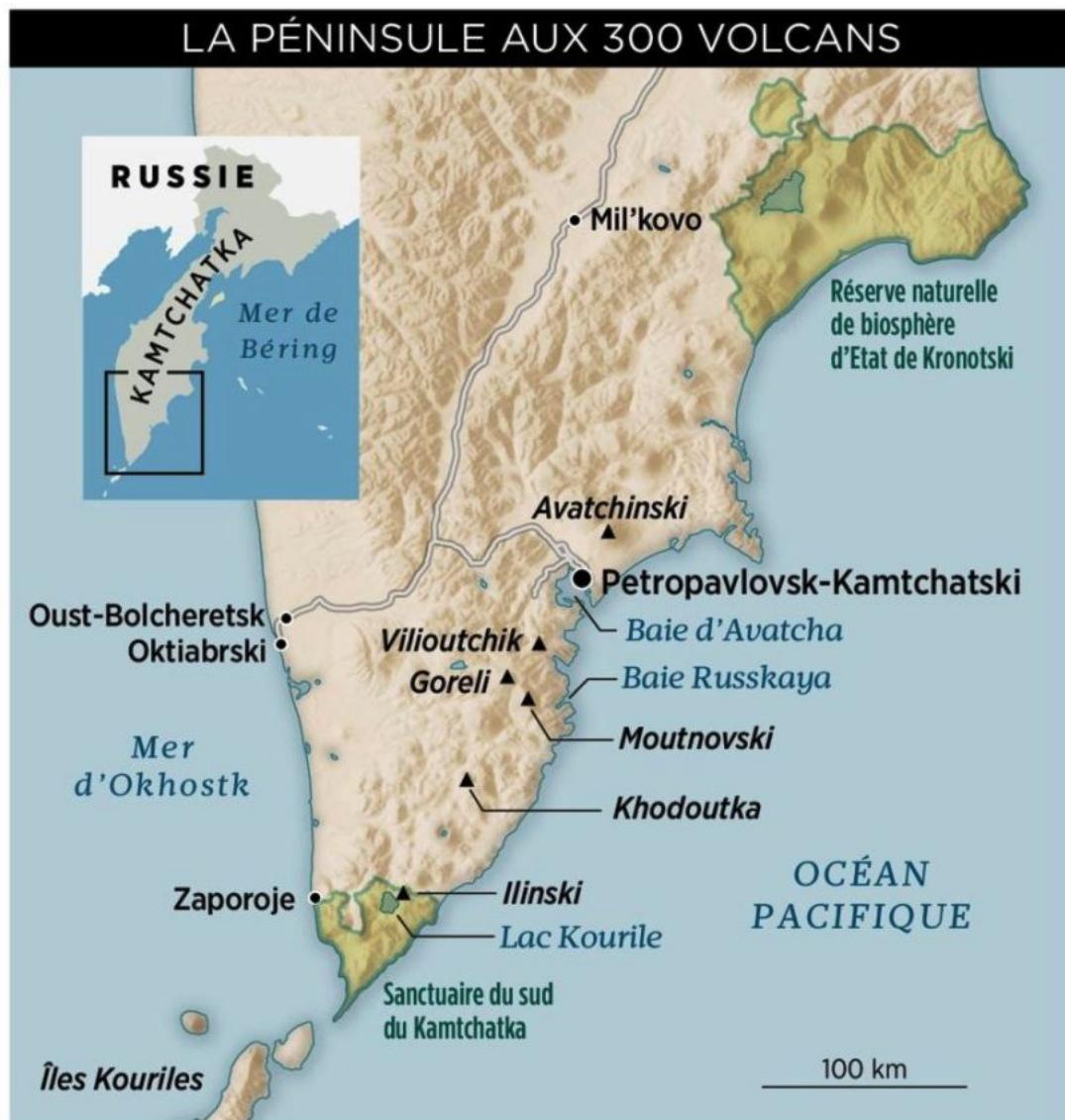
talgiques. Cette péninsule évoque un monde lointain, magnétique et majestueux. De fait, célèbre pour sa faune et sa flore exceptionnelles, elle ne ressemble à aucun autre lieu de Russie, ou d'ailleurs. Le Kamtchatka, qui s'étire sur 1 250 kilomètres, a la forme de ces poissons qui pullulent dans ses eaux, la tête tournée vers le Japon, la queue rattachée au reste de la Russie. A la fin de l'été, ses abondantes rivières deviennent rouges des saumons remontant le courant ; c'est le seul endroit où les six espèces de saumon sauvage du Pacifique viennent encore frayer. Dans ses forêts enchantées de bouleaux d'Erman (*Betula ermanii*) errent quelque 20 000 ours bruns, qui se repaissent de poissons et engrangent à vue d'œil. Dans les airs tournoient des pygargues empereurs (*Haliaeetus pelagicus*), tandis qu'au large des orques s'ébattent et les crabes royaux du Kamtchatka deviennent plus gros que des ballons de foot.

Pendant le bref intermède entre les dernières neiges de mai et les premières de la mi-septembre fleurissent une grande variété de plantes. Une vie courte mais spectaculaire, conférant aux lieux une luxuriance tropicale étonnante. Sur les contreforts de volcans gris et rouge poussiéreux, pour la plupart parsemés de glaciers et de neige, poussent des forêts émeraude et une toundra mauve. Dans les prairies alpines, c'est une explosion de fleurs et de couleurs : rhododendrons jaunes, andromèdes bleues, azalées roses, épilobes en épi fuchsia, stellaires blanches... Et plus bas, les herbes sauvages peuvent atteindre plus de trois mètres de haut.

Des poteaux de plus de neuf mètres de haut servent à mesurer les chutes de neige

Les Kamtchatkiens insistent : c'est là que commence la Russie, là que le soleil se lève sur le premier des onze fuseaux horaires du pays. Au cours des siècles derniers, il fallait un an pour rejoindre la péninsule depuis Moscou. A ce jour, aucune route pavée ne traverse les marécages qui la séparent de la Russie continentale. A mesure que s'atténuaît l'isolement du Kamtchatka, une épineuse question a fait surface : faut-il en préserver ou en exploiter les ressources naturelles ? Les visiteurs viennent ici pour la nature, ainsi que pour les activités de plein air – trekking, pêche, rafting, surf et escalade, héliski l'hiver et une course de chiens qui dure un mois.

Le Kamtchatka ne dispose que d'environ 600 kilomètres de routes goudronnées, concentrées autour des trois villes du sud qui abritent 80 % de la population, soit un peu moins de 315 000 habitants. De coûteux vols en hélicoptère permettent d'accéder rapidement à des sites reculés et specta-



Les rivières sont rouges des saumons qui se bousculent et remontent les courants



culaires. Le volcan Moutnovski, lui, n'est qu'à une soixantaine de kilomètres de la capitale. Mais pour en atteindre le sommet (à 2 322 mètres d'altitude), il faut compter quatre heures de trajet cahoteux sur des routes de terre et à travers des champs de lave jonchés de rochers. L'avancée se fait à bord d'un véhicule qui semble tout droit sorti de *Mad Max* : une camionnette Toyota argentée équipée d'un double essieu à l'arrière et montée sur six pneus d'un mètre de haut et soixante-dix centimètres de large. Pour monter à bord, il faut une échelle. C'est Sergei Y. Lebedev, guide en tenue de camouflage, qui a eu l'idée de cet engin destiné à conduire les voyageurs jusqu'au bord des cratères. A chaque arrêt, les touristes alentour oublient le paysage et se mettent à mitrailler le véhicule.

La route grimpe et des poteaux de plus de neuf mètres de haut font leur apparition sur le bord. «Ils servent à mesurer les impressionnantes chutes de neige hivernales», explique Sergei. Après avoir traversé plusieurs glaciers, le véhicule se gare. Le reste de l'ascension vers le cratère du Moutnovski se fait à pied. Le paysage stérile – trop de soufre dans la terre pour la végétation – et la brume gigantesque créent une atmosphère inquiétante, digne des films d'Akira Kurosawa. Pas de panneau pour alerter sur les dangers du site. Mais une petite croix blanche, plantée en mémoire d'un jeune scientifique décédé en collectant des données, incite à prendre garde. Sergei Y. Lebedev se souvient d'une visite précédente où la montagne s'était mise à gronder, féroce, et, soudain, des rochers géants •••

Le Kamtchatka est le seul endroit au monde où les six espèces de saumon sauvage du Pacifique viennent encore frayer, à la fin de l'été. Ces poissons, présents toute l'année dans la péninsule, se comptent alors par millions.





Dans la baie de Russkaya résonnent les aboiements gutturaux d'une colonie de lions de mer. Les eaux de la péninsule abritent aussi orques et loutres de mer. Ce sont les fourrures de certains animaux du Kamtchatka – loutres, visons, renards et hermines – qui incitèrent les cosaques russes à coloniser cette région au XVII^e siècle.

L'abondante faune sauvage ne séduit pas que les voyageurs : elle attire aussi les braconniers



Un plantigrade repu de poisson n'est pas un danger pour l'homme, disent les Kamtchatkiens. Ces animaux, considérés comme un emblème national, sont affublés du surnom traditionnel Misha ou Mishka. Quand on en croise un régulièrement, on lui attribue un petit nom propre.



Cette escadrille de goélands s'envole au-dessus de l'océan Pacifique. Au fond, le volcan Vilioutchik (2 173 m), à soixante-dix kilomètres au sud de la capitale régionale Petropavlovsk-Kamtchatski.

••• étaient apparus derrière le brouillard. «C'est étrange et assez stupéfiant de débouler ainsi dans un volcan en activité», raconte-t-il. La voie s'enfonce dans une étroite vallée couverte de glace, de roches volcaniques et de petits tas de neige recouverts de cendres. Il aura fallu quatre-vingt-dix minutes pour approcher le cœur du cratère. Celui-ci s'annonce par des sifflements et une odeur de soufre. Comme si le diable était tout près, à respirer bruyamment. Du haut de la dernière crête, on voit de la vapeur blanche s'échapper d'entailles dans la terre et tourbillonner vers le ciel. Des fumerolles sifflantes et rugissantes jaillissent des dépôts de soufre, teintant une grande partie du paysage d'un jaune vif. Lorsqu'on se risque à regarder dans ces profondeurs obscures, de soudaines rafales de vapeur piquent les yeux et la peau. Par temps clair, il est possible de randonner jusqu'à un lac. Mais pas aujourd'hui. Un épais brouillard empêche de s'aventurer plus loin. En redescendant, les nuages finissent par se dissiper, révélant la splendeur enneigée du volcan Vilioutchik, avec son cône irrégulier culminant à 2 174 mètres d'altitude.

Les volcans forment l'épine dorsale de la péninsule du Kamtchatka. Calderas, fumerolles, lacs volcaniques et sources thermales ponctuent ici les paysages. Les nuages, poussés par les vents violents de Sibérie ou du Pacifique, butent souvent contre cette chaîne de montagnes, déversant des quantités prodigieuses de neige et de pluie qui ali-

mentent les lacs, ainsi que quelque 14 000 rivières et ruisseaux. On trouve des saumons toute l'année dans les cours d'eau, mais l'été, c'est par millions qu'ils viennent frayer. Après avoir pondu leurs œufs, ils meurent, et leurs carcasses viennent s'ajouter à la biomasse qui alimente une nature féconde. «Cette matière se retrouve dans d'autres zones, sur terre, dans les forêts, dans les prairies, dans les rivières elles-mêmes, et façonne l'écosystème, explique Evgueni G. Lobkov, jovial professeur de biologie de l'université technique d'Etat du Kamtchatka. En gros, tout l'écosystème local est construit sur les carcasses des saumons venus frayer.»

Les ours, les arbres, ici, tout est plus grand. Les chercheurs de la réserve naturelle de biosphère d'Etat de Kronotski, une zone fédérale protégée, ont découvert que lors des bonnes années de frai pour le saumon, les cernes de croissance des arbres étaient plus larges. Mais la nature qui donne à profusion pose aussi certains problèmes. Dans cette région où les ressources économiques manquent, les animaux attirent les braconniers. La quasi-totalité des populations de rennes sauvages a ainsi été anéantie. Des bateaux pirates asiatiques ont longtemps pillé les crabes royaux de la mer d'Okhotsk. Puis sont venus les chasseurs occidentaux, en quête de trophées. Ils ont abattu les plus gros ours et moulflons des neiges. Quant aux princes des Etats du Golfe, ils paient encore les trafiquants 50 000 dollars (plus de 45 000 euros) par faucon gerfaut.



Depuis le cratère du Goreli (1 829 m), on aperçoit à l'horizon une succession de cônes. L'épine dorsale de la péninsule est formée de volcans. Sur cette terre à la croisée de deux plaques tectoniques, les paysages sont ponctués de caldeiras, fumerolles, lacs volcaniques et sources thermales.

Mais pour les braconniers, le plus grand trophée a longtemps été le saumon et ses œufs, base de l'économie locale et de l'alimentation des quelque 14 000 autochtones. «Le problème, explique Sergey Vakhrin, défenseur de l'environnement qui a fondé l'association à but non lucratif Pays du poisson et des mangeurs de poisson, est que les entreprises de pêche commerciale, les hommes politiques et les agents de la force publique corrompus travaillent de concert avec la "mafia du braconnage". Ils ont ainsi largement dépassé les quotas destinés à préserver le poisson.» Malgré cela, les défenseurs de la nature se réjouissent : la pêche légale a été exceptionnelle l'année dernière, signe que les populations de saumons se portent bien. Les grandes entreprises de pêche, ainsi que certains opérateurs touristiques ont en effet acheté des droits exclusifs sur des estuaires ou des rivières entières. Des territoires qu'ils surveillent de près pour les protéger des braconniers.

La situation géographique du Kamtchatka, territoire frontalier aux confins du pays, a contribué à façonner son histoire peu banale, berceau d'une culture commune russe et américaine. Les histo-

riens n'ont jamais établi l'origine du nom de la péninsule. Des théories évoquent un explorateur pionnier qui aurait porté ce patronyme ou un terme autochtone désignant une terre qui tremble. Il y a environ 22 000 ans, la baisse du niveau des eaux dans ce qui est aujourd'hui la mer de Bering créa un pont terrestre, appelé Beringie, entre les deux continents. Des peuples autochtones migrèrent ainsi vers ce qui est aujourd'hui l'Alaska, et des mouvements de faune et de flore se produisirent dans les deux sens. Ce sont les fourrures du Kamtchatka – zibeline, vison, renard roux, renard polaire, loutre de mer et hermine – qui incitèrent les cosaques russes à coloniser la région au XVII^e siècle. «Ces peaux valaient de l'or dans la Russie tsariste», explique l'historienne Irina V. Viter.

Puis, au début du XVIII^e siècle, Pierre le Grand, qui cherchait à faire de la Russie une puissance maritime, chargea Vitus Jonassen Bering, un officier danois de la marine russe, de mener deux expéditions. Bering explora la mer qui porte son nom et fonda la ville de Petropavlovsk-Kamchatski. La région devint le point de départ de l'exploration et du contrôle par la Russie de •••

**Face à face en forêt ou près d'un lac...
Ici, chaque habitant a son histoire d'ours**

Un magnat russe rêve d'installer ici un écoparc, avec activités sportives d'été et d'hiver

••• l'Alaska, ainsi que de certaines parties de la Californie et d'Hawaii. Puis, en 1867, le besoin d'argent poussa la Russie à vendre ses territoires nord-américains, et le Kamtchatka entra dans une période de stagnation. La péninsule servit de lieu d'exil aux prisonniers politiques tsaristes. La Seconde Guerre mondiale l'épargna, mais le conflit avec le Japon incita l'Union soviétique à transformer le territoire en un dédale d'installations militaires. Pendant la guerre froide, l'accès en fut fermé à tous les étrangers et à la plupart des Russes, ce qui permit de préserver les lieux.

En ce mois d'août, les nuages sont de plus en plus bas. Inutile dans ces conditions de randonner sur le volcan Avatchinski, tout proche, pour admirer la vue... Mais la pluie n'empêche pas le *Princess* de partir en expédition de pêche. Le petit yacht chargé de visiteurs quitte l'immense baie d'Avatcha pour gagner le Pacifique. Des macareux moines écument la surface des eaux. L'épouse du capitaine s'affaire à transformer les prises du jour, du flétan et du crabe, en festin. Depuis le pont, on entend résonner le grondement guttural des lions de mer et l'on voit des loutres se laisser bercer par les flots. Soudain, comme par magie, une famille d'orques bondit devant le bateau.

Mais le déluge emporte avec lui tout autre projet d'exploration. Pas d'autre choix que de se rabattre sur «PK», Petropavlovsk-Kamtchatski, la capitale régionale. On y remarque de nombreux bâtiments soviétiques délabrés, renforcés contre les tremblements de terre par des tiges métalliques : l'activité tectonique constante induit régulièrement ici des secousses mineures. Au Vulcanarium, un petit musée fascinant, on peut suivre des visites de quatre-vingt-dix minutes en russe et en anglais. Pour savoir si on pourra partir voir les volcans, il faut, toutes les trois heures, vérifier la hauteur du plafond nuageux sur trois applis météo différentes : car ce n'est pas la pluie qui cloue les hélicoptères au sol, c'est l'absence de visibilité au-dessus des sommets. Si le plafond est bas, on se contentera alors, le cœur lourd, de dîner dans sa chambre d'hôtel – de délicieux œufs de saumon argenté achetés frais au marché aux poissons. Jusqu'à ce qu'un SMS redonne de l'espoir : si le ciel se dégage au sud comme prévu, les hélicoptères pourront s'envoler le lendemain vers le lac Kourile. Une chance peut-être d'approcher – mais pas trop près – des ours qui chassent le saumon.

L'hélicoptère peine sous le poids de ses vingt-cinq passagers avant de s'élever dans les airs

Presque tous les habitants du cru ont leur histoire d'ours. L'animal ratisse les bois à la recherche de myrtilles, d'airelles et de baies de chèvrefeuille, que les Kamtchatkiens aussi cueillent en quantité. «Bien sûr, nous ne pouvons nous servir que si les ours acceptent de partager, précise Anastasia Takatly, une guide locale qui dirige aussi une école d'anglais en basse saison. Une fois, j'étais en train de cueillir des baies sur un buisson. Lorsque j'ai levé les yeux, j'ai vu un ours qui faisait la même chose de l'autre côté. Terrifiant !» Selon le biologiste Evgueni G. Lobkov, les ours repus de poisson n'ont aucune raison de se montrer belliqueux. Certains animaux, aperçus régulièrement, ont même droit à leur petit nom. «J'ai croisé des ours des milliers de fois, précise-t-il en souriant. Il m'est arrivé de devoir courir, grimper aux arbres. Mais je suis toujours en un seul morceau. Je n'ai jamais eu de réel problème.»

Le lendemain matin, l'optimisme prudent de la veille s'est révélé payant : dans le ciel, des touches de bleu percent les nuages. Un hélicoptère Mi-8, avec à son bord vingt-cinq personnes, décolle de l'héliport situé près de l'aéroport principal de PK, peinant quelques instants sous le poids des passagers avant de s'élever dans les airs. En dessous, une succession infinie de pics volcaniques. De temps en temps, des éclats bleus défilent à toute allure. Des lacs de cratère. Des rivières argentées dans la lumière de l'été serpentent dans les vallées. Au bout d'une heure, l'hélicoptère évolue à basse altitude au-dessus du lac. Là, sur le rivage, des ours avancent d'un pas pesant, tandis que

Cette camionnette Toyota, comme sortie du film *Mad Max*, a été montée sur six pneus d'un mètre de haut. L'idée d'un guide local pour acheminer sans peine les touristes à l'orée des cratères.



d'autres se précipitent dans l'eau pour tenter d'attraper un poisson. Même le saumon, rouge et bien en chair, est visible depuis l'hélicoptère. Une fois au sol, les visiteurs sont priés de suivre au plus près les rangers de la réserve naturelle de Kronotski, équipés de fusils de chasse. La traversée du lac se fait à bord d'un bateau à moteur. Tout près se trouve le volcan Ilinski (1 578 mètres), qui entre en éruption environ tous les siècles. Il a pris du retard depuis son dernier réveil, en 1901. A moins de dix mètres de l'embarcation, un ours semble faire du snorkeling, les yeux fixés sous l'eau, à la recherche de sa pitance. Ça et là, des poissons brisent la surface, sautant pour attraper des insectes. Sur une plage, quelques plantigrades ont l'air de piquer un somme. Soudain, une mère attrape un saumon et nourrit prestement son petit. A la station des rangers, derrière la clôture électrique qui protège le périmètre de la réserve, un pont en bois enjambe la rivière Ozernaïa, un cours d'eau dans lequel les scientifiques comptent les poissons et où les ours viennent pêcher. Aucun des dix ursidés visibles ce jour-là ne semble particulièrement doué. Un jeune ne cesse de se jeter sur les bancs de poissons, en faisant des plats sur l'eau, sans jamais rien attraper. Ce n'est pas mieux du côté des adultes, qui chargent à toute allure, faisant bouillonner la rivière et chassant les poissons loin des remous. Quelques touristes russes hélent les ours, les appelant Misha ou Mishka, surnoms affectueux donnés à cet animal qui fait office d'emblème national. L'été dernier, les poissons étaient moins nombreux qu'à l'accoutumée. Leurs prédateurs, habituellement rassasiés, avaient un peu faim. Deux jours seulement après cette excursion sur le lac Kourile, les autorités ont suspendu les voyages là où un ours agressif s'était élancé vers un groupe de scientifiques avant de rebrousser chemin au tout dernier moment. Le vol retour vers PK comprend deux escales : la brève visite d'un lac de cratère et un

REPÈRES

SI VOUS VOULEZ FAIRE CE VOYAGE*

QUAND PARTIR ?

Après la fonte des neiges, de fin mai à début septembre. Les voyages au Kamtchatka ne sont pas bon marché, surtout à l'approche de la haute saison, en juillet et août.

COMMENT Y ALLER ?

Depuis Moscou, vol direct de la compagnie Aeroflot à destination de Petropavlovsk-Kamtchatski. Durée : 8 h 30. Prix : à partir de 500 €.

AVEC QUI PARTIR ?

L'agence de voyages Enjoy Kamtchatka, qui a aidé à monter ce reportage, organise des circuits personnalisés de six jours à partir de 1 400 € par personne. Vols en hélicoptère en option, à partir de 600 € par personne. Les excursions terrestres, moins chères, nécessitent plus de temps. enjoykamchatka.ru

À QUOI S'ATTENDRE SUR PLACE ?

La météo, capricieuse, peut chambouler les programmes. Sans oublier le casse-tête des zones militaires spéciales. Bien vérifier que l'agence de voyages se charge des autorisations nécessaires auprès des services de sécurité russes (FSB). Et attention aux changements dans les circuits : ainsi, si l'on souhaite prolonger son séjour, sans permis, certaines zones seront inaccessibles. Les demandes d'autorisation auprès du FSB requièrent jusqu'à deux semaines. Côté gastronomie, Petropavlovsk-Kamtchatski offre quelques bonnes tables.

Ne pas manquer de goûter au flétan grillé du San Marino et aux fruits de mer du Kamchatka Local Kitchen.

* A l'heure où nous mettions sous presse, les déplacements étaient rendus momentanément impossibles en raison de l'épidémie de coronavirus.

arrêt plus long dans les sources minérales chaudes de Khodoutka. Embouteillage sur les marches en bois qui mènent au bassin, car c'est l'hésitation avant d'entrer dans l'eau... La température dépasse 43 °C.

D'une envoûtante beauté, le Kamtchatka attire bien sûr les visiteurs. Mais combien peut-il en absorber ? Voilà qui fait l'objet d'un intense débat. Un magnat russe rêve d'ériger ici une sorte d'écoparc qui offrirait des sports d'été et d'hiver, ainsi que des balades sur des sentiers en bois près des volcans Moutnovski, Goreli et Vilioutchik. Mille chambres permettraient d'accueillir 400 000 visiteurs par an. Soit deux à trois fois le nombre actuel. Les Kamtchatkiens sont divisés. Les entrepreneurs du coin affirment que cela créerait des emplois et donnerait un coup de fouet à l'industrie du tourisme. Alexei Ozerov, le volcanologue, soutient ce projet, lui aussi. Ce parc permettrait aux voyageurs d'admirer ses volcans bien-aimés. «Et tout cela est plus écologique que n'importe quel projet de développement industriel», explique-t-il. Le Kamtchatka est riche en gisements de minéraux et de métaux, dont le platine, l'or, l'argent, le nickel et le cuivre. On y extrait aussi du gaz et du charbon. Pour certains, ces mines représentent une plus grande menace que les touristes, d'autant que les inspecteurs en charge de l'environnement accèdent rarement aux sites d'extraction. Mais les investisseurs du futur écoparc, eux, veulent acquérir un terrain dans une zone protégée. Il faudrait donc modifier les contours de la réserve. Un dangereux précédent pour les organisations de

protection de la nature. «Si nous commençons à déplacer les limites ici, on ne s'arrêtera plus, insiste Roman Korchigin, directeur adjoint de l'écotourisme et de l'éducation à la réserve de Kronotski. Nous devons préserver le Kamtchatka, mais aussi la nature en Russie en général.» ■

EVA SOHLMAN ET NEIL MACFARQUHAR
© 2019 THE NEW YORK TIMES COMPANY

REGARD

L'arche du troisième millénaire

Près de 50 % des espèces pourraient disparaître d'ici à 2100. Alors, tel un Noé des temps modernes, le photographe américain Joel Sartore s'est fixé un objectif : capturer les portraits des 12 000 animaux menacés d'extinction.

PAR CYRIL GUINET (TEXTE) ET JOEL SARTORE (PHOTOS)



UN GRAND FAUVE
AU REGARD SI DOUX

Autrefois présentes dans tout le sud-est des Etats-Unis, les panthères de Floride ne sont plus aujourd'hui qu'une cinquantaine dans cette partie du pays. Le parc zoologique de Tampa en a recueilli trois, dont Lucy, retrouvée errante dans les Everglades après la mort de sa mère.



LA DÉFORESTATION MENACE LE PETIT LION DES BOIS

Fourrure soyeuse noire et crinière fauve, ce tamarin lion à tête dorée a été photographié au World Aquarium de Dallas (malgré son nom, c'est bien un zoo), au Texas. Ce primate d'une trentaine de centimètres, pesant moins d'un kilo et qui vit dans le sud-est du Brésil, est menacé par la déforestation. Il en resterait moins de 15 000 à l'état sauvage.



**UN PERROQUET
EMPERRUqué ?
NON : UN TOUCAN !**

Cet oiseau aux couleurs vives, photographié par Joel Sartore au World Aquarium de Dallas, est un araçari à crête bouclée. Il appartient à la famille des toucans et vit dans la canopée des grandes forêts d'Amérique du Sud. Selon l'Union internationale pour la conservation de la nature, le risque de disparition de ce superbe volatile est, pour l'instant, faible.



T'AS DE CHOUETTES YEUX, TU SAIS...

Ouvert en 1875, le zoo de Cincinnati, dans l'Ohio, est le deuxième le plus ancien des Etats-Unis. C'est là que vivent Gizmo et Dobby, petits ducs à face blanche reconnaissables aux bandes noires qui encadrent, comme des parenthèses, leurs grands yeux orangés. Cette espèce africaine commence à être menacée par la dégradation de son habitat et l'usage intensif de pesticides.





UN MODÈLE TIMIDE ET ÉPINEUX

Piper, petit porc-épic du Brésil (30 à 60 cm sans la queue), n'a pas l'habitude de la pleine lumière. Il vit dans l'épaisse jungle amazonienne et préfère rester dissimulé à l'abri de la végétation. Piper est un des pensionnaires du Saint-Louis Zoo (Missouri), fondé en 1904 et aujourd'hui à la pointe de la recherche sur la conservation des espèces.



CARNET ROSE
ET PANDA ROUX

La femelle panda roux n'étant fertile qu'un jour ou deux par an, la naissance de Cannelle, en 2014, fut un événement au Virginia Zoo de Norfolk (Virginie). L'animal n'avait que 6 mois lorsqu'il a croisé l'objectif de Joel Sartore. Il est désormais une vedette. Lui et les sept autres pandas roux sont en effet les animaux les plus photographiés par les visiteurs.





LE POISSON QUI SE PRENAIT POUR UN CORNET DE GLACE

Plutôt que son nom savant, *Pictichromis paccagnellae*, on retient plus facilement son appellation courante : poisson vanille-fraise. Joel Sartore a pu photographier ce petit habitant des récifs coralliens (3 à 4 cm) du Pacifique aux aquariums marins de Panacea (Floride), où une organisation indépendante étudie et élève les espèces menacées.

LES SINGES QUI
VENAIENT DU FROID

Joel Sartore s'est rendu à l'Ocean Park de Hongkong pour surprendre ces singes dorés à nez retroussé, espèce rare que l'on trouve dans les montagnes enneigées du centre et du sud-ouest de la Chine. Ce primate de 70 cm pour 20 kg, adapté au froid extrême, est aujourd'hui menacé d'extinction en raison de la perte accrue d'habitat. On estime qu'il en reste 16 000 à peine.





**JOEL SARTORE | PHOTOGRAPHE**

Depuis quatorze ans, Joel Sartore, 57 ans, multiplie les reportages dans les zoos et les parcs naturels pour documenter la biodiversité en danger. En 2018, son travail a été récompensé par le Rolex National Geographic Explorer. Lorsqu'il ne sillonne pas la planète, il vit à Lincoln, Nebraska.

P

oissons, mammifères, oiseaux ou insectes, Joel Sartore veut tous les faire entrer dans son arche. Le silure de verre, l'écrevisse à pattes rouges, le lynx ibérique, le kiwi tacheté sont quelques-uns des dix mille animaux (oui, dix mille !) qu'il a photographiés à ce jour, voyageant à travers une soixantaine de pays. Pour GEO, cet amoureux de la nature revient sur la genèse d'un projet fou.

GEO Après seize ans de reportage, vous avez soudain abandonné le terrain. C'est un événement grave et douloureux qui a bouleversé votre vie...

Joel Sartore Les médecins avaient diagnostiqué un cancer à mon épouse. J'ai tout arrêté pour prendre soin d'elle et de nos trois enfants. Kathy guérie, j'ai décidé, en 2006, de me lancer dans un grand projet : immortaliser les animaux vivant en captivité pour sensibiliser le public à la menace de voir certaines espèces disparaître. Je me suis rendu au Lincoln Children's Zoo, à un peu plus d'un kilomètre de chez moi, dans le Nebraska. J'ai demandé s'ils avaient un animal susceptible de rester tranquille assez longtemps pour que je le prenne en photo. Mon premier modèle a donc été une drôle de bête, un rat-taupe nu. Le projet *Photo Ark* était né.

Sur vos clichés, les animaux ont l'air de prendre la pose. Est-ce difficile de travailler avec des bêtes ?

Mon secret : je suis patient. Avant chaque séance, je me documente sur l'animal pour connaître son comportement, ses habitudes. Ce processus prend parfois plusieurs semaines. Quand je suis prêt, j'installe de lourds panneaux, noirs ou blancs, qui me servent de fond. La prise de vue elle-même est très rapide. Tout doit aller très vite pour le confort des animaux. Pour la même raison, je n'utilise le flash qu'avec l'accord des soigneurs.

Avez-vous souvenir d'une séance plus compliquée que les autres ?

Ma rencontre avec les chimpanzés du Sunset Zoo de Manhattan, une ville du Kansas. Je m'en souviens comme si c'était hier ! J'ai mis une heure à

installer mon matériel. Puis les singes sont arrivés et ont tout détruit en moins de trois secondes. Allez sur mon site Internet (joelsartore.com) et recherchez «*the chimp incident*» : vous verrez le carnage. Au moment où je vous parle, je n'ai toujours pas de portrait d'un chimpanzé adulte.

Depuis vos prises de vue, des espèces ont-elles déjà disparu définitivement ?

Hélas, oui. L'extraordinaire grenouille arboricole du Panama, qui plane d'arbre en arbre en déployant ses pattes palmées. La dernière s'est éteinte en septembre 2016 au jardin botanique d'Atlanta, en Géorgie. L'année précédente, j'avais été triste d'apprendre la mort de Nabire, un des derniers rhinocéros blancs du Nord, deux semaines après mon passage au zoo de Dvůr Králové, en République tchèque. Aujourd'hui, l'espèce est éteinte.

Les zoos sont parfois critiqués. Mais vous, quel est votre point de vue ?

Certains font un travail extraordinaire pour tenter de sauver des espèces. Sans eux, je n'aurais probablement jamais pu photographier celles qui ne sont plus présentes dans la nature et n'existent désormais que grâce aux soins de l'homme. Des animaux sont devenus si rares que je me précipite quand j'apprends leur existence.

Parmi les prix que vous avez remportés, y en a-t-il un dont vous êtes particulièrement fier ?

Sincèrement, ma plus belle récompense, ce fut lorsque ma photo du bruant sauterelle de Floride a fait la couverture d'*Audubon Magazine*, une référence en matière de nature et d'environnement aux Etats-Unis. Grâce à cette publication, le gouvernement a débloqué une subvention de 1,2 million de dollars (plus d'un million d'euros) pour développer un programme d'élevage en captivité. En 2017, il restait moins de cent bruant, décimés par les invasions de fourmis de feu. Aujourd'hui, il y a un réel espoir pour ce petit oiseau. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR CYRIL GUINET

► Pour aller plus loin (photos, vidéos...), rendez-vous sur GEO.fr section GEO +



ELITE DRAGONFLY



Le PC convertible plus léger que l'air et éco-responsable

Les équipements informatiques aussi ont un impact sur l'environnement, lors de leur fabrication, pendant leur utilisation et après ! Mais innovation technologique peut rimer avec éco-responsabilité. C'est l'objectif de HP avec le Elite Dragonfly, un PC portable ultra léger, ultra mobile et ultra performant.

HP ELITE DRAGONFLY, LE PC CONVERTIBLE ULTRA LEGER

Avec le Elite Dragonfly, HP propose aux utilisateurs mobiles un PC convertible de 13 pouces ultra léger. Le PC portable intègre un écran tactile 4K UHD permettant de profiter de sa conception 360°. Il est équipé d'un processeur Intel® Core™ i7 vPro®.

Le HP Elite Dragonfly s'adapte à chaque situation. Les utilisateurs ultra mobiles peuvent ainsi compter sur les dernières technologies de connexion sans fil comme le WiFi 6. Enfin, la connectique se veut sans compromis pour ce format : 2 ports USB-C, une prise HDMI et un emplacement Nano SIM, notamment.

-1kg

grâce à l'utilisation d'un alliage de magnésium CNC, 33% plus léger que l'aluminium et 3x plus résistant que le plastique

24h

une batterie lui conférant une autonomie record jusqu'à 24 heures

UN PC PORTABLE PLUS ECO-RESPONSABLE

Répondant à toutes les attentes des utilisateurs, le Elite Dragonfly est aussi le premier PC portable au monde fabriqué à partir de plastiques recyclés issus de déchets océaniques. Ils ont servi à fabriquer les haut-parleurs. Le magnésium, lui aussi recyclé, compose le châssis.

50 %

des plastiques sont recyclés. 5 % de ces plastiques proviennent de déchets océaniques

90 %

du châssis est composé de magnésium recyclé



HP : UN ENGAGEMENT ECO-RESPONSABLE DE LONGUE DATE

1966 Programme de recyclage de carte de poinçonnage d'ordinateurs

1987 Lancement du programme de recyclage de matériel

1987 HP adhère au programme Energy Star*

Entre 2000 et 2018

HP recycle 107 000 tonnes de plastique en cartouches d'encre et toner.

2019 HP collecte plus de 35 millions de déchets plastiques océaniques



La feuille de route pour les années à venir est déjà actée. A horizon 2025, les objectifs sont importants : utiliser 30 % de plastique recyclé post consommation dans les systèmes personnels et d'impression HP, recycler 1,2 million de tonnes de matériel et de cartouches et réduire de 30 % l'intensité des émissions de gaz à effet de serre dues à l'utilisation de produits.

*Programme gouvernemental américain chargé de promouvoir les économies d'énergie.

En savoir plus : hp.com/elitedragonfly

EN COUVERTURE

Au nord d'Ubud,
à Bali, les versants
du mont Batur sont
tapisés de rizières
en terrasses, comme
ici à Tegallalang.

KOMODO
AU ROYAUME DES DRAGONS
P. 50

LOMBOK
QUAND LA TERRE TREMBLE
P. 58

CARTE
UN CHAPELET DE MERVEILLES
P. 62

SUMBAWA
L'ÎLE DES ENFANTS CAVALIERS
P. 64



BALI

ET LES PETITES ÎLES DE LA SONDE

Elue des dieux, cette terre fascine. Les îles voisines, moins connues mais d'une grande richesse culturelle, sont autant d'invitations au voyage. Leurs paysages, rituels et... dragons ont envoûté nos reporters.

DOSSIER COORDONNÉ PAR ALINE MAUME-PETROVIĆ



FLORES
LE TRÉSOR DES ANCÊTRES
P. 72

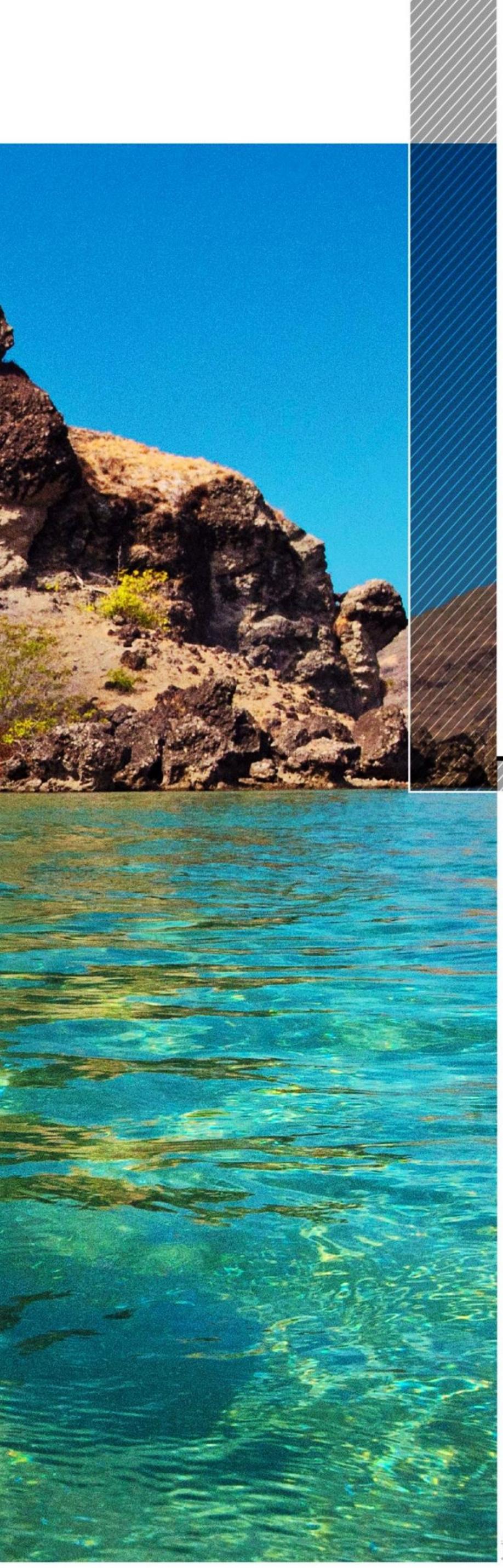
BALI
L'ART AU SERVICE DU DIVIN
P. 78

ALOR
BABEL DES CONFINS
P. 84

**GUIDE
PRATIQUE**
P. 88



Ces varans barbotent dans les eaux de Rinca, une île du parc national de Komodo, créé pour protéger les derniers représentants de l'espèce.



KOMODO

AU ROYAUME DES DRAGONS

Rinca, Flores, Komodo... A 500 kilomètres de Bali, des îles abritent une créature des plus féroces : le varan (ou dragon) de Komodo. Sa cohabitation avec les touristes se fait tant bien que mal. Mais, pour les Indonésiens, il est une figure légendaire.

PAR ELISABETH D. INANDIAK (TEXTE)

A

bord d'une barque à moteur, Sidik, jeune marchand de noix de coco, a quitté à l'aube son village de Komodo, sur l'île du même nom, et bravé les courants contraires du détroit de Lintah, où la mer de Flores entre en collision avec l'océan Indien. Il ne cache pas sa colère : «Si le gouvernement nous déplace de force sur une autre terre, tous les dragons de Komodo désertent l'île et nous rejoindront à la nage, même s'ils n'aiment pas nager, parce que eux et nous sommes jumeaux et rien ne peut nous séparer !» Une

heure plus tard, le voilà qui installe son stand sur une plage déserte de l'île de Padar. Déjà, les premiers hors-bord accostent, débarquant des dizaines de touristes du monde entier, partis du petit port de Labuan Bajo, à la pointe occidentale de Flores, pour une croisière à la rencontre des plus grands varans de la planète, les célèbres dragons de Komodo. L'île aride de Padar est leur première escale dans le parc national de Komodo, créé en 1980 pour préserver cette espèce unique au monde et son habitat. •••



Joakim Leroy / Getty Images



Avec ses reliefs volcaniques et ses plages étonnantes, Padar est une des perles de l'archipel de Komodo et la troisième plus grande île du parc national du même nom. Selon les biologistes, les varans ont disparu de Padar dans les années 2000, probablement décimés par des incendies causés par les braconniers.



UN VARAN CONTRE UN PANDA... LES PRÉCIEUX LÉZARDS SONT DES ICONES DE LA DIPLOMATIE INDONÉSIENNE

••• Les visiteurs n'entendent pas la colère du vendeur de noix de coco. Ils se lancent sur le sentier de randonnée qui grimpe le long d'une crête rocheuse, éblouis par la beauté archaïque de cette mosaïque d'îlots de terre rouge, cuits par le soleil, encerclés d'anses aux eaux émeraude que froissent parfois les nageoires des raies manta aux allures de drones sous-marin. Voilà le royaume fantastique des quelque 3 000 dragons de Komodo qui peuplent encore la savane et la forêt de cinq îles (Rinca, Komodo, Gili Motang, Kode et Flores) de cet archipel qui en compte vingt-neuf. A Padar, ils ont disparu. Ce n'est qu'en 2008 que les médias indonésiens s'en sont émus. Mais les responsables du parc, eux, affirment que, depuis 2000, plus aucune empreinte de patte ni trace d'excrément n'a été trouvée. Contrairement à d'autres espèces classées vulnérables par l'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN), les varans de Komodo ne sont pas tués pour leur chair, trop coriace, ni pour leur peau incrustée de plaques osseuses qui constituent

une sorte de cotte de mailles. Leur disparition de Padar est attribuée aux braconniers qui ont brûlé les forêts pour chasser les cerfs, nourriture principale de ces grands reptiles à la technique de chasse très particulière [voir encadré].

Le mythe l'affirme : sans dragon, l'homme disparaît

L'origine de ces lézards géants demeure obscure. En 1912, c'est un zoologue hollandais, Pieter Ouwens, qui les a baptisés *Varanus komodoensis*, du nom de l'île où ils avaient été observés deux ans plus tôt. Mais les premières études sérieuses ne datent que des années 1970, lorsque le biologiste américain Walter Auffenberg séjournait sur Komodo. Une première théorie avança que l'ancêtre de *Varanus komodoensis* était un petit varan devenu géant à cause du caractère isolé de son habitat. Une spécificité qui aurait favorisé la croissance de ces reptiles qu'aucun prédateur ne menaçait. Mais en 2009, cette théorie s'est écroulée après la découverte, en Australie, de fossiles d'un lézard encore plus grand, *Megalania prisca*,

Adulte, le varan (ici sur Rinca), mesure jusqu'à 3 m pour 70 kg. Ce qui ne l'empêche pas de courir à 20 km/h ! Sa peau, couverte d'écaillles rigides, lui sert d'armure en cas d'attaque.

UN ANIMAL QUI A DÉVELOPPÉ DES SUPERPOUVOIRS

Le dragon de Komodo croque des proies souvent plus grandes que lui : buffles d'eau, cerfs, porcs... Rapide, il repère sa proie de loin et a une technique de chasse imparable : il mord sa victime, puis attend qu'elle trépasse, généralement dans les vingt-quatre heures, avant de la dévorer. Comment est-ce possible ? En 1981, l'herpétologue

américain Walter Auffenberg avait émis l'hypothèse que des bactéries contenues dans la salive du varan empêchaient les morsures de cicatriser et provoquaient une septicémie chez sa victime. Mais des études menées en 2013 par des chercheurs australiens ont montré que ces toxines viennent de glandes situées dans sa mâchoire inférieure. Un poison capable

d'entraîner une chute brutale de la pression artérielle. Et en 2017, des biologistes américains, observant qu'un dragon mordu par un congénère restait indemne, ont découvert dans le sang de l'animal des molécules capables de combattre des bactéries aussi terribles que le staphylocoque doré. Un espoir pour la recherche en médecine ?

vieux de 300 000 ans à quatre millions d'années, qui serait l'ancêtre des dragons de Komodo. Lors de la dernière période glaciaire, *Megalania* aurait migré par voie terrestre, l'Australie et l'Indonésie étant alors reliées. Une violente montée des eaux, il y a 20 000 ans, les aurait piégés sur ces petites îles de la Sonde. Mais ces hypothèses n'expliquent pas pourquoi les varans ont survécu dans cet habitat, alors que leurs aïeux ont disparu d'Australie. Les villageois de Komodo, qui appellent les varans géants *ora*, répondent à ce mystère par un mythe. Celui de la princesse Dragon, qui aurait accouché de jumeaux : une *ora* et un humain. La bête et l'homme veillent depuis à leur bien-être réciproque, convaincus que l'extinction de l'un entraînerait inéluctablement celle de l'autre.

Or en août 2019, le gouverneur de la province des Petites îles orientales de la Sonde, Viktor Laiskodat, a déclenché la colère des 400 familles de l'île (environ 2 000 habitants) en décrétant qu'elles étaient des «populations sauvages», des squatteurs qui devaient être déplacés, et que le parc national serait fermé pendant un an pour permettre la «revitalisation de son écosystème» et faire en sorte que les dragons ne connaissent pas le même sort que sur l'île de Padar. La réaction des villageois ne s'est pas fait attendre : en septembre, une délégation est allée manifester devant le ministère du Tourisme à Jakarta, la capitale indonésienne. Les protestataires réclamaient la reconnaissance de leurs droits sur leurs terres et de leur loi coutumière comme base légale de participation à la gestion du parc national, dont la communauté locale est exclue depuis sa création en 1980. Paradoxalement, l'intégration de l'archipel de Komodo sur la liste du patrimoine mondial de l'humanité et sa désignation comme «réserve pour l'homme et la biosphère», en 1986, a davantage marginalisé les habitants. La dictature militaire de l'époque •••



L'île de Komodo compte quelque 2 000 habitants. La population vit dans des maisons sur pilotis au confort plus que précaire et profite peu des retombées touristiques.

●●● les avait regroupés sur un seul site, loin du point d'entrée des touristes. En 2020, ils vivent encore dans des cabanes sur pilotis avec un accès limité à l'électricité, à l'eau douce, à l'éducation et aux soins. Le gouvernement indonésien a finalement renoncé à fermer le parc mais, dans les rues de Labuan Bajo, la rumeur court qu'il en coûtera bientôt mille dollars aux touristes pour pouvoir débarquer sur Komodo...

Le long du littoral, 330 caméras capturent des images de la bête

Les varans géants ne seraient-ils pas si menacés ? «En 2018, on en comptait 2 897 et, en 2019, 3 025, souligne Ande Tefi, le directeur adjoint du bureau du parc national. D'une année sur l'autre, leur nombre varie mais reste stable. En revanche, celui des touristes est en forte augmentation depuis que le parc a été inscrit, en 2012, sur la liste des «sept nouvelles merveilles de la nature du monde» (un classement établi par une association suisse). En 2019, le parc a

enregistré 122 703 visiteurs, dont 25 % d'Indonésiens. Mais ils ne perturbent pas les reptiles car seuls 5 % de la superficie du parc leur sont ouverts.» Les autres revendications des villageois, elles, sont restées lettre morte.

Le lézard endémique, lui, a droit à tous les honneurs. Dans les années 1970, il était déjà devenu une icône de la diplomatie indonésienne lorsque deux dragons furent offerts aux Etats-Unis en échange d'un couple d'oies américaines. Puis en 1975, quand les services de renseignement indonésiens choisirent le nom de code Komodo pour préparer l'invasion sanglante du Timor oriental. En 2012, deux dragons adultes ont été échangés avec la Chine contre un couple de pandas. Aujourd'hui, le dragon de Komodo est devenu le produit d'appel d'une nouvelle destination touristique, qualifiée de *super premium* par le gouvernement, pour désengorger Bali. En janvier 2020, le président indonésien Joko Widodo, en visite à Labuan Bajo, a annoncé que

cette bourgade balnéaire, principale porte d'entrée du parc national de Komodo, accueillerait en 2023 le sommet du G20, dont l'Indonésie est un des pays membres.

Le gros lézard se porte relativement bien dans le parc national, mais sa situation est incertaine ailleurs. Sur Flores, l'organisation indonésienne Komodo Survival Program cartographie sa présence depuis 2012. Les 330 caméras qu'elle a placées le long du littoral ouest et nord ont capturé en trois ans de nombreuses images de dragons sur quatre sites. «Nous estimons qu'il en reste environ 500 dans ces zones, indique Achmad Ariefiandy, directeur de projets au sein du Komodo Survival Program. Nous ne possédons pas de chiffres antérieurs pour savoir si leur population a diminué ou non, mais au vu de l'état de leur habitat, sur lequel les humains empiètent de plus en plus avec leurs cultures, il est clair que les varans de Flores sont menacés.»

Avec ses collègues anthropologues et botanistes, Achmad

Ariefiandy n'accomplit pas seulement un travail de surveillance et de comptage des populations de varans. Il s'emploie aussi à former les communautés locales à la préservation des reptiles géants, en leur proposant des alternatives économiques. «Avant notre intervention sur le terrain, en effet, les villageois ignoraient que les dragons étaient une espèce protégée, explique-t-il. Ici, ils ne les appelaient pas dragon de Komodo mais *rugu* ou *mbau*. Ils les considéraient comme des prédateurs du bétail et les tuaient. Les varans attaquent principalement pendant la phase d'accouplement, de juin à septembre. Au cours de cette période, l'association encourage donc les éleveurs à garder les chèvres dans un enclos plutôt que de les laisser paître librement dans la savane où elles peuvent être une proie facile. Pour compenser leurs efforts, le Komodo Survival Program développe avec eux des projets de production d'engrais et de biogaz à partir du fumier, ce qui permet de générer des revenus alternatifs.

Sur Flores, les varans sont aussi des victimes collatérales de la chasse aux cerfs. Dans le nord de l'île, la péninsule de Torong Padang l'a longtemps pratiquée selon les règles du droit coutumier. Cette chasse rituelle, appelée *larik*, ne durait que trois jours, une fois par an. Puis les règles se sont perdues, la chasse a dégénéré, la population de cerfs s'est trouvée au bord de l'extinction, ce qui poussa les reptiles affamés à s'attaquer au bétail dans les villages. L'association d'Achmad Ariefiandy a travaillé de longs mois avec les chefs locaux pour revitaliser le *larik*, ses danses et ses tabous. D'un commun accord, la chasse a été réduite à deux jours, une fois tous les deux ans, pour laisser le temps à la population de cerfs de se renouveler. «A Torong Padang, nous n'avons pas de mythe lié aux *mbau*, raconte Ibrahim Malik, le chef du droit coutumier de la tribu baar, une des plus anciennes communautés

locales. Mais nous avons le récit du long voyage en quête d'immortalité qui a conduit les Sept Ancêtres de notre tribu jusqu'ici.» Pour entendre cette histoire, il faut marcher au côté de Faisal, le fils d'Ibrahim, à travers la savane, la mangrove, les déserts de sel, les forêts de pins, aux abords des petites grottes où les dragons pondent leurs œufs, jusqu'aux plages immaculées de Torong Padang. Chaque rocher, chaque arbre marque une étape de la longue errance des héros mythiques de la tribu, qui ont traversé plusieurs océans, hantés par le chagrin de devoir un jour mourir. «Les Sept Ancêtres comprirent au terme de leur voyage qu'il n'y avait pas d'immortalité, qu'il n'y avait que la vie, si précieuse», conclut Ibrahim.

Contrairement aux rangers du parc national de Komodo, armés de fourches en bois pour éloigner les varans, Faisal chemine les

mains vides. «Ici, à Flores, dit-il, les *mbau* n'ont jamais attaqué personne. Ce sont des animaux craintifs. Dans le parc national, c'est parce qu'on leur jetait des cerfs en pâture qu'ils ont pris l'habitude de s'approcher des humains sans en avoir peur. Mais cette pratique est aujourd'hui interdite. Chez nous, pour les apercevoir, il faut être patient, discret, camper une ou deux nuits sur la plage, là où ils viennent réchauffer leur sang froid au soleil matinal. Les caméras de l'association en ont capté vingt-sept. Mais il y en a certainement plus.» En 2019, trois bébés varans ont été saisis dans le port de Surabaya, à Java, à 1 500 kilomètres de là. Volés à Torong Padang, ils allaient être expédiés en Chine. Ils ont été reconduits sur leur terre natale. Une façon de perpétuer la mémoire des Sept Ancêtres, qui plaçaient par-dessus tout le respect de la vie. ■

ELISABETH D. INANDIAK



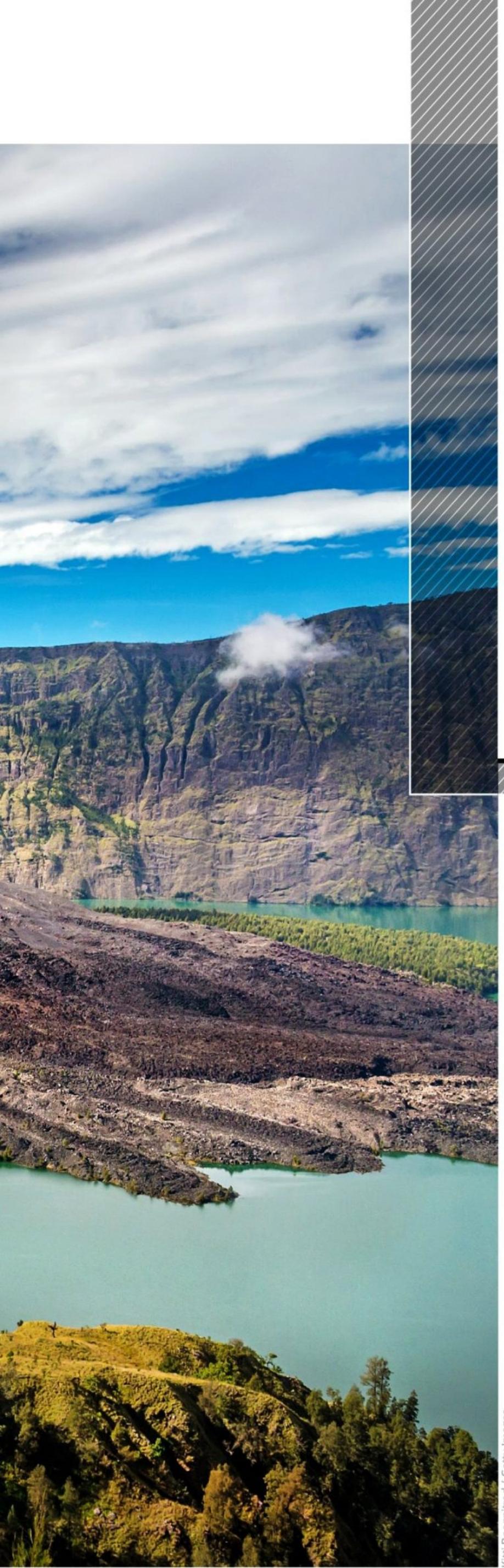
Une équipe du Komodo Survival Program pèse un dragon de l'île de Rinca. Cette ONG indonésienne a été créée en 2007 dans le but de recueillir un maximum de données biologiques sur les populations de varans et de mieux les protéger.

À FLORES, ILS ONT LONGTEMPS ÉTÉ LES VICTIMES COLLATÉRALES DE LA TRADITIONNELLE CHASSE... AUX CERFS

Pour aller plus loin (photos, vidéos...), rendez-vous sur GEO.fr section GEO +



Le mont Rinjani, dont la caldeira renferme un lac, est le volcan sacré des Sasak. Les villages situés au nord ont été fortement touchés par le séisme de 2018.

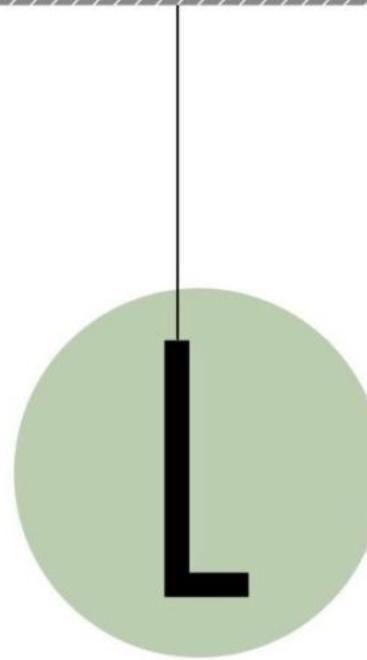


LOMBOK

QUAND LA TERRE TREMBLE

Sauvage, authentique... Cette île, moins fréquentée que sa voisine Bali, n'a rien à lui envier. Et, touchée comme elle par des séismes meurtriers en 2018, elle mise sur le savoir-faire de ses habitants pour se reconstruire avec harmonie.

PAR JEAN-YVES DURAND (TEXTE)



Le 29 juillet 2018 restera longtemps dans les mémoires. Ce jour-là, le soleil se levait sur Bayan, Senaru et Segenter, dans le nord de Lombok. Ces villages, où vivent des Sasak, principale ethnie locale, sont parmi les rares à conserver leurs huttes traditionnelles aux murs tressés de lattes de bambou et au toit de roseaux (ailleurs, les habitants ont préféré des maisons plus modernes, en brique et béton). Pour tous, ce devait être une journée ordinaire, partagée entre prières à la mosquée et travaux dans les rizières. Mais, à 6 h 47,

survint un tremblement de terre de magnitude 6,4. Trois autres (de 5,9 à 7 degrés) suivirent, les 5, 9 et 19 août, avec des centaines de répliques. Bilan : quelque 600 morts et plus de 200 000 bâtiments endommagés ou détruits, en majorité dans le nord de l'île (qui compte en tout 3,5 millions d'habitants), selon l'Agence nationale de gestion des catastrophes.

L'Indonésie est coutumière de ces colères de la terre. Depuis 2004, une quinzaine de séismes meurtriers, de 6,3 degrés minimum, y ont été recensés. D'où •••

LES HUTTES ANCESTRALES N'ONT SUBI AUCUN DOMMAGE. LES MAISONS EN DUR, ELLES, N'ONT PAS RÉSISTÉ

Dans la région de Pemenang, les terribles secousses de 2018 ont surtout détruit les constructions en brique. L'habitat traditionnel en bambou, qui subsiste dans quelques localités, a mieux résisté.

●●● vient cette intense activité ? «L'archipel appartient à la ceinture de feu du Pacifique, qui court tout autour de l'océan, explique François Beauducel, géophysicien à l'institut de Physique du globe de Paris. Sur ses 40 000 kilomètres se trouvent les trois quarts des volcans émergés de notre planète, répartis entre des chaînes continentales et plusieurs archipels, appelés arcs volcaniques insulaires. Ces derniers sont nés de la rencontre d'un ensemble de plaques tectoniques (des fragments de la croûte terrestre) soumises, pour la plupart, au mécanisme de subduction : certaines s'y enfoncent sous d'autres, engendrant des remon-

tées de magma, des failles et des tremblements de terre.»

Selon l'Institut d'études géologiques des Etats-Unis, 90 % des séismes dans le monde, dont 80 % des plus violents, se produisent sur cette ceinture. «En son sein, Lombok se situe au centre de l'arc volcanique de la Sonde, le plus long sur terre (3 000 kilomètres, de l'île de Sumatra, à l'ouest, à celle de Timor, à l'est) mais aussi le plus éruptif, avec 127 volcans actifs, précise François Beauducel. Au large de ses côtes sud, la plaque indo-australienne (qui porte l'océan Indien et l'Australie) plonge à la vitesse de six à sept centimètres par an sous la plaque de la Sonde (qui soutient

l'Indonésie). Sous la pression, celle-ci se bombe lentement et accumule de l'énergie, qu'elle évacue ensuite lorsqu'elle se détend d'un coup, provoquant un séisme. Mais l'énergie engrangée est si puissante qu'elle ne peut se dissiper en une seule fois, d'où de nombreuses répliques, en général moins puissantes.

Au lendemain de la catastrophe de 2018, le gouvernement indonésien a lancé un plan d'aide à la reconstruction, toujours en cours, qui prévoit de ne financer un nouveau bâtiment que s'il est construit en dur (brique, béton). Or, en octobre 2019, un article paru dans le prestigieux quotidien national *Kompas* (le plus lu du pays) a fait grand bruit sur l'île de Lombok, notamment auprès de la communauté sasak. Il expliquait en effet qu'aucune des 110 huttes (appelées *bale tani*) des villages de Bayan, Senaru et Segenter n'avait subi de dommages tandis que, tout autour, les maisons en brique et béton s'étaient fissurées ou effondrées. Conséquence : aujourd'hui, les habitants demandent à remplacer ces dernières par des constructions en bois, bambou et roseaux, qu'ils jugent plus sûres. Anneke Prasyanti, expert en architecture auprès du ministère du Tourisme, pense que lors d'un séisme, ces matériaux naturels, bien plus élastiques que le béton et la brique, «jouent» entre eux en créant des espaces. La structure des *bale tani* peut ainsi se déformer sans pour autant se briser. Pourtant, l'Etat rechigne à satisfaire le souhait des villageois,





Paule Seux / hemis.fr

invoquant l'absence de toute étude scientifique assurant que ce type de bâtiments répondrait aux normes parasismiques.

Les autorités s'inquiètent en outre de l'épuisement croissant des ressources en bois, bambou et roseaux lié à l'exploitation des forêts environnantes. La destruction de ces ressources pourrait s'aggraver si le nombre de *bale tani* augmentait. La construction d'un toit de chaume requiert, par ailleurs, au moins cinquante bottes de roseaux d'un coût total d'environ 250 euros, soit deux mois de salaire minimum à Lombok. Il doit aussi être renouvelé tous les cinq à sept ans. Aussi, certains villageois l'ont-ils remplacé par un toit de tôle, moins onéreux et d'une durée de vie plus longue.

Anneke Prasyanti suggère que cet épuisement des ressources pourrait être évité si l'Etat décidait que certaines forêts servent à pourvoir aux besoins des habitants en matières premières. L'expert fait ici référence au programme de «forêts sociales» lancé par le prési-

dent indonésien, Joko Widodo, au début de son premier mandat, en 2014. Il consistait à confier 12,7 millions d'hectares aux habitants afin qu'ils reboisent et se livrent à des cultures durables. Fin 2019, seuls quatre millions d'hectares avaient été redistribués.

Ici, pas de culture de palmiers à huile

Le processus se heurte notamment à des conflits intercommunautaires sur les limites des forêts, qui sont parfois revendiquées par plusieurs groupes, faute de documents fonciers. Mais Joko Widodo, à la suite de sa réélection en 2019, avait déclaré que son gouvernement mettrait tout en œuvre pour accélérer la restitution de ces territoires aux populations dans les années à venir, à l'échelle du pays. Déjà, cinquante et un groupes d'agriculteurs dans dix-sept provinces de l'archipel ont formé l'association des Forêts sociales.

Ce programme vise à lutter contre la déforestation dont sont principalement responsables les

exploitations agricoles et les plantations qui défrichent massivement par le feu. Selon l'organisation Global Forest Watch, 25,6 millions d'hectares de forêts indonésiennes, soit l'équivalent de la superficie du Royaume-Uni, sont partis en fumée entre 2001 et 2018. Certes, ce fléau touche surtout les régions de l'archipel où sévissent les industriels de l'huile de palme (un moratoire de trois ans sur toute nouvelle plantation de palmiers à huile a été décidé en 2018 à l'échelle nationale), ce qui n'est pas le cas sur Lombok. En revanche, depuis quelques années, le défrichage par brûlis a nettement progressé sur cette île. En y créant des forêts sociales, l'Etat combattrait cette pratique, tout en permettant aux villageois sasak de faire pousser les arbres, les bambous et les roseaux nécessaires à la construction de leurs *bale tani*. Des maisons traditionnelles dans lesquelles ils seraient, à l'avenir, prêts à affronter les secousses. ■

JEAN-YVES DURAND

Au loin, derrière les prahus (pirogues à balancier) posés sur le sable dans le nord de Lombok, se découpe le cône du mont Agung, à Bali. Lombok se situe au centre de l'arc volcanique de la Sonde, le plus long et le plus éruptif de la planète.

REPÈRES

UN CHAPELET DE MERVEILLES NATURELLES

Volcans, fonds marins, îlots déserts... Dans ces territoires où se côtoient des écosystèmes si différents, parcs et réserves marines préservent la vie sauvage.

PAR ALINE MAUME-PETROVIĆ (TEXTE) ET HUGUES PIOLET (INFOGRAPHIE)

Java

PN de Bali Barat

Bali

Singaraja

Détroit de Bali

Nusa Penida

Volcan Batur

Volcan Agung

Iles Gili

Volcan Rinjani

Senaru

Mataram

Détroit de Lombok

Détroit d'Alas

Mer de Bali

Lombok

Volcan Rinjani

Mojo

Sumbawa

Sumbawa Besar

Détroit de Sape

Rinca

Banda

Komodo

Sangeang

Bima

Détroit de Sape

Ile de Padar

Waikabubak

Sumba

PN de Manupeu Tanah Daru

PN de Laiwangi Wanggameti

Waing

Océan Indien

Ligne Wallace

UNE ÉTONNANTE FRONTIÈRE BIOLOGIQUE

Pourquoi la faune de Bali est-elle si distincte de celle de Lombok, alors que ces îles ne sont séparées que d'une vingtaine de kilomètres ? Côté balinais : des singes, des félins, mais aussi des étourneaux typiques de l'Eurasie. Côté Lombok : des marsupiaux, des paradisiers ou des émeus, caractéristiques de l'Australie. Vers 1860, le naturaliste britannique Alfred Russel Wallace fut le premier à s'intéresser à cette curiosité. Il traça une frontière virtuelle entre une écozone indo-malaise (dont Bali fait partie)

et une écozone australasienne (où se trouve Lombok). En 1868, son confrère Thomas Huxley la nomma «ligne Wallace». L'intuition du chercheur fut scientifiquement validée dans les années 1960, avec la théorie de la tectonique des plaques : Lombok et Bali, quoique proches, appartiennent bien à deux mondes séparés. Quant à Wallace, concepteur de la théorie de l'évolution avec Charles Darwin, il est aujourd'hui reconnu comme le père de la biogéographie.





Sur les stalles de départ, ce garçon attend sa monture. Derrière lui, l'entraîneur lui amène le cheval, qu'il montera sans selle ni étriers et parfois sans rênes.

SUMBAWA

L'ÎLE DES ENFANTS CAVALIERS

Ils ont entre 5 et 10 ans et montent à cru pour participer à des courses de chevaux à haut risque. Pour beaucoup de familles de cette île située entre Lombok et Komodo, ces petits jockeys sont la seule source de revenus.

PAR ALINE MAUME-PETROVIĆ (TEXTE) ET ALAIN SCHROEDER (PHOTOS)

Seuls les garçons participent. Leur équipement est sommaire : une cravache en bambou, un masque pour se protéger du sable et une bombe souvent cabossée.



Photos : Alain Schroeder / hemis.fr





A Sumbawa, le Main Jaran est une tradition séculaire, un rituel célébrant les récoltes. Mais les colons hollandais l'ont transformée au XX^e siècle en un divertissement pour notables. Ces courses sont devenues l'enjeu de paris illégaux (un joueur peut remporter dix millions de roupies, environ 650 €) sur des enfants dont la vie est mise en danger pour assurer la survie de leurs familles. A l'écart des circuits touristiques, l'île, deux fois plus grande que Bali, est l'une des régions les plus pauvres d'Indonésie. Elle compte 1,5 million d'habitants, souvent sans emploi ou vivant comme saisonniers. Formés par les pères, les garçons s'entraînent deux à trois fois par semaine et participent aux quatorze concours organisés chaque année sur l'un des sept hippodromes de Sumbawa. Celui de Desa Panda, dans l'Est, est l'un des plus importants. Chaque course rapporte entre 3 et 7 € au jockey, qui peut courir dix fois ou plus dans la même journée, rapportant le soir l'équivalent d'un mois de salaire. Le travail des moins de 15 ans est pourtant officiellement interdit en Indonésie.







Ici, l'activité équestre fait partie du quotidien. Le cheval de Sumbawa est d'ailleurs une race à part entière, d'ascendance mongole, arabe ou chinoise selon les sources. Ces animaux, très petits (environ 1,20 mètre au garrot), ne peuvent supporter le poids d'un adulte. Elevées en semi-liberté, les montures sont bichonnées par leurs jeunes cavaliers, qui les baignent chaque jour dans la rivière ou dans la mer. Ce sont les propriétaires qui paient les jockeys.



Avant le départ, le *sandro*, le chaman local, récite des prières et applique sur le front du jockey une amulette que l'enfant portera à la ceinture pendant la course. Un talisman censé le protéger des chutes. Celles-ci sont fréquentes et parfois mortelles ou laissant des séquelles terribles. Les chevaux peuvent courir jusqu'à 80 km/h et les garçons, privés de selle et d'étriers, ne conservent leur équilibre qu'en s'agrippant à la crinière de leur monture. Certains villages comptent des générations entières de jockeys, la pratique se transmettant de père en fils. A partir de 12 ans, devenus déjà trop grands et trop lourds pour monter, ils doivent trouver une autre source de revenus. Pas facile considérant que, accaparés par les courses et les entraînements environ 150 jours par an, ils ne sont presque jamais allés à l'école, pourtant obligatoire en Indonésie. A Sumbawa, pour beaucoup, le cheval passe avant tout, y compris avant l'apprentissage de la lecture et de l'écriture.





Les rizières de Flores, appelées *lingko*, sont uniques au monde : les parcelles sont disposées en toile d'araignée, comme ici à Cancar, dans l'ouest de l'île.



FLORES

LE TRÉSOR DES ANCÊTRES

Avec ses rizières vertigineuses et ses lacs volcaniques multicolores, l'île est une perle méconnue. Son patrimoine n'est pas en reste : dans un village reculé des montagnes, l'habitat traditionnel, à l'architecture fascinante, revit peu à peu.

PAR ELISABETH D. INANDIAK (TEXTE)

C

'est une photo, postée sur Internet, qui éveilla la curiosité de l'architecte indonésien Yori Antar : quatre immenses huttes coniques comme il n'en avait jamais vues, nimbées de brouillard, avec pour légende : «A Flores, un village en voie de disparition.» Isolé à 1 200 mètres d'altitude dans la montagne de Pocoroko, dans le sud-ouest de l'île, le lieu s'appelle Wae Rebo. Yori Antar s'y rendit pour la première fois en 2008, un soir de forte mousson, après huit heures de marche à travers la jungle et ses rivières en crue.

Une venue qui bouleversa la destinée du village oublié, lequel reçut, quelques années plus tard, le prix d'excellence du patrimoine Asie-Pacifique, remis par l'Unesco. Depuis cette date, les touristes affluent. Ils étaient plus de 8 000 en 2019, dont une majorité de citadins indonésiens, nostalgiques de leurs racines animistes. Il y a dix ans, ils n'étaient qu'une poignée.

Avant 2008, Yori Antar avait fait le tour du monde pour étudier les chefs-d'œuvre de l'architecture contemporaine. Puis il avait commencé à chercher l'inspiration •••



Bernd Bleider / Agefotostock



Depuis que ses huttes, les *mbaru niang*, ont été restaurées avec l'aide de Yori Antar, un architecte indonésien passionné, le village de Wae Rebo, dans le sud-ouest de l'île, est devenu un conservatoire du patrimoine local. Construites avec des matériaux issus de la nature environnante, ces maisons comptent chacune cinq étages.

L'«HOMME DE FLORES», DONT LE SQUELETTE FUT DÉCOUVERT DANS UNE GROTTE EN 2003, ÉTAIT EN RÉALITÉ... UNE FEMME



Tuul et Bruno Morandi / hémis.fr

Petit village de pêcheurs situé à l'extrême ouest de Flores, Labuan Bajo est le principal port de l'île. Il est aussi le point de départ pour partir à la découverte du parc national de Komodo.

••• dans des univers plus rustiques. Au Tibet, par exemple, mais aussi chez lui, en Indonésie : il avait visité les villages du pays des Toraja à Célèbes, ceux des Batak à Sumatra ou ceux de l'île de Nias. Autant de sources d'inspiration pour les maisons qu'il a dessinées ensuite. Quand il est arrivé à Wae Rebo, il ne restait plus que quatre huttes traditionnelles, appelées *mbaru niang*, sur les sept que comptait originellement le village. Et dans un état de délabrement avancé. Au départ, Yori ne savait pas grand-chose de Flores, sinon que l'île est majoritairement chrétienne, marquée par une influence portugaise plus prononcée dans la région Est, que les explorateurs,

débarquant en 1511, nommèrent Cabo das Flores, «cap des fleurs». En 2003, des paléontologues ont rendu l'île mondialement célèbre suite à la découverte, dans la grotte de Liang Bua, dans l'Ouest, de l'«homme de Flores», qui est en réalité... une femme. Ce squelette complet ne mesurant que 1,09 mètre a d'abord fait penser qu'il s'agissait d'un enfant. Mais il fut rapidement prouvé qu'il s'agissait d'une adulte, qui aurait vécu il y a 60 000 à 100 000 ans, héritière d'une lignée ayant divergé de la nôtre il y a 1 à 3 millions d'années. Les scientifiques l'ont baptisée *Homo floresiensis*.

En pénétrant sur la terre de Wae Rebo, Yori Antar tomba sous le

choc, saisi à la fois par la beauté du site, au cœur d'un cirque montagneux, et par l'extrême pauvreté de sa population. Il comprit que, dans tous les villages qu'il avait visités auparavant, il n'avait fait que prendre, sans donner en retour. «Ce jour-là, j'ai décidé de ne plus vivre comme un touriste prédateur, mais de m'impliquer avec les populations locales», se souvient l'architecte. Il entreprit alors de récolter des fonds pour que les habitants de Wae Rebo reconstruisent eux-mêmes les sept *mbaru niang* que comptait jadis leur village, avec leurs matériaux, outils, techniques et rituels. Le chef coutumier, *pak Alex*, lui enseigna que, pour les poutres maîtresses, il fallait utiliser du bois de *worok*, que l'on trouve loin en forêt. Mais qu'avant d'abattre ces arbres vieux de soixante-dix ans, il convenait de demander la permission aux ancêtres par des danses et des sacrifices d'animaux. La toiture, descendant presque jusqu'au sol, était quant à elle réalisée à l'aide de fibres de palmiers et d'*anyaman ilalang*, une herbe locale. Les bambous enfin, noués entre eux par des lianes de rotin constituaient la structure intérieure, composée de cinq étages, chacun doté d'une fonction précise (habitation de la famille élargie, grenier, autel aux ancêtres...).

A Wae Rebo, qui ne compte plus qu'une quarantaine de familles, seul Martinus Anggo est parti étudier à l'étranger, dans un séminaire catholique aux Philippines. Martinus, la quarantaine, aujourd'hui gérant d'une maison d'hôtes



Mikel Bilbao / Getty Images

servant de camp de base pour monter à Wae Rebo, était à l'époque le seul à parler anglais. C'est pourquoi Yori Antar l'a invitée en 2009 à Jakarta pour qu'il présente à une assemblée de riches donateurs potentiels l'histoire de son peuple. Car les ancêtres de Wae Rebo ne sont pas des «indigènes» de Flores, mais originaires du pays Minangkabau, sur l'île de Sumatra, qu'ils quittèrent avant son islamisation, au XIII^e siècle. Leur migration dura des siècles, ils s'arrêtèrent longtemps en chemin, à Java, Bornéo, Célèbes, Sumbawa, les hommes épousant des femmes locales.

Les sept huttes se dressent sur un cercle magique

Arrivés à Flores, ils s'établirent d'abord à quelques kilomètres en contrebas de Wae Rebo, à Todo, sur un plateau surplombant la mer de Sawu. Dans la hutte principale du village de Todo, conçue selon la même architecture que celles de Wae Rebo, le chef du droit coutumier conserve deux objets

attestant l'origine minangkabau de leurs ancêtres : l'ancre du bateau avec lequel ils avaient accosté à Flores et un tambour très singulier, tendu d'une peau prélevée, selon la légende, sur le ventre d'une jeune Minangkabau que se disputaient en mariage le sultan de Bima, sur l'île voisine de Sumbawa, et le roi de Todo. Comme la demoiselle se refusait à l'un et à l'autre, ils décidèrent de mettre fin à leur querelle en la tuant. Depuis, le tambour-femme est frappé en écho au gong-homme pour annoncer les cérémonies, et l'on dit qu'il résonne au-delà des détroits. Sur les neuf huttes traditionnelles de Todo, cinq ont déjà été reconstruites, et un généreux mécène anonyme de Jakarta sponsorise la sixième pour 600 millions de roupies (34 000 euros).

A Wae Rebo, les sept *mbaru niang* se dressent aujourd'hui comme un décor de cinéma sur le périmètre du cercle magique. Yori Antar a tenu sa promesse et poursuit à présent son projet avec sa fondation, Rumah Asuh, qui

soutient la reconstruction d'habitats vernaculaires dans une trentaine de régions d'Indonésie et organise des stages en immersion pour les étudiants en architecture. La fondation développe aussi l'artisanat ancestral via, par exemple, un circuit appelé Route des ikats, sur l'île de Sumba. «Nous, Indonésiens modernes, considérons ces sociétés comme des reliques d'un âge sombre, fait d'ignorance et de superstitions, remarque Yori Antar. Comment, ils vénèrent des pierres ? Ils invitent les arbres à parler ? Si nous trouvons vraiment ces coutumes attardées et stupides, eh bien ! supprimons-les de notre culture. Et que nous restera-t-il ? Des technologies modernes importées, dont nous sommes de simples utilisateurs. Alors qu'ici, en termes de savoirs ancestraux, nous sommes particulièrement forts.» A Wae Rebo, ce n'est pas seulement le patrimoine architectural que Yori Antar a souhaité préserver. C'est une culture bien vivante. ■

ELISABETH D. INANDI AK

Splendide volcan Kelimutu (toujours actif) : dans son cratère, trois lacs dont la couleur dépend de leur composition chimique. Les eaux du Tiwu Nuwa Muri Koo Fai («lac des jeunes hommes et des jeunes filles»), acides, sont d'un turquoise intense.



Les Ogoh-ogoh, monstres de papier mâché, paradent lors de Nyepi, le nouvel an balinais, en mars. On les brûle ensuite pour les empêcher de nuire.



BALI

L'ART AU SERVICE DU DIVIN

C'est une enclave hindouiste et animiste dans un pays où l'islam domine. Ses habitants s'emploient à maintenir l'équilibre du monde. Comment ? En présentant aux forces invisibles des offrandes, fruit d'un minutieux travail de création.

PAR JEAN COUTEAU (TEXTE)

E

n français, il n'existe qu'un mot pour désigner les offrandes. A Bali, où elles sont partout, il y en a des milliers : *jotan*, *canang*, *gebogan*, *rayunan*, *sesayut*, *daksina*, *bia-kala*... Composées de bambou, de fleurs, de riz, de feuilles de bananier, elles constituent une nourriture à la fois symbolique et réelle. Les Balinais vivent dans un monde qu'ils estiment rempli de forces invisibles qu'il leur faut maintenir en équilibre, faute de quoi ils ne pourraient, au terme de leur existence, s'en retourner dans le «vieux pays» des origines,

au-dessus des montagnes. Maintenir le monde en équilibre n'est pas facile. Et le plus important, pour que règne l'harmonie, est que chaque puissance intangible qui le compose reçoive son dû.

Dans une Indonésie musulmane à 87 %, Bali fait figure d'exception. La religion de ses habitants est une combinaison complexe d'hindouisme et d'animisme. On y prie donc les dieux du panthéon hindouiste, dominé par Siwa (Shiva), mais on voudra surtout un culte aux ancêtres déifiés, aux esprits et aux forces •••



Jon Arnold / hemis.fr



A 950 m d'altitude, sur un flanc du volcan sacré Agung, se dresse un ensemble de temples somptueux. Parmi eux, le *pura* Besakih, le plus grand de Bali, dont la fondation remonterait au VIII^e siècle. Au total, sur ce site, 22 sanctuaires publics accueillent les pèlerins, tandis que 18 sont privés, réservés à de grandes familles de l'île.



Antony Ratchiffe / hémis.fr

Lors de processions impressionnantes, les Balinaises portent sur leur tête un empilement d'aliments appelé *gebogan*, présenté aux divinités ancestrales puis mangé en famille.

••• de la nature. De surcroît, ici, on n'invoque pas les dieux : on les reçoit. On offre donc à ces hôtes de quoi manger. Et mieux vaut les rassasier ! Les Balinais leur donnent ce qu'ils produisent. Leurs offrandes reflètent la réalité d'une société profondément agraire, rizicole. Laquelle nourrit donc non seulement les humains, mais aussi les habitants invisibles des deux autres mondes : celui des forces du bas (les esprits maléfiques) et celui des dieux et des âmes ancestrales. Mariage, naissance, funérailles, anniversaire de la fondation d'un temple... à chaque événement, à chaque fête rituelle son type d'offrande. De cette incroyable diversité jaillit une richesse esthétique, un foisonnement de formes et de cou-

leurs, un enchantement pour les yeux qui fascine les profanes.

Rien d'étonnant à ce que la préparation des offrandes consomme beaucoup de temps – et de revenus – dans le quotidien des Balinais. Et surtout des Balinaises : car la tâche revient aux femmes. Lorsqu'on est accueilli dans une famille, on voit très souvent ces dernières occupées à plier les feuilles de cocotier sur lesquelles sont apposées les offrandes. A l'exception de la période où elles ont leurs règles, car dans la religion balinaise, où le sang est impur, elles sont interdites de temple et d'offrandes. Ce sont alors d'autres femmes, plus rarement des hommes, qui s'en chargent.

Les *jotan* sont les offrandes les plus simples : un minuscule pla-

teau en feuille de cocotier ou de bananier contenant quelques grains de riz, une pincée de sel et de poivre, et un petit morceau de poisson ou de viande. Des ingrédients similaires à ceux du repas, adressés aux esprits de l'eau, du feu, des outils de cuisson, qui pourvoient aux besoins alimentaires des humains. Les *jotan* doivent être présentées avec une courte prière avant que quiconque ne touche à la nourriture. Un rituel quotidien.

Les *canang*, quant à elles, sont destinées aux forces spirituelles, c'est-à-dire aux dieux et aux ancêtres. Elles sont présentées les jours fastes et néfastes des calendriers dans les temples liés à des clans ou des villages et, surtout, dans des maisonnettes miniatures qui constituent la résidence des ancêtres et font office d'autel. Mais ces jours de rite sont nombreux et complexes à Bali (où cohabitent un calendrier dit *saka*, lunaire-solaire de 354 jours, et un autre de 210 jours, composé de

À CHAQUE ÉVÉNEMENT DE LA VIE, À CHAQUE FÊTE RITUELLE CORRESPOND UN TYPE D'OFFRANDE PARTICULIER



Ces dons font partie du quotidien. Composés de riz, de fruits, de fleurs, ils sont déposés sur de petits plateaux en feuille de bananier pour les plus simples (jotan, ci-contre).

La plupart des offrandes sont faites d'aliments, comme ces colonnes de victuailles formant les *gebogan* (à droite). D'autres sont composées de pétales de fleurs (ci-contre), de feuilles et d'herbes.



Tuul et Bruno Morandi / hémis.fr



Paule Seux / hémis.fr

dix types de semaines différents et correspondant au cycle de croissance du riz). Alors, beaucoup préfèrent apporter quotidiennement les *canang*. Celles-ci ne sont pas constituées de nourriture physique, mais de fleurs et herbes, disposées en rond, dont les formes et couleurs symbolisent les forces cosmiques. A chaque fleur et couleur correspondent un des quatre points cardinaux qui, ensemble, figurent le cosmos. Au centre du plateau, des herbes grisâtres représentent Siwa, le dieu des dieux. Trois autres éléments posés dessus – une feuille de bétel, une feuille d'ananas et de la chaux – symbolisent les trois dieux au cœur de la marche du monde : Brama, Wisnu (Vishnu) et Siwa (Shiva).

Et puis il y a les célèbres *gebogan*. De grandes et souvent lourdes offrandes, hautes de un à trois mètres, que les femmes portent sur la tête lors de processions qui font la réputation de Bali. Constituées d'un empilement de fruits,

de riz, parfois de poulet et d'œufs, ayant la forme d'une montagne (où séjournent les dieux), elles sont offertes aux divinités ancestrales lors des fêtes marquant l'anniversaire d'un temple. Après une ou deux nuits au sanctuaire auprès des effigies des ancêtres (qui ont été préalablement lavées), elles sont ensuite rapportées à la maison... pour y être mangées.

Une fois par siècle, on jette un bébé rhinocéros dans le volcan

Chaque village a son registre d'offrandes. Impossible de les citer toutes. Et il en va de même parfois pour les cérémonies : les grands exorcismes peuvent s'accompagner de sacrifices d'animaux – jusqu'au bébé rhinocéros, une fois par siècle, que l'on jette dans le cratère brûlant de l'Agung, le volcan sacré de l'île.

Pour les Balinais, oublier les offrandes dues aux forces du monde intangible n'est pas sans conséquence : cela revient à s'exposer soi-même, et la société avec, à la

maladie ou au chaos. Lorsqu'une catastrophe frappe, des prêtres ne manquent pas de déclarer que ce malheur est dû à une négligence lors d'une cérémonie ! Ainsi, après les attentats de 2002 qui ont coûté la vie à plus de 200 personnes, dont de nombreux touristes étrangers, on pointa la responsabilité de Jero Gede Mecaling, redoutable démon exilé sur la petite île voisine de Nusa Penida. Bali était devenue impure en raison des multiples désordres causés par les touristes, entendit-on. Et l'ogre voulait sa quote-part. Ne la voyant pas venir par la voie rituelle ordinaire, il se serait emparé de l'esprit des futurs terroristes. Les grands prêtres balinais ont alors apaisé le monstre en pratiquant un grand exorcisme purificatoire, naturellement accompagné d'offrandes. Dans l'espoir de remettre un peu d'ordre dans le chaos... jusqu'à sa prochaine colère. ■

JEAN COUTEAU (auteur spécialiste des arts et la culture de Bali, chroniqueur au quotidien indonésien *Kompas*)



Dotée de récifs magnifiques, Alor est une «île borne» délimitant la frontière maritime de l'Indonésie avec le Timor oriental.



ALOR

BABEL DES CONFINS

Dans ce petit archipel de l'extrême est de l'Indonésie, les habitants parlent vingt-six langues différentes et se transmettent, depuis la nuit des temps, des récits fabuleux où il est question de tambours magiques. Reportage aux frontières du réel.

PAR ELISABETH D. INANDIAK (TEXTE)

B

abel, c'est ainsi que les habitants appellent la colline de pierre dressée au centre de l'île montagneuse d'Alor. Ce surnom vient-il des missionnaires hollandais venus évangéliser cette province reculée des Indes néerlandaises au début du XX^e siècle ? Ils y découvrirent, stupéfaits, que l'on y parlait un nombre invraisemblable de langues... L'abui, l'alurung, l'elor, le blagar, l'hamap, le kabola, le kui, le lamma, le nedabang, le papunawala, le wersing... Vingt-six langues vernaculaires (et non des dialectes) y sont pratiquées.

Situé à la pointe la plus orientale des petites îles de la Sonde, au carrefour des mers de Banda, de Flores, de Timor, de Sawu et d'Arafura, Alor, archipel de quinze îles couvrant 2 900 kilomètres carrés de terre, fut longtemps une escale importante pour les navires marchands chinois, bugis, javanais, arabes, portugais. Chargés de muscade des Moluques ou de bois de santal de Timor et de Sumba, ils y jetaient l'ancre pour s'approvisionner en eau potable, nourriture et esclaves. Même l'expédition de Magellan y •••

••• accosta. Lors de l'indépendance, en 1945, l'indonésien s'est imposé comme la langue nationale. Après quatre siècles de colonisation, l'urgence était de faire l'unité, quitte à sacrifier la diversité. Aujourd'hui, les 200 000 habitants d'origines diverses qui peuplent ces îles continuent toutefois à utiliser les langues de leurs ancêtres. En passant d'une montagne à une autre, d'une rive à l'autre, parfois d'un village ou même d'une maison à l'autre, le mot «boire», par exemple, se dit *renufi, jarna, seira, yebut, buk...* Mais pour combien de temps ?

L'indonésien est banni de l'école une fois par semaine

En 2011, l'Institut national de recherche indonésien s'est intéressé de près aux langues régionales. Lexicologues, grammairiens, sémanticiens ont été envoyés jusqu'aux îles les plus reculées pour dresser une carte linguistique de l'archipel. Les chercheurs ont dénombré 652 langues dans le pays, dont 30 % comptant moins de 20 000 locuteurs, menacées d'extinction selon eux. A Alor, ils ont découvert que l'une d'elles était à l'agonie : le beilel. Elle n'était plus connue que d'un seul homme... qui n'avait plus personne à qui parler. «Le problème des langues d'Alor, c'est qu'elles n'ont jamais été écrites, explique Yanti Peni, la conservatrice du musée local. En revanche, elles ont été tissées !» Yanti Peni éclaire les vitrines derrière lesquelles sont exposées des dizaines d'ikats, pièces de tissu d'une beauté inouïe, où chaque motif animal, floral ou géométrique évoque un récit mythologique. «Ce langage tissé est lui aussi en voie d'extinction, assure-t-elle. Le seul village où les femmes reproduisent encore ces motifs ancestraux se trouve sur l'îlot de Ternate.»

Pour s'y rendre, il faut prendre une barque à moteur au départ de la baie d'Alor Kecil. Ce samedi matin, dans l'école primaire de ce petit port de pêche, les enfants ont pour consigne de parler, entre eux

et avec leur institutrice, exclusivement dans leur langue locale, l'elor : une fois par semaine, l'indonésien est banni des salles de classe. Cette mesure a été mise en place par les autorités régionales en septembre 2019 pour tenter de sauvegarder le patrimoine linguistique. Des manuels dans les vingt-six langues vernaculaires ont été édités. Les parents sont encouragés à parler à la maison dans leur langue maternelle. Mais Bibi Ati, une habitante d'Alor Kecil, avoue que c'est difficile car, pour sa génération, l'indonésien a permis de sortir de l'isolement. Et pour son fils, c'est un instrument de promotion sociale. Il est parti faire des études d'agent de sûreté aéroportuaire à Yogyakarta, à Java. Elle espère qu'il va revenir travailler sur le nouvel aéroport.

Car depuis quelques années, Alor, devenu un des spots de plongée sous-marine les plus prisés d'Indonésie, attire les visiteurs. A quelques coudees du rivage, la mer est d'un vert translucide, resplendissant de coraux et de poissons multicolores. Des dauphins viennent dans le sillage

Installée dans les montagnes, l'ethnie abui est la principale de l'île d'Alor. Ses membres parlent l'abui, langue vernaculaire de la famille Trans-Nouvelle-Guinée occidentale, liée aux langues papoues.

de la barque qui bientôt accoste sur la plage dorée de Ternate. Là, on pénètre dans un décor de maisons en parpaings, de chaises en plastique, de minipanneaux solaires et de citerne qui recueillent l'eau de pluie. Les femmes continuent à récolter dans la forêt les poils fibreux des cotonniers sauvages, qu'elles filent avec un rouet en bois. Puis elles teignent les fils avec des pigments végétaux, écorce de mengkudu pour le rouge, feuille d'indigo pour le bleu, de badamier pour le vert et racine d'*Arcangelisia flava*, une plante grimpante, pour le jaune. Enfin, sur des métiers archaïques, elles tissent des étoffes aux motifs savants qu'elles cèdent ensuite pour une misère (dix à trente euros selon la taille) à des revendeurs qui en multiplieront le prix par cinq. Les enfants vont à l'école vêtus d'uniformes taillés dans ces textiles aux couleurs chaudes de leur forêt. En classe, leur priorité est d'apprendre l'indonésien que leurs parents maîtrisent mal.

Elia Tapaha, la soixantaine, lui, maîtrise une vingtaine des langues d'Alor. La modeste maison



hémis.fr (x 2)

de cet érudit, par ailleurs ancien assureur, est remplie de *moko* : énigmatiques tambours de bronze de la même facture que ceux de l'époque Đông Son, au Vietnam, qui se trouvent en grand nombre à Alor. Un mystère... Décorés de chevaux, de phénix, de noix d'arec et de fleurs hallucinogènes, ces objets sont au centre de fabuleuses légendes. Historiens et archéologues, dont récemment une délégation de Chine, viennent régulièrement rendre visite à Elia Tapaha pour étudier une collection beaucoup plus importante que celle du musée d'Alor. «Elle est le fruit d'une transmission, précise Elia. Tous ces *moko*, je les ai reçus de mes ancêtres monbang, la tribu du Serpent, dans les montagnes de l'ouest d'Alor.» Il s'insurge contre les théories de ces éminents professeurs qui présentent les *moko* d'Alor comme venant du delta du fleuve Rouge, dans le nord du Vietnam, où, mille ans avant notre ère, s'est développée une culture du bronze remarquable qui a ensuite essaimé. Elia argue qu'aucun récit d'ancêtre ne décrit l'arrivée de ces Vietnamiens. Pour les habitants de l'archipel, ces tambours servant de monnaie d'échange et de dot sont générés dans les entrailles mêmes d'Alor. «En kebola, la langue de ma tribu, *moko* se dit *sabara*, précise Elia. Et en abui, *fokong*. Mais dans nos rêves, le *moko* n'a pas de nom. Il a juste un son. Et c'est ce son sourd qui nous sort du rêve dans lequel nous l'avons vu, pour nous envoyer à sa recherche.»

Elia Tapaha aime raconter le songe qui a conduit, un matin, son père et son oncle au ravin de Mul Eng Yaha. Ils se sont encordés pour descendre au fond de la fosse. Comme dans leur rêve, il y avait là une grotte avec, à l'intérieur, trente *moko* sur lesquels somnolait un python. Ils sacrifièrent un poulet au serpent. Et, pendant que ce dernier se régala, ils s'emparèrent des *moko* et les rapportèrent au village. «En fait, la seule langue que nous partageons tous et qui ne mourra



La beauté et la diversité des ikats, précieuses étoffes tissées par les femmes, sont réputées dans l'archipel. C'est sur l'îlot de Ternate que l'on trouve les plus spectaculaires, chefs-d'œuvre de coton sauvage et de pigments naturels.

HISTORIENS ET ANTHROPOLOGUES SE PASSIONNENT POUR LES *MOKO*, DE MYSTÉRIEUX TAMBOURS DE BRONZE OUVRAGÉS

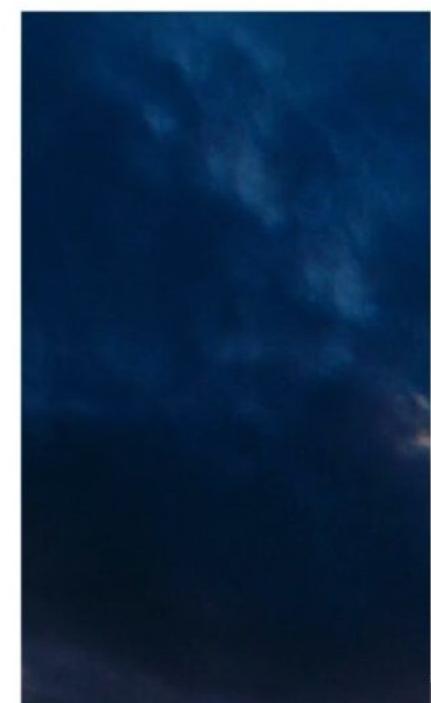
jamais, c'est le rêve, dit Elia. Car c'est par lui que nous découvrons les *moko*, qui sont le cœur d'Alor.»

Mais il arrive qu'il tourne au cauchemar, comme cela s'est produit à Pura. Depuis le rivage, dans l'ombre de grands noyers auxquels sont suspendus des filets de pêche, un sentier grimpe jusqu'à l'église protestante. En chemin, la tradition veut qu'on fasse halte dans la hutte de Sinsigus pour boire une gorgée de *sopi*, un alcool de palme, et l'entendre raconter, pendant qu'il tresse un fourreau de poignard dans des feuilles de lontar : «Un homme du village vit en rêve un *moko* prisonnier sur le rivage. A l'aube, il descendit sur la plage. Dans son panier de pêche grouillaient de gros vivaneaux rouges. Mais quand il retira le panier de l'eau, les poissons se métamorphosèrent en un magnifique *moko* qu'il baptisa Hari Babiru, «le n'importe quoi», et emporta au village. Au début, le *moko* était habité d'un bon esprit. Quand une mauvaise récolte menaçait, il résonnait pour prévenir les habitants de faire des réserves. Mais un jour, l'homme s'en alla chercher fortune à Wini,

Wini, sur la frontière avec le Timor oriental [indépendant depuis 2002], abandonnant son *moko* à Pura. Le tambour magique commença à montrer des signes inquiétants : quand les enfants le frappaient, la mer montait dangereusement. Puis des jeunes du village moururent. Le propriétaire d'Hari Baribu fut sommé de rentrer pour procéder à un rituel de purification. Rien n'y fit.»

A l'écoute de cette histoire, on pourrait penser que Sinsigus a abusé du *sopi*. On pourrait aussi choisir de le croire... Sur la place de Pura, on danse le *lego-lego* autour de l'autel des ancêtres, au son des gongs et des tambours. Le grand absent de ces réjouissances est Hari Babiru, muré dans une cabane sans porte ni fenêtre. Car tout jeune venant à l'entrevoir serait frappé de stérilité, forniquerait avec des femmes mariées, déroberait les biens d'autrui... Certains disent avoir tenté de se libérer de l'emprise maléfique du *moko* en le jetant à la mer. Mais il est remonté s'emmurer dans sa cabane. ■

ELISABETH D. INANDIAK



LES PETITES ÎLES DE LA SONDE

SUR LES TRACES DE NOS REPORTERS

PAR JEAN-YVES DURAND, JOURNALISTE



BALI, LOIN DE LA FRÉNÉSIE

SUMBA, LE DOMAIN DES ESPRITS

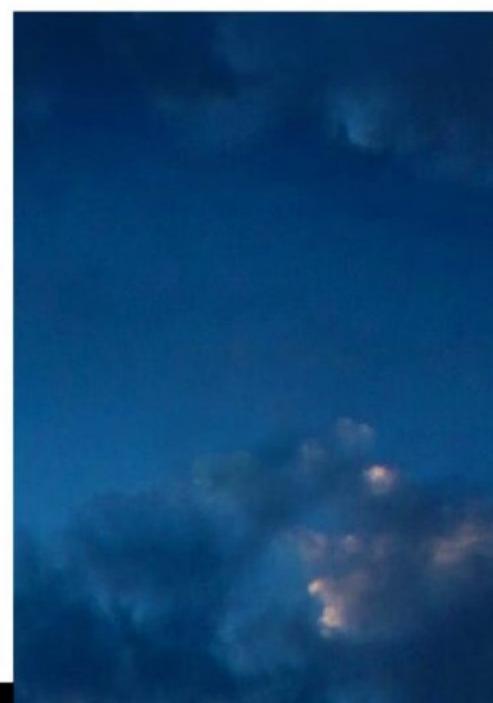
LOMBOK, LA PERLE MONTANTE

SPORTS SACRÉS ET SANGLANTS



CSP - hafizismail / Agefotostock

Le coucher de soleil à Jimbaran, dans le sud de Bali, est chaque soir un enchantement.



BALI, LOIN DE LA FRÉNÉSIE

PARTAGER LE QUOTIDIEN D'UNE FAMILLE, ALLER À LA RENCONTRE DES PÊCHEURS OU DES ARTISTES LOCAUX... NOS BONS PLANS POUR APPRÉCIER LA RICHESSE DE L'ÎLE SANS ÊTRE CAPTIF DES CIRCUITS TOURISTIQUES.

1 TREK DANS LA JUNGLE DE MUNDUK

Putu Witama est guide de randonnée, et aussi l'un des *pemangku* (prêtres) du village de Munduk, situé à 1 000 mètres d'altitude sur une montagne du nord de Bali. Avec lui, l'excursion autour du lac Tamblingan permet de mieux saisir le lien spirituel qu'entretiennent les habitants de l'île avec la nature. Ponctué de petits sanctuaires, le chemin qui longe le lac s'enfonce dans une épaisse forêt pluviale peuplée d'énormes ficus centenaires. Tout au bout, des piroguiers attendent les marcheurs pour leur faire traverser le lac, direction Pura Gubug Tamblingan, un temple dont la broderie de pierre se mire dans les eaux émeraude. Le trajet se poursuit à travers des plantations de girofliers, cafiers et goyaviers, jusqu'aux chutes sacrées de Labuan Kebo, qui s'élancent d'une falaise tapisée de plantes exotiques. Mais le clou de la randonnée se trouve plus loin, au bout d'une piste



taillée de 460 marches. Là, la cascade de Melanting dévale soixante-dix mètres, du haut d'une paroi rocheuse noyée dans la jungle.

Le Jungle Trek de Putu Witama dure de cinq à six heures. Environ 110 € pour deux personnes au départ de Munduk, transports et déjeuner compris. balimundukactivity.com

2

TRANCHE DE VIE BALINAISE

C'est une oasis de calme à quelques kilomètres de la tumultueuse Ubud, la capitale culturelle de Bali. Dans le village de Bedulu, la famille Nuaja, descendant d'une lignée de chefs locaux, accueille les hôtes dans sa résidence ancestrale : plusieurs pavillons aux façades richement sculptées, répartis dans un jardin tropical agrémenté

de bassins et de statues de déesses. Pak Wayan Gede, l'aîné de la famille, y a ouvert six chambres d'hôtes. L'occasion de découvrir, au fil de la journée, les activités habituelles des habitants de la maisonnée : les

femmes confectionnant des offrandes dédiées aux esprits domestiques, les enfants jouant du *gamelan* (sorte de xylophone), les prières autour des autels des ancêtres... Inoubliable !

*Nuaja Balinese Guest House,
1 jalan Pura Samuan Tiga, Bedulu.
De 17 à 27 € la chambre double,
petit déjeuner compris.
nuaja-balinese-house.business.site*

3

AU ROYAUME DU RIZ

Bien moins fréquentées que celles de Jatiluwih ou de Ceking, les rizières de Sidemen, dans l'est de l'île, constituent l'un des plus beaux paysages de Bali. Dans un amphithéâtre de collines, d'où émerge le cône majestueux du volcan Agung, leurs terrasses •••



Stefano Baldini / hemis.fr

••• ondulées tombent en cascade sur les pentes de la vallée de la rivière Telaga Waka. De multiples chemins sillonnent cette paisible campagne jalonnée de petits autels dédiés à Dewi Sri, la déesse de la fertilité. Le village de Sidemen abrite en outre plusieurs ateliers de tissage, tel le Pelangi Traditional Weaving (67, jalan Soka), spécialisés dans la confection d'*endek* (tissu aux motifs chatoyants) et de *songket* (dont la trame est émaillée de fils d'or ou d'argent).

Au cœur des rizières, l'hôtel Sawah Indah Villa (sawahindahvilla.com), composé de bungalows de style balinais, est la base idéale pour découvrir la région. Entre 30 et 80 € la nuit

4

QUAND DÉBARQUENT LES «VIKINGS» DE BALI

Voici un spectacle unique sur l'île. A l'extrême de sa côte ouest, d'imposants bateaux de pêche peints de couleurs vives et aux mâts ornés de sculptures s'amarrent dans l'estuaire de la rivière

Perancak. Ces navires aux airs de drakkar appartiennent à des Bugis, une communauté musulmane dont les ancêtres ont fui l'île de Sulawesi (anciennement des Célèbes) lors de l'invasion hollandaise, au XVIII^e siècle. Ils naviguent en binôme, de longs filets tendus entre eux, tandis que de petits *prahu*s (pirogues à balanciers) récoltent les poissons pris dans les mailles. Pour assister à leur retour de pêche, rien de mieux que de séjourner dans des bungalows qui s'alignent près de l'océan. Le propriétaire, I Gede Sudita, gère aussi un centre de préservation de tortues marines. Les hôtes de passage peuvent aider à relâcher les petits un mois après leur éclosion.

*Segara Urip Homestay, chambre double à partir de 20 €.
segaraurip2013.wordpress.com*

5

UN FESTIN LES PIEDS DANS L'EAU

Les touristes y débarquent en car pour admirer le coucher du soleil. Mais c'est à l'heure du déjeuner, lorsqu'elle est presque déserte,

qu'il faut se rendre sur la plage de Jimbaran, au sud de l'aéroport de Bali. Là, sur des tables posées à même le sable blond, des *warung* (gargotes) servent du poisson et des fruits de mer grillés sur un feu d'écorces de noix de coco. Un régal pour les papilles, prélude à une baignade dans la baie que protège un récif de corail. En fin d'après-midi, on ira sur le petit port de pêche (photo), au nord de la plage, lorsque les bateaux bariolés déchargent leurs prises. Avant de flâner, à l'arrière des quais, dans le marché couvert aux poissons, en quête d'encornets ou de crevettes : les agapes du soir...

Préférer les restaurants du sud de la plage. Accès par la jalan Bukit Permai, menant au Jimbaran Beach Club

6

CHEZ LE MAÎTRE DE GARUDA

Au cœur de l'île, à la sortie nord du village de Pakudui, un gigantesque oiseau moulé dans de la chaux se dresse au détour d'un virage. Garuda, la monture du dieu Vishnou (et l'emblème de l'Indonésie), garde ainsi l'atelier de I Made Ada, 71 ans, virtuose de la sculpture sur bois qui a fait de cette figure de la mythologie hindouiste son modèle de prédilection. Dans sa galerie, ses Garuda ciselés dans le tek, le jacquier ou l'acajou semblent surgir de l'au-delà, bec armé de crocs et ailes déployées. Certains, hauts de quatre à cinq mètres, sont réservés aux amateurs fortunés, mais les visiteurs peuvent acquérir une statuette pour quelques dizaines d'euros. Ceux qui souhaitent s'initier à l'art du burin seront encouragés à sculpter une fleur balinaise en relief sur un carré de bois.

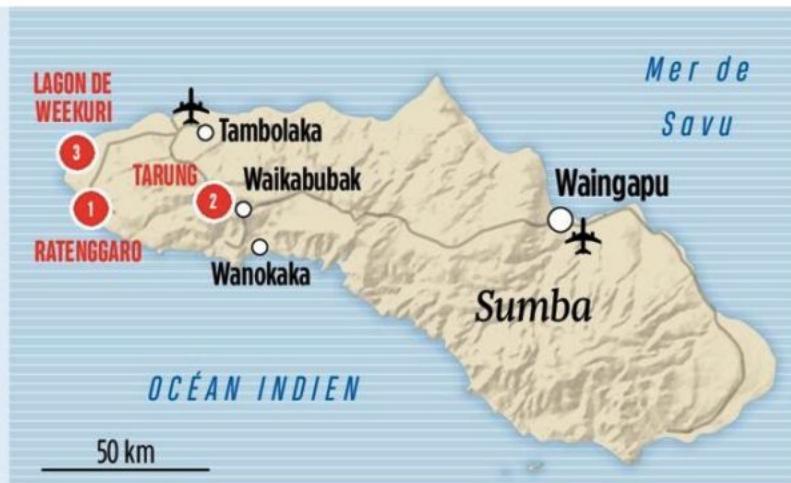
Galerie-musée de I Made Ada, jalan Pakudui, à 15 km au nord-est d'Ubud.

SUMBA, LE DOMAINE DES ESPRITS

LONGTEMPS ISOLÉE ET ENCORE MÉCONNUE, CETTE ÎLE DEUX FOIS PLUS GRANDE QUE BALI MÉRITE UNE ESCALE POUR SES PAYSAGES SPECTACULAIRES ET SES RITES FASCINANTS

1 DES TOMBEAUX AU CŒUR DES VILLAGES !

A quarante-cinq kilomètres au sud de Flores, l'île de Sumba est réputée pour ses villages traditionnels (photo). Bâties souvent au faîte des collines, ces *kampung* se composent de huttes sur pilotis aux murs de bambou et toit pointu coiffé de chaume. Leurs façades s'ornent de cornes de buffle et de mâchoires de cochon, vestiges de sacrifices rituels. Sur la place centrale, une haute pierre plate reçoit les offrandes dédiées au *merapu*, l'esprit tutélaire du lieu. Des tombes mégalithiques s'ordonnent tout autour, dont les plus anciennes sont ciselées de délicates sculptures. La plupart de ces hameaux se trouvent dans l'ouest. Mention spéciale à Rateng-



garo, l'un des seuls situé en bord de mer, le long d'une somptueuse plage frangée de cocotiers.

Sumba est à environ une heure de vol de Bali. Compter au moins cinq jours sur place. Dans l'ouest, les hôtels se concentrent à Waikabubak, Wanokaka et Tambolaka. Passer par une agence locale, comme Sumba Adventure Tour & Travel (sumbaadventuretours.com).

2

DES CHRONIQUES TISSÉES DANS LE COTON

Prisés des musées et des collectionneurs, les ikats sumbanais figurent parmi les plus beaux et les mieux confectionnés d'Indonésie. Ces tissages sont faits de fils teintés au préalable avec des pigments tirés de racines, d'écorces ou de feuilles. Leurs motifs dépeignent des guerres ancestrales, la vie quotidienne des villages ou des animaux et créatures mythiques, tels que les *merapu*. Autrefois apanage des chefs de clan, ces ikats jouent encore un rôle cultuel lors des cérémonies, comme objet d'échange entre époux lors des mariages ou

servant de linceul. Certains, longs de trois mètres ou plus, exigent des mois de travail et coûtent plusieurs centaines d'euros.

Visiter les kampung avec Yulina Leda Tara, une excellente guide francophone. Elle vous emmènera dans son village, Tarung, où sa famille tisse de superbes ikats. Contact : yuli.sumba@gmail.com

3

UN AIR DE POLYNÉSIE

Difficile d'imaginer contraste plus saisissant : à la pointe ouest de l'île, de noires falaises se dressent sur quinze mètres de haut. D'un côté, les vagues bleu cobalt qui s'acharnent contre cette muraille. De l'autre, le paisible lagon de Weekuri, qui décrit un ovale presque parfait aux reflets aigue-marine. L'écume de l'océan y pénètre à travers les anfractuosités de la roche et se mêle à l'onde d'un lac alimenté par des sources. Longtemps isolé, le site est désormais peuplé de vendeurs ambulants. Mais quel bonheur que de se prélasser dans ce lagon aux fonds tapissés de sable blanc !

Le lagon est à 45 km à l'ouest de Tambolaka. Louer une voiture avec chauffeur et prévoir au moins une demi-journée pour en profiter.



LOMBOK, LA PERLE MONTANTE

CEUX QUI ONT DÉJÀ FAIT LE TOUR DE BALI SERONT SÉDUITS PAR LE CARACTÈRE SAUVAGE ET AUTHENTIQUE DE SA VOISINE, AU LITTORAL IDYLLIQUE.



1

LA MÉMOIRE D'UN PASSÉ GLORIEUX

A Mataram, la «capitale» de Lombok, l'ancien port d'Ampenan était, jadis, une escale majeure sur la route des épices. En témoignent, dans les ruelles alentour, les demeures coloniales hollandaises, aux façades couleur pastel percées d'élegantes arcades. Le quartier abrite aussi les vieilles maisons des descendants de marchands chinois et arabes. Les premières se regroupent autour d'un vénérable temple taoïste, les autres s'ouvrent sur des échoppes de perles et de bijoux en or. A l'approche du soir, cafés et pe-

tits restaurants animent la jetée. Sur des tapis posés à même le quai, les citadins y pique-niquent en contemplant le coucher du soleil dans la mer.

Conseil : circuler en cidomo (calèche tirée par un cheval).

2

UN BELVÉDÈRE À 2 600 MÈTRES D'ALTITUDE

L'ascension jusqu'au sommet du volcan Rinjani (3 276 mètres) est un must, mais elle est réservée aux trekkeurs expérimentés. Les moins sportifs seront toutefois comblés par le panorama exceptionnel que réserve la caldeira, à 2 600 mètres d'altitude. Au fond d'un vaste cratère, le lac Segara Anak dessine un long croissant turquoise. En son centre, le Gunung Baru dresse son cône volcanique toujours fumant. Au-delà, la vue s'étend sur l'ensemble de l'île. La randonnée débute au

village de Senaru, sur le flanc nord du Rinjani. De là, on monte en six heures de marche jusqu'au camp de base installé sur la crête de la caldeira, où l'on passe la nuit. Le retour se fait le lendemain, par le même chemin.

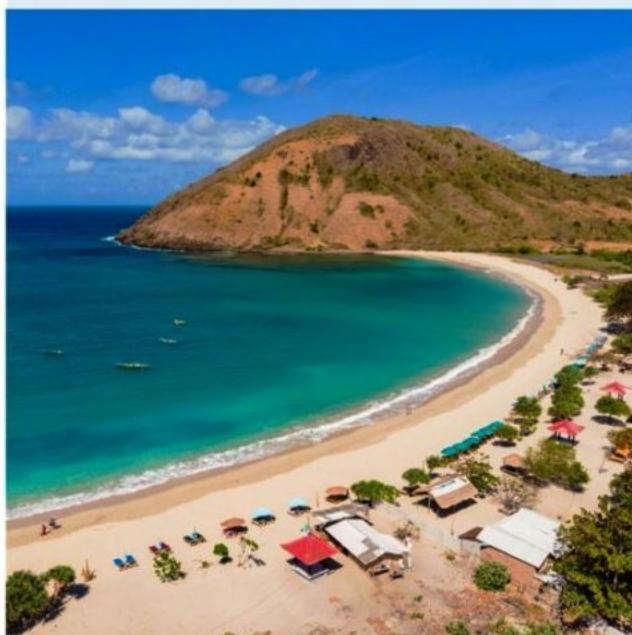
*Les services d'un guide et de porteurs sont recommandés.
rinjaniinformationcentre.com*

3

LES PLAGES SUBLIMES ? ELLES SONT LÀ

En comparaison, les plages de Bali font pâle figure. De part et d'autre du village de Kuta, la côte sud de Lombok égrène une demi-douzaine de longues étendues de sable blanc encadrées de promontoires rocheux, encore préservées de l'afflux touristique, aux eaux émeraude ou azur et semées d'îlots. Se long Blanak, Mawun (photo), Tampah... Difficile de dire quelle est la plus belle. Celle de Mawun mérite pourtant... une palme : sa baie en demi-lune, qui apaise les vagues, offre une baignade de rêve, avant la pause noix de coco à l'ombre d'un berugak (paillette). Un avant-goût du paradis...

Conseil : pour aller de plage en plage, louer un scooter à Kuta (env. 4 €.j.).



SPORTS SACRÉS ET SANGLANTS

CES ÎLES CULTIVENT À LA FOIS DOUCEUR DE VIVRE ET RITES GUERRIERS : JOUTES, COURSES DE BUFFLES, LUTTEURS MASQUÉS...

LES BEN-HUR DE BALI

De juillet à novembre, les fermiers de la région de Negara, dans l'ouest de Bali, s'adonnent au makepung, de spectaculaires courses de buffles liées aux rites agraires. Attelés par paires à une charrette conduite par un jockey, ces bovidés, richement parés, s'affrontent sur sept circuits différents. Les animaux vainqueurs voient leur valeur décuplée. Leurs propriétaires, eux, empochent quelques centaines d'euros.

Pour connaître les dates et lieux des courses, se renseigner à l'office du tourisme de Denpasar, 41 jalan Raya Puputan. Ou contacter l'hôtel Segara Urip Homestay à Perancak, près de Negara (segaraupr2013@gmail.com)



À FLORES, DES LUTTEURS MI-HOMME MI-BÊTE

Autour de la ville de Ruteng, les Manggarai honorent leurs ancêtres en pratiquant l'art martial du caci. Chacun des adversaires joue tantôt le rôle d'un guerrier maniant un fouet, tantôt celui d'un buffle coiffé de cornes et doté d'une perche et d'un bouclier en guise de défense.

Ces luttes insolites se déroulent lors de la fête nationale (17 août) et à l'occasion des cérémonies ou des mariages.

AVEC LES GLADIATEURS DE LOMBOK

Dans l'est de cette île, les villages sasak sont le théâtre, au mois d'août, de violents combats appelés peresean. Armés d'une canne en rotin et d'un bouclier en bois garni de cuir, deux jeunes gens se défient, torse nu. La joute ne s'achève que lorsque l'un d'eux est blessé à la tête. Les Sasak croient en effet que plus le sang coule sur la terre, meilleure sera la saison des pluies à venir, gage de bonnes récoltes. L'office du tourisme provincial de Lombok, 2 jalan Singosari, à Mataram, fournit un calendrier des événements et cérémonies qui se déroulent sur l'île.

POUR FAIRE CE VOYAGE

EN QUELLE SAISON Y ALLER ? COMMENT SE DÉPLACER ? NOS CONSEILS POUR UN SÉJOUR RÉUSSI DANS L'ARCHIPEL.

FORMALITÉS

➤ Pour moins de trente jours, un visa gratuit est délivré à l'arrivée à l'aéroport de Bali. Attention : dépasser cette durée entraîne une amende de 35 dollars par jour supplémentaire.

QUAND PARTIR ?

➤ Saison sèche : de mai à octobre, avec souvent de courtes averses en fin de journée. C'est la période idéale. Toutefois, préférer mai-juin ou septembre-octobre pour éviter les hordes de touristes à Bali.

➤ Saison des pluies : de novembre à avril, mais les précipitations ne sont jamais excessives, sauf sur la chaîne de volcans qui traverse les îles.

➤ Quelle que soit la saison, il peut faire frais, voire froid la nuit lorsque l'on monte en altitude. Température moyenne annuelle : 26 °C.

CIRCULER D'ÎLE EN ÎLE

➤ En avion. Plusieurs compagnies domestiques desservent régulièrement les petites îles de la Sonde à partir des aéroports internationaux de Bali et de Lombok. Réservation : nusatrip.com/en (en anglais).

➤ En ferry. La compagnie maritime indonésienne Pelni Line assure les traversées entre les principales îles de l'archipel. pelni.co.id/en (en anglais).

➤ En bateau express (speed boats). Plus chers mais bien plus rapides que le ferry, ces navires relient les ports balinais de Serangan, Sanur et Padangbai à ceux de Lombok (Senggigi, Bangsal), ainsi qu'aux îles Gili.

GRAND REPORTAGE

DÉSERT DE GOBI

LES NOMADES



Dans le sud de la Mongolie,
un gigantesque complexe
minier a surgi du sable,
bouleversant le mode de vie
des éleveurs des environs.

FACE AU MONSTRE

L'histoire aurait pu s'arrêter
là. Mais ils se sont battus
et ont arraché à la mine
un accord historique.
Un David nomade qui tient
tête à un Goliath industriel.

PAR NICOLAS LEGENDRE (TEXTE)
ET GILLES SABRIÉ (PHOTOS)

Récemment encore, cette famille faisait paître
son cheptel là-bas, à l'horizon. Aujourd'hui,
la mine occupe ce plateau dont elle a pris le nom :
Öyu Tolgoï, «la colline turquoise», en mongol.



UN MASTODONTE VORACE A DÉBARQUÉ DANS CET ÉCOSSYSTÈME FRAGILE

Oyu Tolgoï exploite pour l'instant un gisement à ciel ouvert, dont elle a tiré 146 000 tonnes de cuivre et 242 000 onces d'or en 2019. Lorsque son site d'extraction sous-terrain sera opérationnel, elle deviendra la troisième mine de cuivre au monde. Ici, le site d'un de ses sous-traitants.



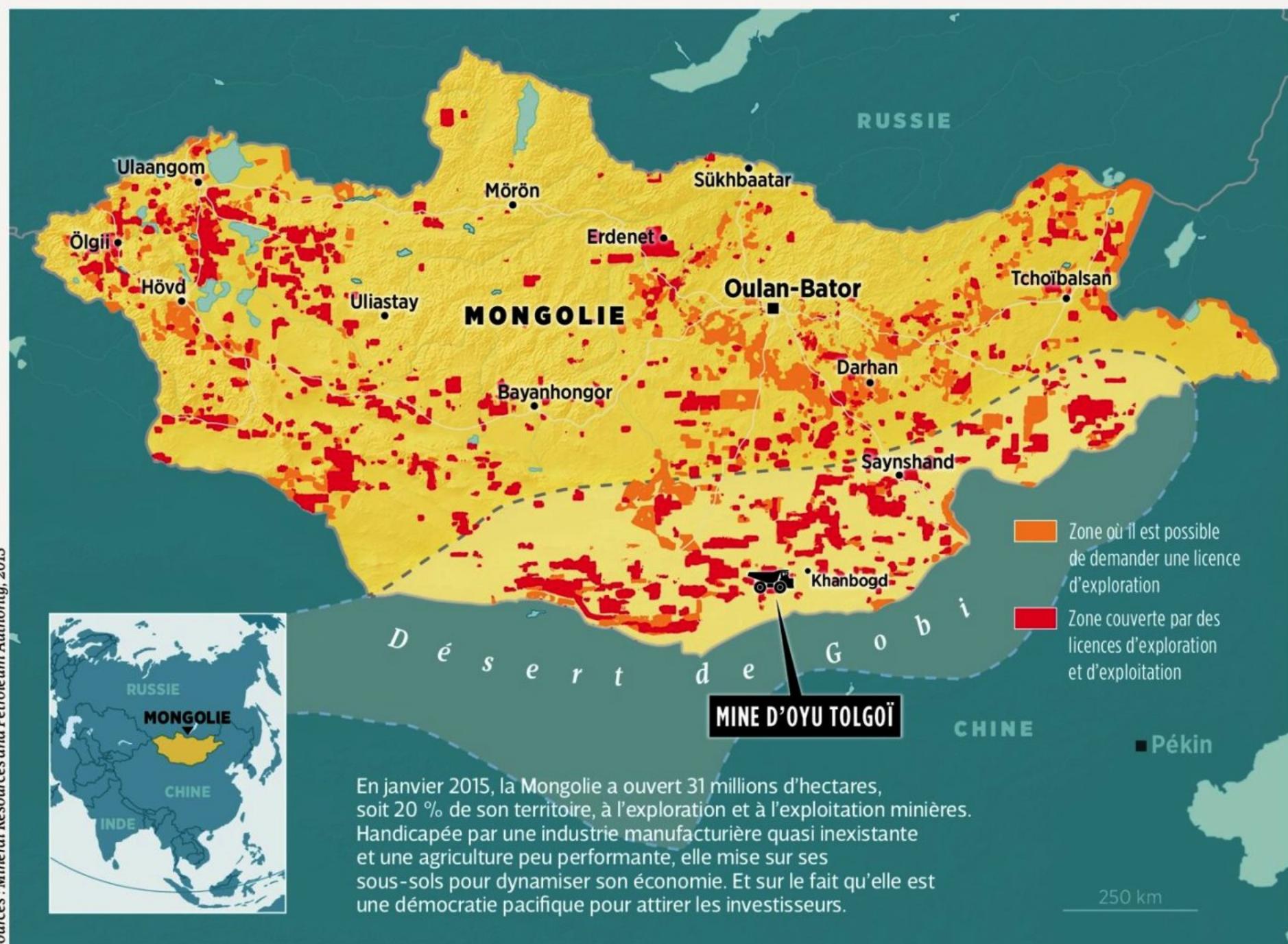




DANS LA RÉGION,
UN BIEN PRÉCIEUX
S'EST TARI : L'EAU

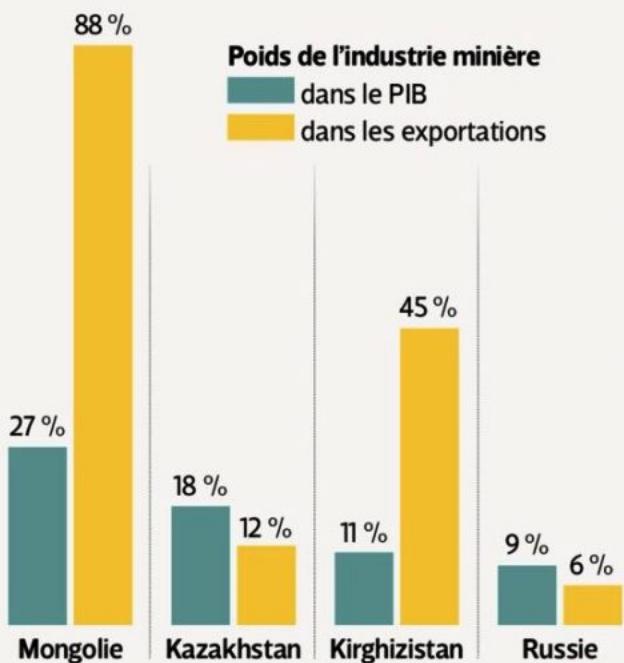
Le puits de la famille de Batbaatar, 20 ans (à droite), s'est asséché suite à l'entrée en activité d'Oyu Tolgoï en 2013. Pour compenser cette perte, la compagnie livre à ces nomades 4 000 litres d'eau par camion-citerne tous les deux ou trois jours.

«Terre de nomades, pauvre en industries, vend steppes»



► SANS LA MINE, POINT DE SALUT

En comparaison avec ses voisins, la Mongolie est très dépendante de l'industrie minière. Au point que la baisse du cours de certains métaux depuis 2016 a provoqué une récession nationale.

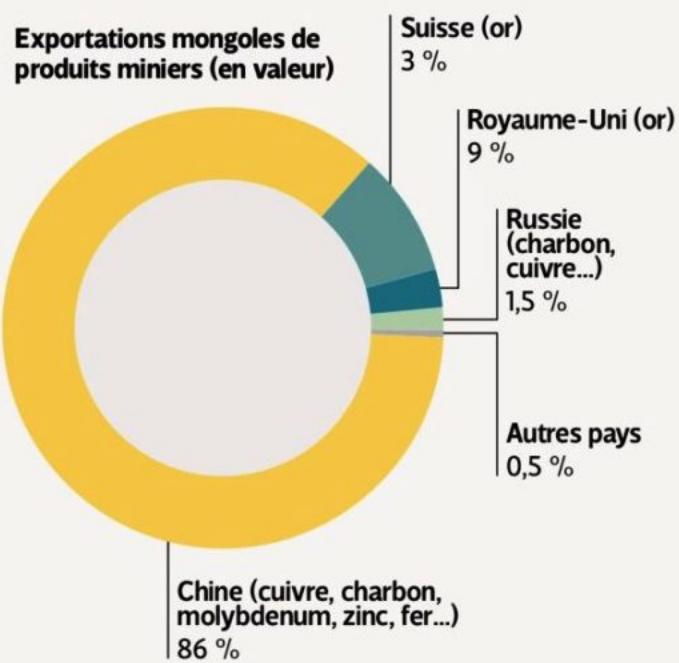


30 %
des sols
mongols ont été
analysés,
ce qui a permis
la découverte
de 6 000 vastes
gisements
de 80 métaux
différents.

32 %
des 1 670 licences
d'exploitation
valides dans le
pays en janvier 2019
concernaient
des filons d'or,
et 18 % du charbon.

► UN CLIENT TOUT-PUISANT : LA CHINE

Sans surprise, les principaux acheteurs sont les Chinois (pour 2,8 milliards d'euros en 2015). Plus étonnantes, les ventes massives d'or vers la Suisse (95 millions) et le Royaume-Uni (296 millions).





Effervescence devant la salle des fêtes de Khanbogd. Ce 22 mars 2019, les éleveurs, en costume d'apparat, s'apprêtent à célébrer la fin des pourparlers avec la mine. Au centre, en marron, Battsengel Lkhamdoorii, un de leurs représentants.

Les éleveurs nomades ont ciré leurs bottes de cuir. Leurs costumes de fête, azur, mauve, crème et même anthracite à pois blancs, chatoient à la lumière des projecteurs. En ce froid vendredi de mars, ils sont rassemblés dans la salle polyvalente de Khanbogd, ville poussiéreuse du désert de Gobi, que l'on rejoint depuis la capitale, Oulan-Bator, après deux jours de route chaotique. Sur scène, des officiels déclament de ronflants discours, puis cèdent la place à des chanteurs qui rivalisent d'envolées lyriques sur fond de vidéos glorifiant la nature sauvage de la Mongolie. A la table d'honneur, parmi les habitants de la steppe au teint hâlé, deux Occidentaux. Habillés pour l'occasion à la mode locale, un peu gauches dans leurs habits amples, ces hommes travaillent pour la firme Oyu Tolgoï. Gérée par l'un des plus importants conglomérats miniers au monde (l'anglo-australien Rio Tinto), stratégique pour le gouvernement mongol (qui possède 34 % de son capital), cette mine exploite, à quarante kilomètres à l'ouest de là, un gigantesque gisement dont elle espère, en ce début 2019, extraire 155 000 tonnes de cuivre et 230 000 onces d'or dans l'année. Les représentants de la multinationale et ceux des éleveurs s'échangent des politesses en engloutissant du mouton grillé.

EN RÉUNION, LES GENS SE BATTAIENT, LES BOUTEILLES VOLAIENT

Une décennie auparavant, la réunion de ces deux camps autour d'un banquet aurait été inconcevable. Spoliation des terres, profanation de lieux sacrés, assèchement des nappes phréatiques, érosion de la fragile steppe... Les griefs des éleveurs à l'encontre de la mine étaient nombreux. «J'ai assisté à des réunions durant lesquelles des gens se battaient, confie un témoin. J'ai vu des bouteilles voler dans la pièce.» Les nomades s'attaquaient à un mastodonte : Oyu Tolgoï, qui a bénéficié du soutien de la Banque mondiale via un prêt de 1,2 milliard de dollars et est censée générer à terme 30 % du produit intérieur brut de la Mongolie. Mais, en 2017, suite à d'interminables tractations, la mine a consenti à financer des mesures destinées à compenser les dommages causés sur l'activité des éleveurs et leur environnement. Construction de nouveaux puits, ateliers de formation, bourses d'études pour les enfants... L'accord conclu comprend soixante engagements.

Il s'agit d'un cas rare, à l'échelle mondiale, de conciliation entre une communauté autochtone et une multinationale implantée sur ses terres. Jusqu'alors, beaucoup de procédures semblables, notamment en Amazonie, avaient échoué : mauvaise volonté des dirigeants d'entreprise, lourdes administrations, manque de compétences juridiques des plaignants... «Il y a bien eu quelques accords à l'amiable au Canada ou en Australie, où le cadre légal incite fortement les groupes miniers à éviter un procès en négociant avec les populations, mais pas dans des pays où la législation penche en faveur des compagnies minières, comme en Mongolie», explique Caitlin Daniel, associée chez Accountability Counsel, l'une des ONG ayant participé au processus de conciliation. Autre particularité : les éleveurs ont mené les •••



POUR L'INSTANT, LA
MINE A TENU LA MOITIÉ
DE SES PROMESSES

Vaanchig Dulamsuren et son épouse,
Sanj Myatav Erdenetungalag,
figurent parmi les dix familles à avoir
bénéficié de panneaux solaires dans
le cadre de l'accord avec la mine.
L'énergie produite permet de pomper
de l'eau par 70 m de profondeur.



SOUS TERRE SOMMEILLAIT UN TRÉSOR : DU CUIVRE, SURTOUT, MAIS AUSSI DE L'OR

●●● tractations eux-mêmes. «Souvent, ce sont les Etats qui traitent pour le compte de leurs citoyens et des considérations politiques viennent brouiller les enjeux de fond, poursuit Caitlin Daniel. Là, les nomades ont pu décider de ce dont ils avaient besoin pour leur avenir.» Solidaires, pugnaces, bien conseillés, formés au droit, les éleveurs mongols ont donc réussi là où d'autres ont échoué. Et la fin officielle des négociations, que les ennemis d'hier célèbrent aujourd'hui dans la salle polyvalente de Khanbogd, marque, d'une certaine façon, la victoire de David contre Goliath. Les nomades savourent. Mais ils ne sont pas dupes : ils savent que leur terre ne sera plus jamais la même.

Le district de Khanbogd, grand comme deux départements français, est un confetti à l'échelle du Gobi, cinquième plus vaste désert au monde. Sur les plateaux arides, tapissés d'herbe rase, le mercure plonge jusqu'à moins 30 °C en hiver et frôle les 35 °C en été. Un massif pierreux à la désolation grandiose domine la région du haut de ses 1 350 mètres. Dans les canyons ciselés par l'érosion, des rivières apparaissent avec les précipitations estivales puis, inéluctablement, s'assèchent à l'automne. Des ormes biscornus, comme pris de convulsions du fait des rigueurs du climat,

témoignent ça et là de la présence d'eau en sous-sol. Cruciales pour la survie, les rares sources sont vénérées. Depuis des centaines d'années, puits et oasis définissent les itinéraires de migration des nomades. Ces points d'eau, ainsi que la qualité des pâturages et la nature du relief, déterminent aussi l'emplacement, stratégique, des camps d'hiver – les lieux où les familles nomades passent, chaque année, les rudes périodes de grand froid.

■■■ Quelque part à l'ouest du district, au pied des montagnes de Galbiinn Gobi, dans le lieu-dit Oyu Tolgoï («la colline turquoise»), humains et chameaux ont longtemps foulé une terre dans laquelle sommeillait un trésor : cinq gigantesques filons de minerai de cuivre. Et, en guise de bonus, du minerai d'or, en quantité moindre, mais non négligeable. Rio Tinto, le numéro deux mondial de l'industrie minière, ne pouvait passer à côté d'une telle manne. Selon le groupe, lorsqu'elle sera pleinement opérationnelle (à l'horizon 2023), sa filiale Oyu Tolgoï devrait exploiter la troisième mine de cuivre et d'or de la planète. Au «pays du grand ciel bleu», le sous-sol est synonyme de promesses. Charbon, cuivre, or, argent, molybdène... Depuis l'ouverture de la Mongolie à l'économie de marché, en 1990, l'activité minière est devenue primordiale pour ce territoire faiblement industrialisé. En 2017, elle représentait 88 % des exportations. A Oyu Tolgoï, le site d'extraction et de traitement du minerai occupe l'équivalent de 12 000 terrains de football. La zone est cerclée de fils barbelés. A l'intérieur, sept jours sur sept, véhicules et ouvriers s'affairent. La mine emploie 14 000 personnes, dont 93 % de Mongols. A terme, on devrait en tirer entre 300 000 et 600 000 tonnes de concentré de cuivre par an, théoriquement durant soixante-quinze ans. La production est exportée vers un seul client, la Chine, dont la frontière ne se trouve qu'à quatre-vingts kilomètres.

Depuis 2004, année du début des travaux, la mine a profondément modifié cette région traditionnellement vouée à l'élevage extensif de moutons, chèvres et chameaux. Des travailleurs en provenance de tout le pays ont posé leurs valises à Khanbogd, dont la population a presque ●●●

Orgilbayar soigne des agneaux affaiblis par le gel. A 16 ans, il gère seul le cheptel familial. Après avoir perdu 100 chèvres à l'hiver 2017, ses parents ont pris un emploi à la mine, même si, disent-ils, c'est à cause d'elle que leurs bêtes sont mortes.





Avec son coiffeur, son club de billard, son cinéma, son gymnase et ses dortoirs, le complexe minier fonctionne presque comme une petite ville, en plein désert.

Dans l'immense cantine, des dizaines de nationalités se côtoient. Cependant, 93 % des 14 000 employés travaillant sur le site industriel sont des Mongols.



TOUS LES ÉLEVEURS NE SONT PAS CONCERNÉS PAR L'ACCORD

Pour une histoire de rivalité entre éleveurs, la famille de Balchin Sodkaa, 86 ans (ici au camp d'hiver), n'a pas pu intégrer le collectif ayant négocié avec le groupe minier. Elle a demandé directement de l'aide aux autorités locales. Et n'a rien obtenu...







Ces sacs de deux tonnes de concentré de cuivre attendent d'être expédiés par camion. Destination, la Chine. Pour livrer son unique client, Oyu Tolgoï a fait construire une route de 80 km à travers le désert de Gobi.

●●● quadruplé, passant de 2 300 à 8 600 habitants. En ville, désormais, derrière les palissades qui bordent les avenues poussiéreuses, les yourtes cohabitent avec des maisons en dur. Partout, des 4x4 et de grandes télévisions à écran à plasma témoignent de l'augmentation spectaculaire du niveau de vie. Auparavant, ce lieu-dit extrêmement reculé ne disposait d'électricité que grâce à des générateurs Diesel. De nos jours, tous les foyers sont alimentés. C'est la compagnie minière qui a financé la connexion de la ville au réseau. Pour les besoins de ses salariés, elle a aussi fait construire des équipements hospitaliers, contribué à la rénovation de l'école et fait aménager un parc en centre-ville. Progressivement, Khanbogd est devenue «Oyu Tolgoï City». Chaque jour, à l'aube, sur la place centrale du village, les autobus en partance pour la mine s'emplissent de dizaines d'hommes et de femmes aux vestes orange et bleu ornées du sigle de l'entreprise. Logo que l'on retrouve sur les vêtements des chanteurs amateurs dans les karaokés des sous-sols des hôtels. Sur les casquettes des clients attablés dans les gargotes exiguës où l'on sert des soupes de mouton. «Quand la Mongolie faisait partie du bloc soviétique, les mauvais travailleurs étaient envoyés de force dans les usines du coin, explique Batzorig Otgonjargal, historien de formation et

responsable des actions d'Oyu Tolgoï en faveur du patrimoine culturel local. On déportait les gens à Khanbogd ! Aujourd'hui, c'est l'inverse. Ce sont des Mongols à la recherche de conditions de vie correctes qui viennent s'installer ici.» La mine a, qui plus est, largement recruté au sein de la communauté locale : 1 500 habitants y travaillent.

Mais sa présence ne plaît pas à tous. Rasé de près, vêtu d'un costume impeccable, Dorj Chuluunkhan, la cinquantaine, fils de nomades de la région, est désormais installé à Oulan-Bator où il officie dans l'import de métaux. «En 2012, mon frère, qui est éleveur, a dû déménager parce que ses pâturages étaient tout près de la mine et se détérioraient, raconte-t-il. Il a rejoint l'ancien camp d'hiver de nos parents, que j'occupais avec mon troupeau. Cela a créé des problèmes de surpâturage. Et notre puits ne pouvait pas fournir assez d'eau pour deux familles. J'ai senti qu'il n'y avait plus de place pour moi, là-bas. J'ai arrêté l'élevage. Beaucoup de choses ont changé à Khanbogd à cause de la mine. Le cœur des gens s'est brisé.»

Le big bang a commencé il y a seize ans. Avant d'exploiter le filon, l'entreprise a dû déloger les dix familles qui hivernaient dans le périmètre. Celle de Munkhbayar Dambaadory, 55 ans, et de son

MANIFESTER NE SERVAIT À RIEN, LES ÉLEVEURS ONT CHOISI LA VOIE DU DROIT

épouse Oyunerdene Bat, 54 ans, en a subi de lourdes conséquences. Ils sont désormais installés à cinq kilomètres de leur ancien chez-eux, à l'abri d'un escarpement qui les protège des vents sibériens. Le râblé Munkhbayar, voix douce, débit lent, peau tannée par le soleil du Gobi, ne tarit pas de colère lorsqu'il évoque la façon dont il a été traité. «Nous avons dû trouver un endroit libre pour établir notre camp d'hiver, mais les pâturages n'y sont pas bons, alors qu'avant, ils étaient excellents, raconte-t-il. En compensation, nous avons reçu une cabane et trente animaux, qui sont morts très vite à cause de la mauvaise qualité du terrain.» Et de désigner la modeste cahute : «Regardez ! Ils ont volé les terres de nos ancêtres, remplies d'or et de cuivre. Et ils nous ont donné une cabane en bois !»

Battsengel Lkhamdoorii a lui aussi été chassé des steppes où paissait son cheptel. Alors père d'un enfant en bas âge, il avait 31 ans. «Les gens de la mine nous ont dit qu'on ne pouvait pas rester là, et que si on ne partait pas, ils devraient nous forcer, confie-t-il. J'ai accepté les premiers dédommagements. Mais, au fond de moi, j'étais très en colère.» Faute de nourriture suffisante, son élevage a progressivement périclité. Afin de compenser les pertes de revenu dues au déclin de son activité, Battsengel a accepté un travail proposé par la multinationale. «Il s'agissait de ramasser des détritus, d'entasser des papiers, des bouteilles en plastique dans des sacs et de les leur apporter», raconte l'homme qui, peu à peu, a constaté la transformation du paysage. Des lignes à haute tension, de colossaux hangars, un aéroport ont surgi dans le désert. En l'absence de routes bitumées, les véhicules de chantier traçaient sans cesse des diagonales à travers l'immensité : des centaines de pistes «sauvages» se sont ajoutées à celles déjà existantes. Cela a détérioré les pâturages et entraîné la formation de nuages de poussière. «Le bétail est tombé malade, affirme Battsengel. Et nous aussi.» Plusieurs cours d'eau ont été déviés ou ensevelis par la mine, dont la Oundai, rivière considérée comme sacrée par les habitants de la région.

La coupe était pleine. En 2012, des membres des dix familles concernées ont manifesté à plusieurs

reprises devant l'entrée de la mine. «Cela n'a eu aucun effet, se souvient Battsengel. On a compris que cette façon de faire ne mènerait nulle part, donc on a pris une autre voie.»

Cette voie fut celle du droit, un terrain totalement inconnu des nomades. Pour cela, ils se sont fait épauler par des organisations non gouvernementales, dont Oyu Tolgoï Watch, créée au départ par des militants écologistes d'Oulan-Bator pour rendre compte de l'impact de la mine sur son environnement. «Les gens d'ici ne savaient pas qu'ils avaient des droits et qu'il existait des structures auprès desquelles ils pouvaient se plaindre», se souvient Sukhgerel Dugersuren, la présidente. Grâce à ces équipes de bénévoles, les éleveurs ont bénéficié de formations en droit et en informatique. Surtout, ils ont pu saisir le CAO (Compliance Advisor Ombudsman), structure créée par la Banque mondiale pour résoudre par la médiation les conflits liés aux projets qu'elle finance. Le CAO a imposé qu'Oyu Tolgoï, les nomades et les institutions locales se parlent sous l'égide de médiateurs professionnels. Durant quatre ans, les réunions, parfois houleuses, se sont succédé. Parmi les nombreux points de friction : la question de l'eau. «Les éleveurs affirmaient que l'eau de ...

A l'hôpital, Khongorzul, 7 ans, pose avec un appareil à oxygène en forme de jouet. A ses côtés, son frère qui, lui aussi, souffre d'insuffisance respiratoire. Ce mal, de plus en plus fréquent, serait dû à la poussière dégagée par la mine.



POUR LES MONGOLS, ARASER UNE COLLINE EST UNE OFFENSE À LA NATURE



Sortie des classes à l'école primaire.
L'établissement, aux couleurs pimpantes, fait partie des infrastructures (parc, routes...) financées par la mine hors du cadre de l'accord avec les éleveurs.

●●● surface disparaissait à cause de la mine, raconte Caitlin Daniel, qui a suivi une partie des négociations. Et la compagnie niait en bloc, arguant que les nappes phréatiques profondes dans lesquelles elle puisait n'étaient pas connectées avec les nappes alluviales dont dépendent les éleveurs.» Le CAO a fait appel à des experts indépendants, qui ont démontré qu'il y avait bien des connexions entre les différentes nappes, mais qu'il était impossible, faute de données précises, de prouver que cela expliquait la raréfaction des eaux de surface. L'accord final comprend désormais le financement par Oyu Tolgoï d'une étude hydrologique poussée (budget : 300 000 euros).

■■■ Peu à peu, de plus en plus de familles d'éleveurs ont été intégrées au processus de compensation. Au final, elles sont une centaine, plus ou moins touchées par l'activité minière, à pouvoir bénéficier de contreparties. Lesquelles incluent l'aménagement d'une clinique vétérinaire, une aide à la gestion des pâturages, la mise en place d'un marché permettant aux éleveurs de vendre leurs produits, un accompagnement pour la résolution de conflits entre nomades, la culture de fourrage pour le bétail, le financement d'un abattoir...

Certains de ces engagements ont déjà été concrétisés. Pour atteindre le camp d'hiver de Vaanchig Dulamsuren et de son épouse Sanj Myatav Erdenetungalag, il faut emprunter la route menant de Khanbogd à la mine, quitter l'asphalte à mi-distance puis bifurquer vers le nord, brinquebaler sur des pistes piégeuses durant trois quarts d'heure, pour enfin s'arrêter après l'une des collines qui font office, dans le secteur, de points de repère. Une yourte, un paddock et quelques cabanes en bois, installés à l'abri d'un affleurement rocheux, défient l'immensité pastel du désert. Aucun arbre. Pas de voisin à moins de vingt kilomètres. Le principal puits se trouve un peu plus au nord, à l'orée d'une immense plaine. Jusqu'en 2018, la famille utilisait un générateur à essence pour actionner la pompe permettant de puiser l'eau à soixante-dix mètres de profondeur. Dans le cadre des accords, Oyu Tolgoï a financé l'installation de panneaux solaires. «Ça ne pollue pas, ça ne fait pas de bruit et ça ne me coûte rien, se réjouit l'éleveur. La mine a apporté des choses positives dans la région, l'école et l'hôpital, par exemple. Et puis, les gens d'Oyu Tolgoï viennent donner des cadeaux pour les anciens, apportent des conseils pour nos projets de plantations...»

A cinquante kilomètres de là, Munkhsuren Buram, 34 ans, reçoit dans un vaste bâtiment installé dans le centre de Khanbogd. La jeune femme, ancienne nomade, a bénéficié d'une formation à la couture durant un an, intégralement payée par la mine. Cette mère de trois enfants gère désormais un atelier dans lequel officient dix couturières, par ailleurs éleveuses ou ex-éleveuses, comme elle. Toutes sont actionnaires de cette petite entreprise qui confectionne des pull-overs, vestes, pantalons et sacs destinés à la compagnie minière avec laquelle elle a signé un contrat de trois ans. «C'est une chance formidable pour moi, explique la jeune femme, qui perçoit 500 000 tugriks mensuels, hors primes (soit 165 euros, environ la moitié du salaire moyen en Mongolie). Mon mari travaille à la mine. On gagne beaucoup mieux notre vie maintenant.» Munkhsuren, pour autant, ne fait pas preuve d'un enthousiasme béat. Comme beaucoup d'habitants de Khanbogd, elle s'inter-



roge sur la diminution, ces dernières années, du niveau des nappes phréatiques dans la région. Elle évoque ce problème à voix basse, comme s'il s'agissait d'un sujet tabou.

D'une manière générale, les éleveurs ne sont pas grisés par leur victoire face au géant minier. Et restent dans l'expectative. L'abattoir, par exemple, n'est toujours pas sorti de terre. Accountability Counsel estime qu'à ce jour, environ la moitié des promesses ont été réalisées. Les représentants de l'entreprise, eux, jurent qu'ils respecteront les engagements. «Nous souhaitons le bonheur des éleveurs et, surtout, nous voulons qu'ils soient maîtres de leur destin», affirme Sugar Gonchigjantsan, responsable des relations avec les communautés locales. Originaire d'Oulan-Bator, employée par Rio Tinto depuis la fin des années 2000, elle a participé à l'intégralité du processus de conciliation et reconnaît que l'entreprise a commis des erreurs, au moins dans un premier temps. Son mea culpa fait écho à la lettre d'excuses qu'Oyu Tolgoï a dû présenter aux éleveurs – c'était l'un des points importants de l'accord.

Le préjudice moral s'en trouve-t-il pour autant réparé ? Pour une partie des nomades, rien n'est

moins sûr. Ceux qui ont choisi de travailler pour la mine ont le sentiment de participer à la déstabilisation d'un ordre séculaire. A leurs yeux comme à ceux de la plupart des Mongols, araser une colline, détruire une forêt ou dévier une rivière relève de l'offense à la nature. Sukhbaatar Tumorjil connaît bien le sujet. Ce jeune moine bouddhiste de 24 ans officie au monastère de Demchig Hiid, perché sur un haut plateau entre la mine et le village de Khanbogd. L'édifice sacré a été rénové grâce à l'argent d'Oyu Tolgoï. «Les mineurs viennent me voir pour être protégés contre les esprits qui pourchassent ceux qui abîment la terre, explique-t-il. Des éleveurs viennent aussi. Ils veulent savoir quand l'exploitation s'arrêtera, et s'il restera des trous une fois la mine fermée. Ils me demandent de bénir des monts sacrés pour obtenir leur protection en retour.» Dans le secteur, l'avenir est une obsession. Les habitants s'interrogent : que se passera-t-il quand la mine pliera bagage et les laissera seuls avec leur terre transfigurée ? A ce stade, ils ne sont sûrs que d'une chose : eux ou leur descendance devront alors faire preuve de l'exceptionnelle capacité d'adaptation qui caractérise les nomades mongols depuis des siècles. ■

Lampadaires et néons sont un spectacle récent ici. Avant, seuls quelques groupes électrogènes fournissaient de l'électricité. Aujourd'hui, tous les ménages sont connectés : la mine a fait installer 80 km de lignes à haute tension.

NICOLAS LEGENDRE

Pour aller plus loin (photos, vidéos...), rendez-vous sur GEO.fr section **GEO +**

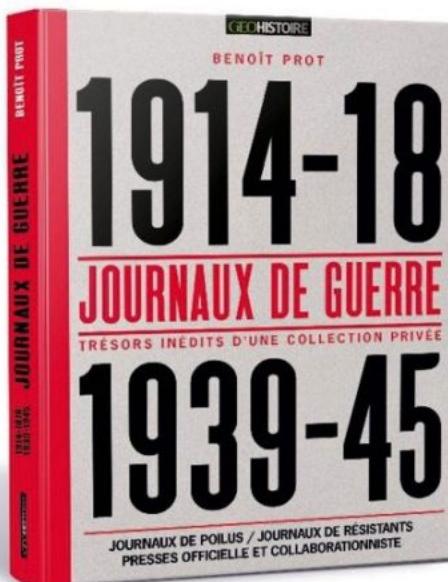
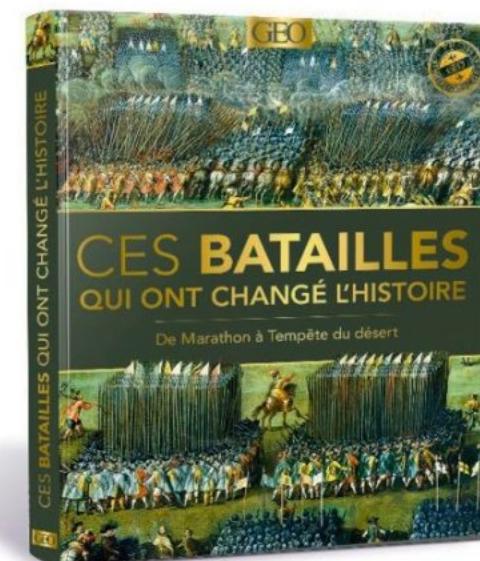
CES BATAILLES QUI ONT CHANGÉ L'HISTOIRE

De Marathon à Tempête du désert

Ce livre nous plonge au cœur de 90 batailles célèbres. Revivez 5000 ans d'histoire à travers les plus grands affrontements qui ont changé l'histoire.

Éditions GEO - Format : 30,1 x 25,2 cm - 256 pages

Prix	
abonnés	non-abonnés
34,15€	35,95€



JOURNAUX DE GUERRE

Un dépliant avec une frise chronologique

Ce magnifique livre, constitué de reproductions de journaux issus d'une incroyable collection, pour la première fois dévoilée dans ce livre, forme un témoignage très riche et émouvant sur les deux guerres.

Éditions GEO - Format : 23,1 x 30 cm - 224 pages

Prix	
abonnés	non-abonnés
28,45€	29,95€

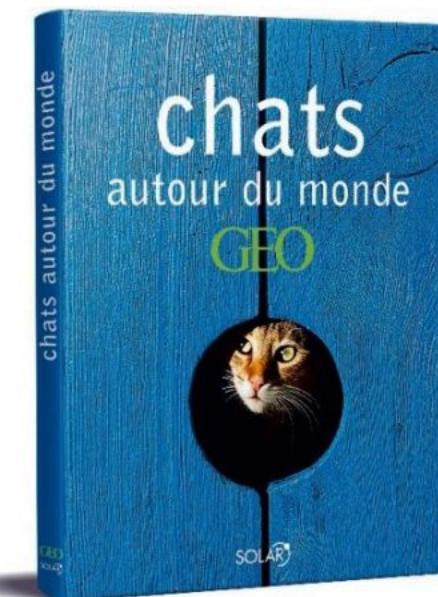
CHATS AUTOUR DU MONDE

Un tour du monde du chat dans tous ses états

Prix	
abonnés	non-abonnés
23,75€	25€

Ce superbe livre suit les traces de cet animal fétiche sous toutes les latitudes, dans les différentes cultures et croyances. Le chat a inspiré les plus jolis contes comme les pires cauchemars, il aura tout connu, tout traversé, tout enduré, avant d'être célébré par les plus grands artistes.

Éditions GEO - Format : 30 x 23 cm - 144 pages



ESCAPE GAME GEO

Version luxe !

Prix	
abonnés	non-abonnés
18,95€	19,95€

Partez à la découverte des plus grands monuments du patrimoine français et vivez une aventure inédite !
Cette boîte de jeux est le cadeau idéal pour partager des moments conviviaux en famille ou entre amis.

Éditions GEO - Format : 20 x 15 x 5 cm - 96 pages & 144 cartes

NE PASSEZ PAS À CÔTÉ DE NOTRE SÉLECTION DU MOIS !

TARIFS PRIVILÉGIÉS POUR NOS ABONNÉS !

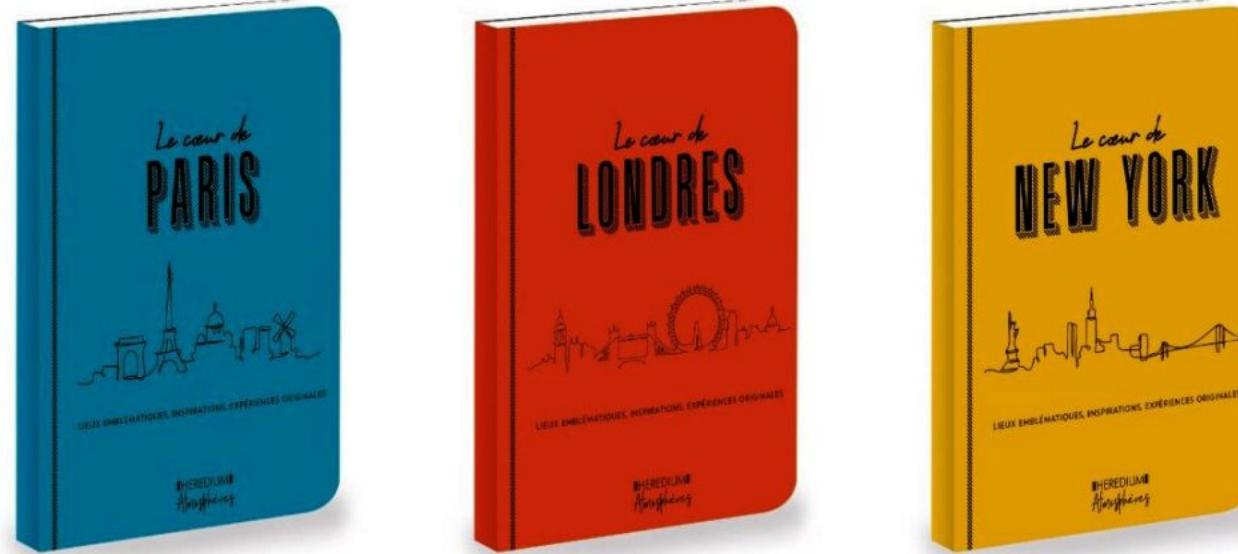
LE CŒUR DE PARIS LE CŒUR DE LONDRES LE CŒUR DE NEW-YORK

Collection Atmosphères

Découvrez ces guides haut de gamme, pour les amoureux de voyage et ceux qui veulent découvrir autrement les plus belles villes du monde.

Éditions Heredium - Format : 14,5 x 19 cm - 192 pages

Prix par ouvrage	
abonnés	non-abonnés
16,10€	16,95€



POUR COMMANDER, C'EST FACILE !

À découper et à retourner dans une enveloppe à affranchir à :
Les Éditions GEO - 62066 Arras Cedex 9

Mes coordonnées : Mme M.

GEO495V

Nom*

Prénom*

Adresse*

Code postal* _____ Ville* _____

E-mail*

Par chèque à l'ordre de GEO.

Ou directement en ligne si vous souhaitez régler par carte bancaire ou Paypal.

1 Je me rends sur le site boutique.prismashop.fr

2 Je clique sur  **Situé en haut à droite de la page sur ordinateur**

 **Situé en bas du menu sur mobile**

3 Je saisis la clé Prismashop

GEO495

[Voir l'offre](#)

COMMENT PROFITER DES TARIFS PRIVILÉGIÉS ?

- Je suis déjà abonné(e) au magazine GEO** et je profite automatiquement des tarifs privilégiés.
- Je m'abonne** et je profite immédiatement des réductions réservées aux abonnés.
J'ajoute au montant de ma commande **69€** (1 an - 12 numéros).
- Je ne suis pas abonné(e) et je règle donc mes achats au prix non abonnés.

Nom de l'ouvrage	Réf.	Qté.	Prix unitaire en €	Total en €
Ces batailles qui ont changé l'Histoire	13823
Journaux de Guerre	13820
Chats autour du monde	9985
Escape Game GEO	13796
Le cœur de Londres	13814
Le cœur de New-York	13815
Le cœur de Paris	13816
Participation aux frais d'envoi				+ 5 €
<input type="checkbox"/> Je m'abonne à GEO aujourd'hui (1 an - 12 numéros)				+ 69 €

*Obligatoire, à défaut votre commande ne pourra être traitée. Offre valable dans la limite des stocks disponibles en France Métropolitaine jusqu'au 31/12/2020. Photos non contractuelles. Nous nous engageons à vous livrer dans un délai de 3 semaines. Vous disposez d'un droit de rétractation dans un délai de 14 jours à compter de sa réception pour nous le retourner à vos frais, dans son emballage d'origine, et selon votre souhait, nous nous engageons à vous le remplacer ou à vous le rembourser - pour en savoir plus voir les Conditions Générales de Ventes sur www.prismashop.fr. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez à tout moment d'un droit d'accès, de rectification, d'effacement, de limitation du traitement, de portabilité des données qui vous concernent, et d'opposition au traitement pour des motifs légitimes, en écrivant au DPO de Prisma Média au 13, rue Henri Barbusse 92230 Gennevilliers Ou dpo@prismamedia.com. Dans le cadre de votre abonnement ou si vous avez accepté la transmission de vos données à des partenaires du Groupe Prisma Media, vos données sont susceptibles d'être transférées hors UE. Ces transferts sont encadrés conformément à la réglementation, par le mécanisme de certification Privacy Shield ou par les Clauses Contractuelles types.



Total général
en € :
.....



3

SÉRIE ENVIRONNEMENT

VERS UN MONDE
POSTCARBONE ?

ÉCOSSE LES ORCADES, DES ÎLES DANS LE VENT

Energie éolienne, houle constante, marées puissantes...
Afin de produire sa propre électricité avec les forces de la nature, ce petit archipel teste des technologies dernier cri.

PAR BOŠTJAN VIDEMŠEK (TEXTE) ET MATJAŽ KRIVIČ (PHOTOS)



GRAND REPORTAGE

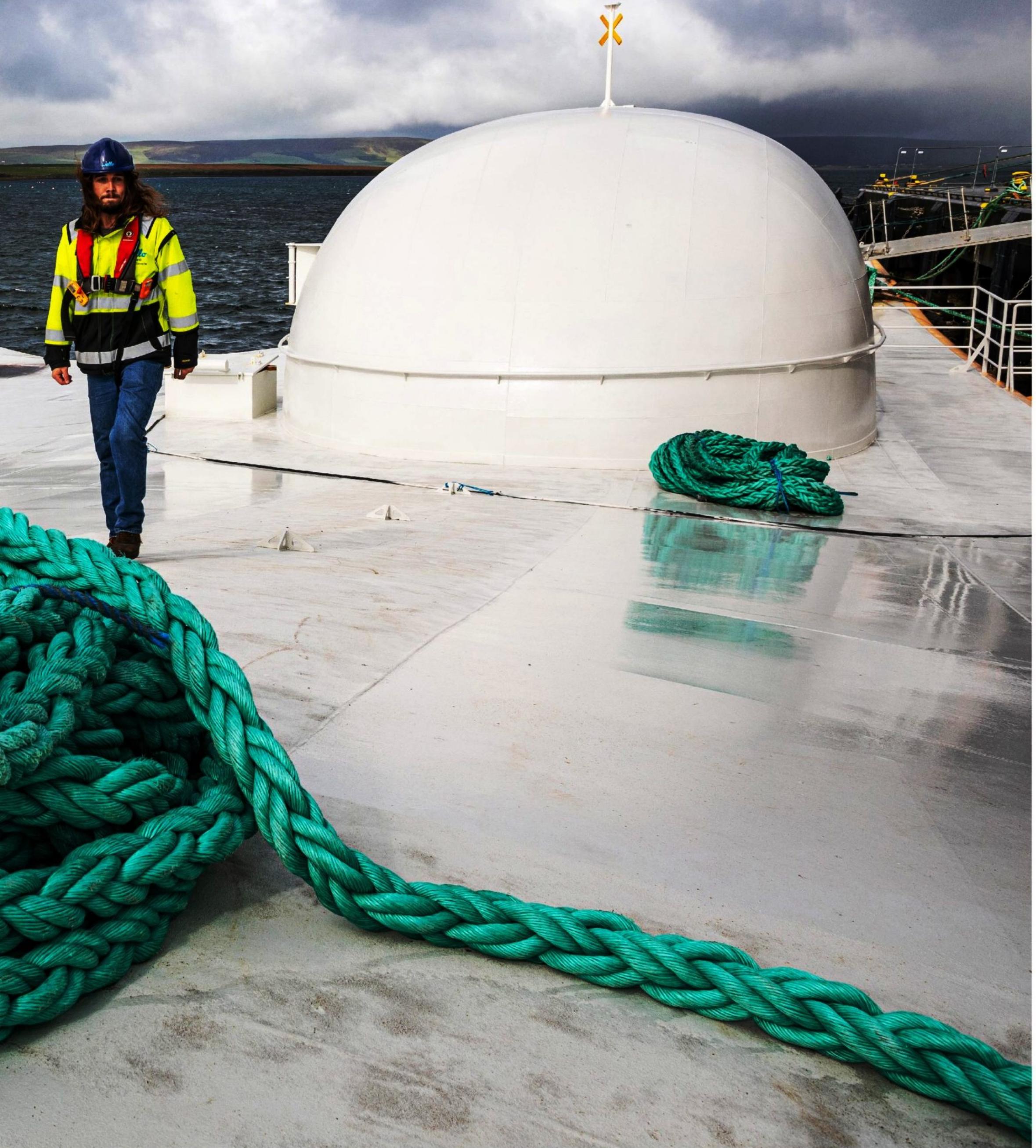


On compte 22 000 habitants dans les Orcades, dont 400 sur l'île de Hoy, où les falaises de St John's Head dominent la baie de Rackwick, battue par les tempêtes.



**UN SITE IDÉAL
POUR EXPLOITER
LA PUISSANCE
DES VAGUES**

Baptisé Pingouin, ce vaisseau ancré dans la baie de Billia Croo est un convertisseur d'énergie houlomotrice. La fonction de ce prototype, sur lequel travaille l'ingénieur français Baptiste Mathié-Claverie : produire de l'électricité en utilisant le mouvement des vagues, régulières et puissantes dans ces eaux, là où la mer du Nord et l'Atlantique se rencontrent.







**LES ÉOLIENNES
GÉNÈRENT ICI
120 % DES BESOINS
EN ÉLECTRICITÉ**

Comme la plupart des exploitations agricoles des Orcades, la ferme de Redland, dans le sud de Mainland, l'île principale, produit sa propre électricité avec des turbines individuelles. En cas de surplus, les propriétaires la revendent au réseau, une source de revenus non négligeable.

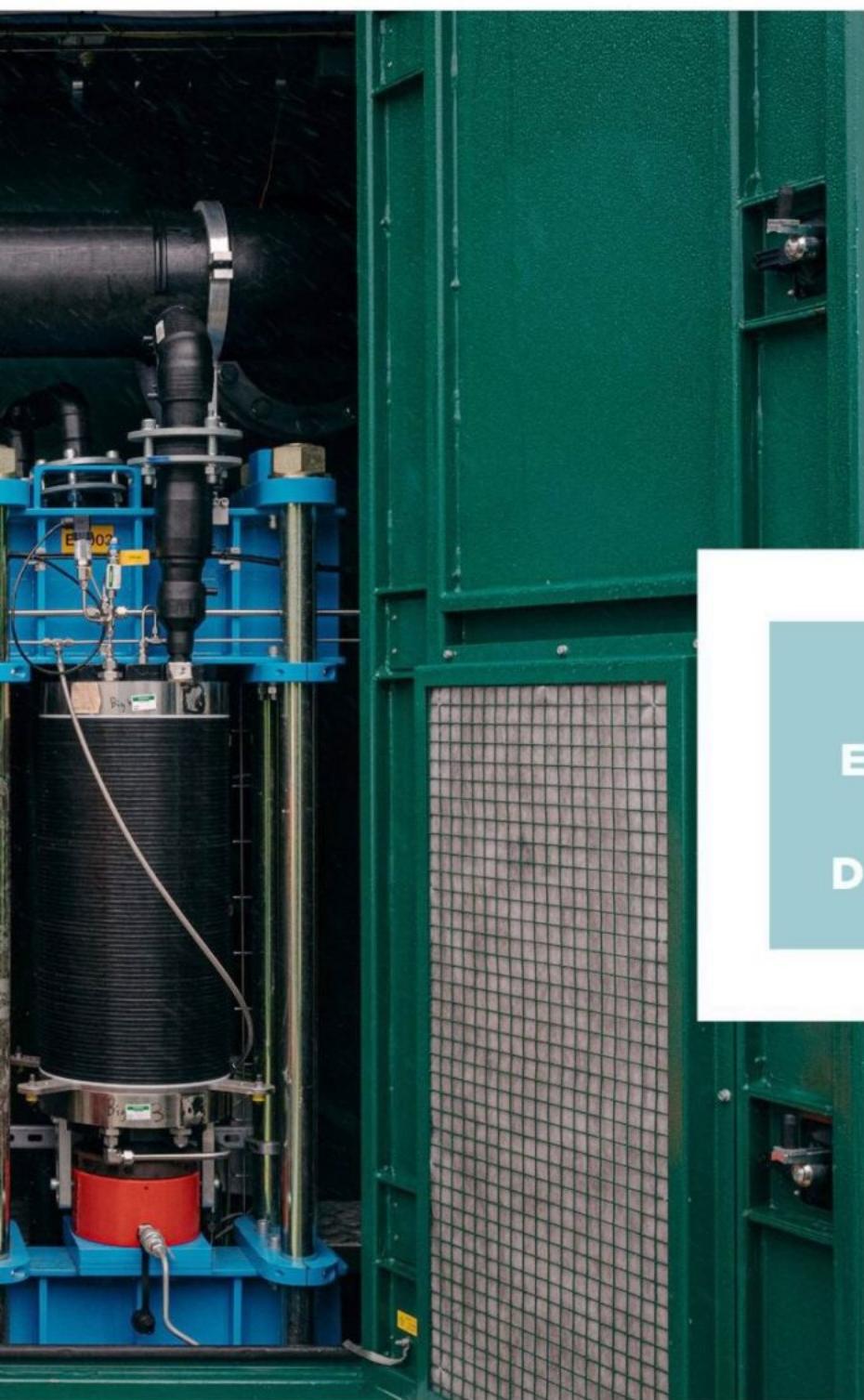
Abord du petit ferry rouillé qui relie Kirkwall, la «capitale» des Orcades, à l'îlot voisin de Shapinsay, le vent souffle de tous les côtés à la fois. Des paquets de mer s'abattent sur le pont. Au large, la houle déchaînée, plus noire que bleue, est veinée d'écume blanche. A l'intérieur, le personnel, rompu aux tempêtes et à des vagues pouvant atteindre plus de dix mètres de haut, accomplit ses tâches, stoïque. Situé à quinze kilomètres de la côte nord de l'Ecosse, au point de rencontre de l'océan Atlantique et de la mer du Nord, l'archipel des Orcades est exposé à des vents violents (force huit en moyenne en hiver) et à des marées exceptionnellement puissantes. Depuis les Vikings, qui en firent la conquête, les marins qui s'aventurent entre ses soixante-six îles connaissent les criques où se réfugier en cas de gros temps. Seulement une vingtaine sont peuplées. Les 22 000 habitants, concentrés pour l'essentiel sur la principale, Mainland, vivent en osmose avec ces éléments.

Mais depuis quelques années, c'est un autre vent, pionnier, qui souffle sur ce petit territoire de l'extrême, plus proche du cercle polaire arctique que de Londres... Une révolution est en effet à l'œuvre dans le microarchipel qui dépendait encore, au début des années 2000, de l'électricité produite par la combustion du charbon et du gaz sur le «continent» britannique et transmise par un câble sous-marin, désormais tombé en désuétude. Aujourd'hui, 800 éoliennes ponctuent le paysage, permettant aux Orcades d'être autosuffisantes sur le plan énergétique, et même au-delà, car on y produit plus de 120 % de l'électricité consommée sur place. Une exception au Royaume-Uni. L'archipel écossais est également un hub unique au monde en matière de recherche sur les énergies marines renouvelables. Il accueille en effet une dizaine d'expériences pilotes destinées à convertir l'énergie des vagues et des marées en électricité, une concentration inégalée sur la planète. Les Orcadiens, décidément à l'avant-garde du développement durable, ont même décidé de trans-



former leur surplus d'électricité en... hydrogène, plutôt que de l'exporter. En 2021, le ferry de Shapinsay devrait être entièrement propulsé grâce à ce gaz, et non plus au fuel. Une première mondiale pour un bateau de ce type.

Au coucher du soleil, les belles façades en grès de Stromness, deuxième ville des Orcades avec 2 100 habitants, se parent de reflets blonds. Dans sa vieille demeure aux murs tapissés de livres par milliers, l'écrivain Tom Muir, 56 ans, est une encyclopédie locale. Conteur hors pair, il est intarissable sur l'histoire de ses îles. Le néolithique, dont les vestiges de Skara Brae ou les pierres levées de Stenness, inscrits au patrimoine mondial de l'humanité, sont des témoignages exceptionnels. Les Vikings, qui annexèrent ces terres pictes au IX^e siècle et y laissèrent de fascinantes sépultures. La Première Guerre mondiale et le sabordage, en 1919, de la flotte allemande consignée dans la baie de Scapa Flow. La suivante, qui débuta, dans la même baie, par le torpillage du cuirassé britannique *Royal Oak* par un sous-marin allemand... Le pétrole, dont l'exploitation offshore et le raffi-



Catherine McDougall, de l'entreprise britannique ITM Power, veille sur le centre de production d'hydrogène à Shapinsay. Ce gaz est obtenu par électrolyse, un procédé qui utilise, ici, l'énergie éolienne.

LES ÎLES EXPÉIMENTENT LE POTENTIEL DE L'HYDROGÈNE

nage sur l'île de Flotta, dans le sud de l'archipel, ont contribué à partir des années 1970 à la prospérité locale. Margaret Thatcher, qui projeta dans les années 1980 d'y ouvrir une mine d'uranium. La légende arthurienne, aussi, qui fit de chevaliers de la Table ronde des natifs de l'archipel.

En 2019, une enquête annuelle menée par la banque Halifax sur la qualité de vie au Royaume-Uni a placé les Orcades en tête de son palmarès : taux d'emploi le plus élevé du pays, qualité des écoles, sécurité, espérance de vie au top... l'archipel a plus d'un atout. Stromness accueille même un campus réputé, antenne de l'université Heriot-Watt d'Edimbourg. Ses disciplines phares ? Les sciences de la terre, le changement climatique, le développement des énergies renouvelables et en particulier des énergies marines. En son sein, le Centre international de technologie insulaire (Icit) attire des étudiants du monde entier. Depuis sa création, en 1990, 400 jeunes en sont sortis diplômés. Une mine de compétences pour la région. Selon Tom Muir, les Orcades ont toujours été ouvertes et progressistes : «Les conditions naturelles

nous ont toujours poussés à aller de l'avant, à lutter pour notre survie, dit-il. C'est notre principale force motrice. Dans les années 1930, nous n'avions pas encore de voitures mais déjà des lignes aériennes régulières vers le continent. Les gens se rendaient

à l'aérodrome en diligence !» En revanche, Tom Muir se montre plus circonspect face à «ces éoliennes qui poussent comme des champignons après la pluie et qui gâchent déjà le paysage.» Et avoue redouter que son archipel ne se transforme en une vaste centrale électrique à ciel ouvert.

C'est à Costa Head, dans le nord-ouest de Mainland, que fut installée, dans les années 1950, la toute première éolienne du Royaume-Uni. Détruite par une grosse tempête, elle fut remplacée, en 1987, par une turbine géante, solidement fichée dans le béton à Burgar Hill, un peu plus au sud. Remplacée par un équipement plus moderne en 2001, la turbine de trois mégawatts fonctionne encore, toute l'année, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. La plupart des 800 éoliennes que compte aujourd'hui l'archipel (une concentration record à l'échelle du Royaume-Uni) sont des dispositifs individuels installés sur le terrain des habitants, notamment sur les exploitations agricoles. Outre l'autonomie énergétique, les Orcadiens y gagnent... de l'argent, en revendant leur surplus au réseau local. Victor Fraser, un ancien officier de l'armée britannique propriétaire d'un *bed and breakfast* et d'une petite ferme à St Margaret's Hope, dans le sud de Mainland, tire ainsi de son éolienne environ 15 000 euros par an. Des revenus non négligeables qui lui ont permis de s'offrir une Tesla. Sur les 10 000 véhicules personnels actuellement immatriculés aux Orcades, 350 sont de type électrique ou hybrides, soit 3,5 % du parc automobile (contre 0,5 % dans tout le Royaume-Uni). Jonathan Porterfield a aussitôt flairé la bonne affaire : fondateur d'Eco Cars, premier magasin de voitures électriques d'occasion du Royaume-Uni, cet •••





Dans le détroit de Fall of Warness, au large de l'île Eday, les marées sont parmi les plus puissantes d'Europe. Cette turbine marémotrice aux allures de cyclope, testée depuis 2006, est parvenue à produire de l'électricité pour le réseau britannique. Cependant, jugée trop coûteuse aux yeux des investisseurs, elle est inactive depuis 2018.

OBJECTIF : DEVENIR L'ARABIE SAOUDITE DES ÉNERGIES MARINES

••• Anglais originaire de la région de Leicester s'est installé dans l'archipel en 2013. «J'étais venu en vacances avec ma femme et nous sommes tombés amoureux de ces îles, raconte-t-il. En même temps, j'ai immédiatement senti le potentiel économique. A l'époque, les Orcades n'avaient pas plus de sept voitures électriques.»

L'archipel ne se contente pas de fabriquer sa propre électricité à partir d'énergies décarbonées. Il innove en utilisant son surplus pour produire un autre combustible «propre» : l'hydrogène. Dans le port de Kirkwall, des stations de remplissage d'hydrogène sont déjà à la disposition des ferries et des autorités locales, qui utilisent cinq véhicules équipés de piles à hydrogène. Le gaz (compressé et transporté dans des tubes) provient de l'île voisine de Shapinsay, où une éolienne alimente un dispositif permettant de fabriquer de l'hydrogène par électrolyse, c'est-à-dire en décomposant les molécules de l'eau à l'aide du courant électrique. Un hydrogène dit «vert», par opposition à celui que

l'on produit à partir de sources carbonées comme le charbon, le pétrole ou le gaz naturel. «La demande en hydrogène va monter en flèche au niveau mondial, assure Catherine McDougall, en charge du projet pour l'entreprise britannique ITM Power. Le problème pour l'instant, c'est son coût, qui reste élevé, en raison des énormes quantités d'énergie nécessaires pour séparer l'hydrogène de l'oxygène, mais aussi à cause des catalyseurs, conçus avec des métaux rares et coûteux, comme le platine et l'iridium.» Des minerais par ailleurs non renouvelables... Autre obstacle au développement de cette technologie : la taille des piles à hydrogène, plus adaptée aux gros véhicules (bateaux, camions, bus...) qu'aux voitures personnelles. A Shapinsay, la petite centrale est conçue pour fournir 400 kilos d'hydrogène par jour. Le but, d'ici à 2021 : chauffer les classes de l'école locale, qui compte vingt-cinq élèves, et alimenter les ferries qui font la navette entre les îles.

Mais le centre névralgique des énergies renouvelables se trouve à Stromness. Depuis 2003, ce petit port tranquille qui vivait autrefois de la pêche au hareng accueille en effet le Centre européen des énergies marines (Emec), dédié à la recherche sur l'énergie des vagues et des marées. Un centre d'essai unique au monde, principalement financé par des fonds publics, où ont débarqué chercheurs, ingénieurs et investisseurs du monde entier. •••

••• «L'énergie de la mer est notre programme Apollo», affirme Neil Kermode, le directeur général de l'Emec. Le Centre offre un formidable terrain d'expérimentation en conditions réelles. Au large de Stromness, des engins futuristes convertissent l'énergie marine en courant électrique : Serpent de mer (de l'écossais Pelamis Wave Power), Turbine cyclopéenne (de l'irlandais OpenHydro), Huître géante (de l'écossais Orbital Marine Power), Pingouin (du finlandais Wello Oy)... Le site est idéal, notamment pour ses vagues : soumise aux forces dynamiques de l'Atlantique Nord, la zone possède un des plus grands potentiels d'Europe en énergie dite «houlomotrice». Ici, les vagues sont ininterrompues et peuvent atteindre dix-sept mètres de haut. En 2003, le gouvernement travailliste écos-

sais publia un rapport selon lequel 10 % de l'électricité en Ecosse pourrait être produite par les vagues et les marées, soit une puissance de 1 300 mégawatts, l'équivalent d'une centrale nucléaire. En 2008, l'ancien Premier ministre écossais Alex Salmond déclarait que le détroit de Pentland Firth, dans le sud des Orcades, allait devenir «l'Arabie saoudite des énergies marines».

On est encore loin du but et l'Emec n'en est qu'à ses balbutiements. «Certaines machines ont été des échecs, reconnaît Gareth Davies, biologiste océanique et consultant auprès des acteurs locaux. Mais cela fait partie du processus. Après tout, nous sommes des inventeurs et notre travail consiste aussi à apprendre de nos erreurs. Les océans offrent une grande partie de la solution face au changement climatique. Il serait dommage de rester dans l'expectative.» Le premier Pingouin houlomoteur conçu par l'entreprise finlandaise Wello Oy a ainsi coulé en mars 2019, après une terrible tempête. Mais déjà, un Pingouin deuxième génération, équipé d'un générateur de 500 kilowatts et censé résister à des vagues de vingt mètres de haut a été mis à l'eau. «C'est un exploit logistique, souligne Baptiste Mathié-Claverie, un ingénieur originaire de Bordeaux et diplômé de l'Icit à l'université de Stromness, en charge de la maintenance. Les vagues idéales se forment dans des conditions météo précises, qui sont très difficiles à prévoir. L'appareil est fonctionnel lorsque la hauteur des vagues se situe entre 1,5 et 3,5 mètres. Ici, le créneau favorable pour l'installer se présente environ une fois par an.»

Anticiper le comportement des vagues n'est pas une mince affaire. Les choses se présentent un peu mieux pour l'industrie de l'énergie marémotrice, car les marées sont plus prévisibles et moins dangereuses pour les machines. L'Orbital O2, une turbine conçue par l'entreprise anglaise Orbital Marine Power, est déjà annoncée comme la plus puissante du monde. Cette superstructure flottante de soixante-douze mètres de long, équipée de quatre pales de vingt mètres de diamètre, devrait être opérationnelle cette année au large de Stromness et générer une puissance de deux mégawatts, de quoi alimenter en électricité quelque 1 700 foyers au Royaume-Uni. Signe de l'intérêt porté par les industriels au secteur, le pétrolier Total a pris des parts dans Orbital Marine Power. A l'échelle de la planète, le potentiel de l'énergie marémotrice est estimé à 380 térawattheures par an, soit environ 2 % de l'électricité produite dans le monde, contre 19 % pour l'énergie hydraulique continentale (barrages sur les cours d'eau). Pour l'heure, seules la France (avec l'usine de la Rance)





Le port de Kirkwall (8 500 habitants), la «capitale» des Orcades, accueille l'unique station de remplissage d'hydrogène de l'archipel. Pour l'instant, seuls cinq véhicules, appartenant aux autorités locales, sont équipés de piles à hydrogène, énergie dépourvue d'émissions de gaz à effet de serre.

et la Corée du Sud (avec l'usine de Sihwa) possèdent des centrales marémotrices en fonction, qui utilisent non pas des hydroliennes mais des barrages installés sur des estuaires à fort marnage (différence entre marée haute et marée basse).

Les hydroliennes testées au large des Orcades sont-elles la technologie du futur ? Il faudra pour répondre évaluer son impact sur l'environnement et notamment sur la faune marine. En 2017, un rapport publié par le Scottish Natural Heritage, un organisme public chargé de la gestion du patrimoine naturel écossais, assurait que, dans les zones où sont testés les prototypes, aucune espèce n'avait été perturbée. Bruit, vibrations, chocs possibles avec les pales... les risques existent bel et bien mais restent difficiles à mesurer au stade où en est le développement de ces technologies. Si les Orcades sont à l'heure actuelle le plus important centre d'essai en la matière, d'autres projets sont en cours dans le monde, au Canada, en Corée du Sud, au Portugal ou en Inde. Les petites îles écossaises en tirent déjà les fruits : «L'arrivée du Centre européen des énergies marines a tout changé, estime Mark Hull, responsable de l'innovation au sein de Com-

munity Energy Scotland, un organisme de bienfaisance écossais qui soutient les projets communautaires d'énergies renouvelables. Les projets de recherche emploient ici 350 personnes. A l'échelle de notre archipel, c'est beaucoup.»

Ironie de l'histoire, en cette ère post-Brexit, c'est en partie à l'Union européenne que les Orcades (qui ont voté contre le retrait de l'UE à 63 %) doivent leur statut de laboratoire des énergies renouvelables. Bruxelles apporte son soutien financier à l'Emec et contribue à la recherche locale sur l'hydrogène dans le cadre du projet européen Big Hit, qui entend développer l'hydrogène pour réduire la dépendance énergétique dans les zones isolées. Selon la Commission européenne, l'énergie des océans

pourrait répondre à environ 10 % de la demande en électricité des pays de l'Union européenne d'ici à 2050. Et si les expérimentations menées au large du petit archipel écossais se révèlent viables à plus grande échelle, le vent et la mer, qui ont façonné la vie des Orcadiens, pourraient à l'avenir façonner celle d'autres Européens. ■

L'IMPACT DES HYDROLIENNES SUR LA FAUNE MARINE EST INCERTAIN

BOŠTJAN VIDEMŠEK (TRADUIT DE L'ANGLAIS ET ADAPTÉ PAR ALINE MAUME)

Pour aller plus loin (photos, vidéos...), rendez-vous sur GEO.fr section GEO +

ABONNEZ-VOUS À **GEO** ET SES

LE PLUS

un cahier de 12 pages d'infos pratiques en lien avec la thématique de couverture dans chaque numéro.



12 numéros par an

Notre mission : vous permettre de voir le monde autrement

Vous rêvez d'évasion ? Vous souhaitez **mieux comprendre le monde** et ses enjeux ? **Découvrez chaque mois GEO**, un magazine qui offre un nouveau regard sur la Terre et qui satisfait votre **envie de découverte et d'ailleurs**.

HORS-SÉRIES !



6 numéros par an

GEO vous propose **6 hors-séries par an** qui permettent d'approfondir un sujet spécifique. Des plus belles pentes du monde, au modèle de vie nordique, en passant par le légendaire Tour de France, GEO Hors-série satisfera votre curiosité !

BON D'ABONNEMENT

A compléter et à renvoyer sous enveloppe affranchie à **GEO**
Service abonnements - 62066 ARRAS cedex 9

OUI, je m'abonne à **GEO**

1 - JE CHOISIS MON OFFRE

Offre sans engagement⁽¹⁾ (18 n°s/an)

12 GEO + 6 Hors-Séries

pour **7,80€** par mois au lieu de **9,95***

Je recevrais l'autorisation
de prélèvement
à remplir par courrier

- N'avancez pas d'argent
- Payez en petites mensualités
- Arrêtez votre abonnement quand vous voulez

Offre annuelle⁽²⁾ (1 an / 18 n°s)

GEO + Hors-Séries 99€ au lieu de 119€⁴⁰*

Je règle mon abonnement ci-dessous.

2 - JE M'ABONNE

-5% supplémentaires
en vous abonnant en ligne

► En ligne sur prismashop.fr + simple et + rapide

1 RENDEZ-VOUS DIRECTEMENT SUR LE SITE WWW.PRISMASHOP.FR

2 CLIQUEZ SUR « CLÉ PRISMASHOP »

Clé Prismashop 

3

SAISISSEZ LA CLÉ PRISMASHOP
INDIQUÉE CI-DESSOUS

GEODN495

Me réabonner Clé Prismashop

Commandez en reportant ci-dessous le
code qui figure sur votre coupon ou
magazine.

Clé Prismashop

Voir l'offre

Paiement sécurisé en ligne    

► Par téléphone **0 826 963 964** Service 0,20 € / min + prix appel

► Par chèque à l'ordre de **GEO** en complétant les informations
ci-dessous :

Mes coordonnées (obligatoire*) : Mme M.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Code postal :

Ville : _____

* Prix de vente au numéro. ** Informations obligatoires, à défaut votre abonnement ne pourra être mis en place. (1) Offre Durée indéterminée : Je peux résilier cet abonnement à durée indéterminée à tout moment par appel ou par courrier au service clients (voir CGV du site prismashop.fr, les prélèvements seront aussitôt arrêtés. Le prix de l'abonnement est susceptible d'augmenter à date anniversaire. Vous en serez bien sûr informé préalablement par écrit et aurez la possibilité de résilier cet abonnement à tout moment. (2) Offre Durée Déterminée : Engagement d'une durée ferme. Après enregistrement de mon abonnement, je serai prélevé en une fois du montant de l'abonnement annuel. Photos non contractuelles. Offre réservée aux nouveaux abonnés de France métropolitaine. Délai de livraison du 1er numéro : 8 semaines environ après enregistrement du règlement, dans la limite des stocks disponibles. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique par le Groupe Prisma Media à des fins d'abonnement à nos services de presse, de fidélisation et de prospection commerciale. Conformément à la loi informatique et liberté du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez à tout moment d'un droit d'accès, de rectification, d'effacement, de limitation du traitement, de portabilité des données qui vous concernent, ainsi qu'un droit d'opposition au traitement pour des motifs légitimes, en écrivant au Data Protection Officer du Groupe Prisma Média au 13 rue Henri Barbusse 92230 Gennevilliers ou par email à dpo@prismamedia.com. Dans le cadre de la gestion de votre abonnement si vous avez accepté la transmission de vos données à des partenaires du Groupe Prisma Média, vos données sont susceptibles d'être transférées hors de l'Union Européenne. Ces transferts sont encadrés conformément à la réglementation en vigueur, par le mécanisme de certification Privacy Shield ou par la signature de clauses contractuelles types de la Commission Européenne.

GEODN495



LE MOIS PROCHAIN



Islande. Plein feu sur l'île nordique, où la nature offre un spectacle permanent.



Pakistan. Reportage au cœur de la minorité chrétienne.



Anatolie. Cap vers l'est, à bord de l'Orient-Express turc.



Océans. Les plus belles rencontres sous-marines du photographe Greg Lecœur.

En vente le 27 mai 2020

Arnaud Guérin / Lithosphère

Sebastian Liste / NOOR

Bülent Kılıç / AFP

Greg Lecœur

GEO

L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement
sur votre abonnement

Service abonnement GEO, 62 066 Arras Cedex 9.
Par téléphone depuis la France

0 808 809 063

Service gratuit
+ prix appel

Depuis l'étranger et DOM-TOM : 0033 1 70 99 29 52 (coût selon opérateur).
L'abonnement à GEO, c'est facile et rapide sur geomag.club
Anciens numéros : prismashop.fr/anciens-numeros-geo
Abonnement pour un an / 12 numéros : 70,80 €

Editions étrangères :

Allemagne : Tél. 00 49 40 3703 3950 - e-mail : abo service@guj.de
Espagne : Tél. 00 34 91 436 98 98 - e-mail : suscripciones@gjj.es
Russie : Tél. 00 7 095 937 60 90 - e-mail : gruner_jahr@co.ru

RÉDACTION GEO

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Standard : 01 73 05 45 45

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom)

Rédacteur en chef : Eric Meyer

Secrétariat : Dounia Hadri (6061)

Rédactrice en chef adjointe : Catherine Segal

Directrice artistique : Delphine Denis (4873)

Directrice photo : Magdalena Herrera (6108)

Chefs de service : Anne Cantin (4617), Cyril Guinet (6055),
Aline Maume-Petrović (6070), Nadège Monschau (4713), Mathilde Saljougui (6089),

geo.fr et réseaux sociaux : Claire Frayssinet, responsable éditoriale (5365) ;
Thibault Cealic (5027), responsable vidéo ; Émeline Férrard (5306) et

Léia Santacroce (4738), rédactrices ; Elodie Montréa, cadreuse-monteuse (6536) ;
Marianne Cousseron, social media manager (4594) ;
Claire Brossillon, community manager (6079)

Service photo : Nataly Bideau, chef de rubrique (6062),

Fay Torres-Yap / Bluedot (E-U)

Maquette : Thibaut Deschamps (4795), Béatrice Gaulier (6059)
et Christelle Martin (6059), chefs de studio ;

Patricia Lavaquerie, première maquettiste (4740)

Premier secrétaire de rédaction : Vincent de Lapomarède (6083)

Cartographe-géographe : Emmanuel Vire (6110)

Comptabilité : Carole Clément (4531)

Fabrication : Stéphanie Roussies, chef de groupe (6340),

Mélanie Moitié, chef de fabrication (4759)

Ont collaboré à ce numéro : Françoise Coulbois, Chloé Gurdjian,

Juliette de Guyenro, Hugues Piolet et Sébastien Rouet.

Magazine mensuel édité par **PM** PRISMA MEDIA

13 rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Société en nom collectif, au capital de 300 000 € d'une durée de 99 ans,
ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH.

Ses principaux associés sont Média Communication S.A.S.

et G+J Communication GmbH

Directeur de la publication : Rolf Heinz

Directrice exécutive Pôle Premium : Gwendoline Michaelis

Directrice Marketing et Business Développement : Dorothée Fluckiger

Chef de groupe : Hélène Coin

Directrice des Evénements et Licences : Julie Le Floch-Dordain

(Pour joindre directement votre correspondant,
composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom)

PUBLICITÉ

Directeur exécutif PMS : Philipp Schmidt (5188)

Directrice exécutive adjointe PMS : Virginie Lubot (6448)

Directeur délégué PMS Premium : Thierry Dauré (6449)

Brand solutions director : Arnaud Maillard (4981)

Automobile & Luxe brand solutions director : Dominique Bellanger (4528)

Account director : Florence Pirault (6463)

Senior account managers : Evelyne Allain Tholy (6424),

Sylvie Culterrier Breton (6422)

Trading managers : Gwenola Le Creff (4890), Virginie Viot (4529)

Planning managers : Laurence Biez (6492), Sandra Missue (6479)

Assistante commerciale : Catherine Pintus (6461)

Directrice déléguée creative room : Viviane Rouvier (5110)

Directeur délégué Data room : Jérôme de Lempdes (4679)

Directeur délégué Insight room : Charles Jouvin (5328)

MARKETING DIFFUSION

Directrice des études éditoriales : Isabelle Demaily Engelsen (5338)

Directeur marketing client : Laurent Grolée (6025)

Directrice de la fabrication et de la vente au numéro : Sylvaine Cortada

Direction des ventes : Bruno Recurt (5676). Secrétariat : (5674)

PHOTOGRAVURE ET IMPRESSION

MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M,

33311 Gütersloh, Allemagne.

Provenance du papier : Finlande, Taux de fibres recyclées : 0%,

Eutrophisation : Ptot 0,005 Kg/To de papier.

© Prisma Média 2020. Dépôt légal mai 2020

ISSN 0220-8245

Création : mars 1979. Commission paritaire : n° 0923 K 83550

ARPP

autorité de
régulation professionnelle
de la publicité

Notre publication adhère à
et s'engage à suivre ses
recommandations en faveur d'une publicité loyale et respectueuse du public.

Contact : contact@bvp.org ou ARPP, 11, rue Saint-Florentin - 75008 Paris

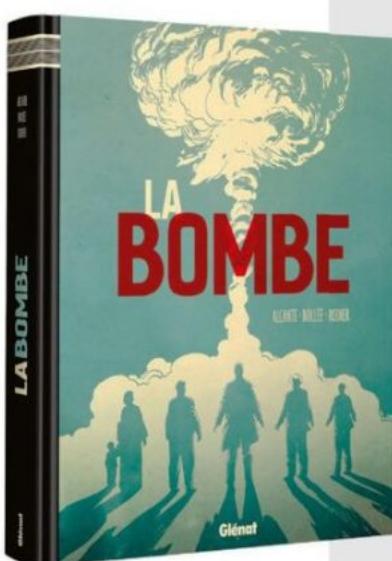


ACTUALITÉS COMMERCIALES

L'INCROYABLE HISTOIRE VRAIE DE LA BOMBE ATOMIQUE

Le 6 août 1945, le monde entier découvre, horrifié, l'existence de la bombe atomique, première arme de destruction massive. Mais dans quel contexte, comment et par qui cet instrument de mort a-t-il été développé ? Véritable saga de 470 pages, ce roman graphique raconte les coulisses et les protagonistes de cet événement historique, des mines d'uranium du Katanga jusqu'au Japon en passant par l'Allemagne, la Norvège, l'URSS et le Nouveau-Mexique.

www.glenat.com

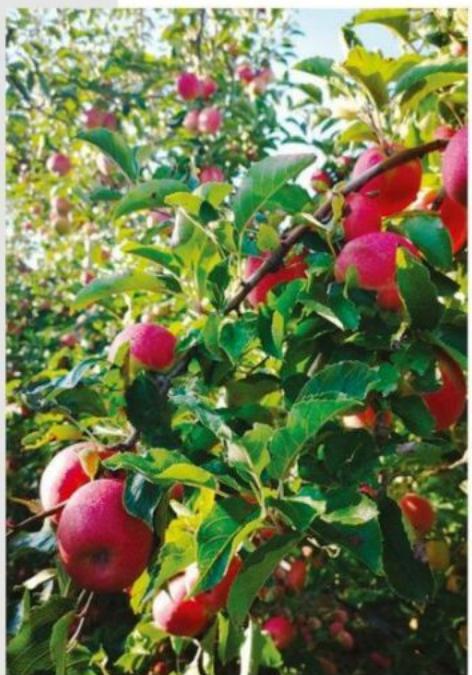


L'ORIGINAL RUCK 25 DE LAFUMA

L'Original Ruck, nouveau sac à dos de Lafuma, durable et responsable, ne fait aucun compromis entre le respect de l'environnement, le look et la fonction. Il est labellisé Low Impact, qui identifie les produits exemplaires de la démarche environ-

nementale de Lafuma. La matière principale est le polyester recyclé à partir de bouteilles plastiques déjà recyclées, fabriqué 100% sans PFC, composés chimiques nocifs pour la santé et l'environnement.

Prix indicatif 99 € sur www.lafuma.com/fr



PINK LADY®

Des arômes de litchi, rose ou miel, un croquant inimitable, une couleur gourmande... mais aussi un collectif de 600 producteurs français engagés. Biodiversité, ressources naturelles, zéro-plastique, anti-gaspillage... Pink Lady® se mobilise autour de 14 engagements pour garantir un produit sain et de qualité issu d'une production durable, pour tous.

Découvrez notre charte d'engagements sur www.pomme-pinklady.com



INSTITUT COSTARICIEN DU TOURISME

Le Costa Rica, reconnu Champion de la Terre, la plus haute distinction environnementale décernée par l'ONU en 2019, offre la possibilité de pratiquer un tourisme responsable. Bordé par l'océan Pacifique et la mer des Caraïbes, ce petit pays d'Amérique centrale protège 26 % de son territoire par un réseau de parcs nationaux et de réserves. Entre plages, forêts, mangroves et volcans, la variété des paysages du Costa Rica permet de vivre des expériences authentiques au plus proche de la nature.

www.visitcostarica.com/fr



NIKON

En 2020, Nikon lance le Nikon D780 et le Coolpix P950 : deux appareils photo qui s'adressent aux passionnés, mais avec des caractéristiques bien différentes. Reflex numérique plein format de très haute performance avec son AF hybride, le Nikon D780, prodige en photos comme en vidéos, est un véritable partenaire de confiance. Quant à l'unique Coolpix P950 (photo), doté d'un super-zoom 83X et de la vidéo 4K, il saura ravir les photographes animaliers.

www.nikon.fr/fr_FR/

JUNGHANS

L'horloger Junghans rend hommage à l'œuvre « variation 5 » de Max Bill, issue de la série graphique « quinze variations sur un même thème » de l'artiste du Bauhaus. Ce coffret est composé de deux montres Max Bill parfaitement assorties : le Chronoscope et la Kleine Automatic. Leur boîtier est orné de l'œuvre où s'entremêlent lignes circulaires et barres blanches plus prononcées. Le boîtier contient 2 bracelets (blanc et noir) en cuir (possibilité de les porter dissociés).

Limité à 222 exemplaires : 2 995 €.
Infos lecteurs : +33.(0)3.84.27.21.39





Lisa Lesourd

La beauté de Casablanca vient de son esprit de fête



Comédien, auteur, metteur en scène, Alexis Michalik multiplie les succès (au théâtre, ses créations le *Porteur d'histoire*, *Edmond*, *Intra Muros*, ou encore *Une histoire d'amour*, font salle comble) et prépare un spectacle musical pour septembre 2020. Il a découvert le sud du Maroc en 2008 lors d'un séjour pour un tournage, mais c'est Casablanca, plus au nord, où il a séjourné plusieurs mois, qui l'a conquis.

GEO Votre premier contact avec le Maroc a été Marrakech mais le charme n'a pas opéré. Pourquoi ?

Alexis Michalik En effet, car on y est sans cesse alpagué par des vendeurs des rues et je m'y suis senti simplement touriste. Un mois plus tard, nous sommes partis pour Ouarzazate, à la porte du Sahara. Cette petite ville calme et détendue est connue pour ses studios de cinéma, où d'énormes productions ont été tournées. Moi-même je travaillais alors sur une saga télé, *Terre de lumière*. Dès que le tournage nous laissait un peu de temps, je montais à cheval dans les environs ou bien j'allais explorer les dunes de Merzouga et d'Erfoud en plein désert, ainsi que les oasis et les palmeraies, avec leurs vendeurs de dattes. Ce n'est que quelques années plus tard que j'ai découvert Casablanca.

C'est une grande ville de 3,5 millions d'habitants. Qu'avez-vous remarqué en premier ?

J'y ai séjourné à trois reprises, à chaque fois trois mois, pour le tournage des différentes saisons de la série *Kaboul Kitchen*, et j'ai alors découvert un Maroc très différent. Casablanca est le poumon économique du Maroc. Ce qui était autrefois un village de pêcheurs a poussé comme un champignon depuis le XIX^e siècle. C'est à «Casa» que se trouve la mosquée Hassan-II, l'une des plus grandes du monde, mais aussi le Morocco Mall, l'un des plus grands centres commerciaux d'Afrique ! Cela donne un étonnant mélange de quartiers d'affaires, de zones résidentielles avec de sublimes maisons, mais aussi de bidonvilles et de souks, comme celui, très grand, de Derb Ghallef, situé dans un quartier populaire et où l'on trouve de tout. Enfin, c'est aussi une ville de plages, comme celle, immense, d'Aïn Diab, envahie de joueurs de foot.

Qu'est-ce qui vous séduit dans ce «grand bazar» ?

J'aime le fait que Casablanca soit une ville à vivre. Elle a le charme des cités grouillantes, brutes, énergiques. Elle n'est ni chic ni policée, un peu comme Marseille ou Naples. Nombre de bâtiments et de grands hôtels construits sous le protectorat français avant les années 1960 ont depuis été laissés à l'abandon et tombent en décrépitude. Et alors qu'à

Rabat, où vit le roi, à seulement une petite heure de route, la médina est jolie et entretenue, ce n'est pas le cas de celle de Casablanca. La beauté de la ville ne vient pas des lieux mais de ses possibles, de ses restos, de son esprit de fête. En particulier pendant la période du ramadan, quand tout le monde est dans la rue dès la rupture du jeûne. Les hôtels organisent alors d'énormes buffets, les gens sont joyeux. Et la scène musicale est des plus actives.

Le poids de la religion se fait-il fortement sentir là-bas ?

J'ai remarqué un contraste entre ce qui se passe dehors, sous les regards, et la vie dans l'intimité des foyers. A l'extérieur, les gens se surveillent : on ne vous servira pas d'alcool à une terrasse de café, les gens ne s'embrassent pas dans la rue... Mais il y a toujours moyen de s'arranger en négociant. Tant qu'on discute, la partie n'est pas perdue et il y a toujours une solution ! Cela est lié aussi à l'hospitalité des Marocains. Je me souviens d'avoir pris un taxi un soir pour me rendre à un anniversaire à l'autre bout de la ville. Je n'avais pas de cadeau et le chauffeur m'a d'abord trouvé un fleuriste ouvert, puis m'a déposé devant une pâtisserie pour que j'achète un gâteau et, comme nous avions faim tous les deux, nous sommes allés manger un *chawarma* ensemble. Ce genre d'aventure est possible à Casablanca ! ■

Propos recueillis par Audrey Nait-Challal

Capital

LE GRAND RENDEZ-VOUS DE
L'IMMOBILIER

Chaque mois, retrouvez notre émission dédiée à l'immobilier.

Achat, location, réglementation...

Découvrez tout ce qu'il y a à savoir sur le marché et les tendances à venir.

En vidéo sur **Capital.fr**



En association avec



Soutenu par **Orpi** & **bien'ici**

NOS AUTRES ÉMISSIONS À DÉCOUVRIR SUR

Capital.fr

LE GRAND RENDEZ-VOUS
DE L'ÉPARGNE

LE GRAND RENDEZ-VOUS DU
Management

Une ambiance maîtrisée.

Nouvelle Golf avec 'Ambient Light'.

Prolonger un rendez-vous bien commencé, motiver ses passagers pour une nuit de folie ou bercer ceux dont les paupières s'alourdissent... à chaque ambiance sa couleur avec l'éclairage d'intérieur 'Ambient Light' et ses 30 nuances. Car être au volant, c'est aussi veiller sur ce qu'il se passe dans la voiture. C'est ça, **la vie en Golf**.

La vie en Golf.



Cycles mixtes de la gamme Golf (l/100 km) WLTP : 3,7-6,8. Rejets de CO₂ (g/km) WLTP : 98,9-154,4. CO₂ carte grise : 87-103.

Valeurs au 20/01/2020, susceptibles d'évolution. Pour plus d'informations, contactez votre Partenaire. À partir du 1^{er} septembre 2017, certains véhicules neufs sont réceptionnés sur la base de la procédure d'essai harmonisée au niveau mondial pour les véhicules légers (WLTP), procédure d'essai plus réaliste permettant de mesurer la consommation de carburant et les émissions de CO₂. À partir du 1^{er} septembre 2018, la procédure WLTP remplace complètement le nouveau cycle européen de conduite (NEDC), procédure d'essai utilisée précédemment. Les conditions d'essai étant plus réalistes, la consommation de carburant et les émissions de CO₂ mesurées selon la procédure WLTP sont, dans de nombreux cas, plus élevées que celles mesurées selon la procédure NEDC. Véhicule en stationnement.

Volkswagen Group France - S.A. au capital de 198 502 510 € - 11, av. de Boursonne, Villers-Cotterêts - RCS Soissons 832 277 370.